

M i c h e l - L a u r e n t D i o p t a z

LE SILENCE QUI PARLE

"LE SILENCE QUI PARLE"

(Rencontres avec le Maître intérieur)

auteur: Michel-Laurent DIOPTAZ



RENCONTRES AVEC LE MAITRE INTERIEUR

C o l l e c t i o n P a r o l e

(Pour + d'infos) :
Web: www.dioptaz.com

LE SOUFFLE D'OR



Michel-Laurent DIOPTAZ

LE SILENCE QUI PARLE

Rencontres avec
le Maître intérieur



Collection
Chrysalide

LE SOUFFLE D'OR



LE SILENCE QUI PARLE

**Rencontres avec
le Maître Intérieur**

Michel Laurent DIOPTAZ

(Pour + d'infos) :

Web: www.dioptaz.com

Le Souffle d'Or
BP 3
05300 BARRET-LE-BAS

© 1991 Le Souffle d'Or
Nouvelle édition 1994

Tous droits réservés pour tous pays

Couverture : Dioptaz / Air Design

Photo de l'auteur : Chimène Lasserre

Photocomposition : Aline Pontailier

Impression et façonnage : SEPC / St-Amand-Montrond

Dépôt légal : 1er trimestre 1994

ISBN : 2 904670 57 2

Le Souffle d'Or

BP 3

05300 BARRET-LE-BAS

SOMMAIRE

Prologue	7
La vie est un éclat de rire	13
Regarde ta Mort !	23
La mesure d'un maître sur mesure	31
Du verbe vivifiant.....	37
Tu m'as créé pour que je te crée	39
Raconte-moi le surmoi !	45
La peur de la vie.....	65
Colorier le monde.....	81
Autorisez-vous à vivre, la vie fera le reste.....	89
Les livres s'ouvrent à la bonne page.....	99
Penser sans pensée.....	103
— Ecoute-moi t'écouter	105
— Le creux du vase est fait de silence lumineux.....	110
— La transparence des peaux-pierres	112
Partout il n'y a que du présent.....	117
Chevaucher les images	121
La respiration trans-paradoxe	127
Raconter une histoire que l'on ne connaît pas.....	135
Prends conscience de tes «prises de conscience» !.....	139
Enraciné dans le temps	145
AIME	149
Le présent n'a pas d'ordre chronologique	155
Entrer dans un monde de réponses.....	159
Le maître inter-rieur	168

PROLOGUE

Les écrits présentés ici, n'avaient pas pour fonction première de devenir un ouvrage; mais alors qu'ils captaient une aventure intime, celle-ci s'ouvrit sur le coeur même de l'intimité: l'Universel en nous.

Pour cette raison, et quantité d'autres qui transparaîtraient à la lecture, voici cette aventure; l'aventure d'un homme devenu disciple, disciple de la Vie qui coule en lui. D'un homme qui disait « la Vie » pour nommer l'infini mystère des choses, les autres termes lui semblant trop usés et lourds de significations qui ne lui convenaient plus.

Ainsi, devenu disciple, je rencontrai le Maître.

Aujourd'hui qu'il a été décidé que ces rencontres donneraient lieu à un livre, relire et regrouper mes notes dans cette optique m'en donne une autre approche. Le fait même d'avoir à réaliser cette présente introduction me conduit à m'interroger sur le pourquoi du comment d'éléments qui étaient restés pour moi de l'ordre des évidences...

Ce 3 juin 1983, par exemple, date qui figure sur les notes de la première rencontre: point dans le temps qui, lorsque je fouille dans mes souvenirs pour le cerner, le définir, se complexifie, se ramifie, devient un rond-point où se croisent nombre de causes, d'événements, de motivations qui sont autant de parcours dont l'intersection contribue à créer ce point, cette date.

Et si je relis le graphique ainsi obtenu, dans l'autre sens, le sens bio-graphique, le sens de l'écoulement du temps, je me trouve face à cette multitude de chemins, qui tous convergent et sont à l'origine de la première rencontre.

Lequel choisir de vous conter ?

Chaque cheminement raconterait une histoire différente et toutes pourtant seraient vraies.

En fait, la description d'un processus linéaire ne peut saisir l'historique d'un événement de cet ordre. Et puis, un tel événement ne se produit-il pas justement parce que, en un instant donné, nos habituels processus linéaires s'interrompant, libèrent de leurs engrenages nombre de paramètres d'existence qui peuvent enfin converger et entrer en résonance de façon toute nouvelle ?

Sans nul doute, ce 3 juin, dans cette petite île des Cyclades, se produisait en moi une telle convergence, une telle résonance.

C'était un jour où je me sentais « sacrément » vivant, un de ces jours où l'on rencontre les êtres et les choses au bon moment, où les livres s'ouvrent à la bonne page, où le monde entier semble vous parler. Depuis mon réveil, d'incroyables coïncidences ne cessaient de se produire, et toute la matinée je m'étais émerveillé, envahi du sentiment de confiance qu'offrent de pareils instants.

Cependant, cette fois, mon attention ne se portait pas seulement sur ce que le monde était en train de me dire, mais sur le phénomène lui-même: le Monde parle !

Oui, comme si ce jour, le monde me parlait pour me dire:

« Je parle »... « Regarde, écoute, sens, à chaque instant et dans tous mes aspects, je parle, partout ça parle. Prends conscience, prends conscience ! »

Et en écho, il me semblait sentir se réactiver, comme en transparence, toutes les fois où la synchronicité s'était déjà produite dans ma vie. Tous ces instants de grâce, ces moments d'évidences où les réponses étaient là, si simples... Il y avait cette fois où..., cette autre qui... au coeur de

l'amour, du Yi-King, des chiffres, des nuages, de la musique... une multitude de fois qui se confondaient, se fondaient dans l'immensité de ce que j'étais en train de vivre.

Je me sentais déborder de vie...

Partout ces coïncidences se répétaient dans ma vie, semblant me signifier:

« Comprends-tu ce que cela implique ? Prends conscience ! Mais prends conscience !

— Mais c'est si fragile, je sens que ça s'échappe... C'est déjà moins présent que ce matin...

— Laisse faire ! C'est tout près »

Le potentiel est là, il faut que j'en prenne bien conscience ! Je l'ai vécu tant et tant de fois. Mais comment à chaque fois, après coup, puis-je oublier cela ? Oublier ces instants si justes, si clairs; et comme si de rien n'était, revenir fonctionner dans une réalité normalisée-étriquée, reprendre me laisser prendre, par ce vieux monde d'habitudes où tous semblent vivre séparés. Combien d'échantillons de cette autre réalité si vraie faudra-t-il que la Vie m'offre encore pour que j'accepte de m'y abandonner une fois pour toutes ?

Mais pourquoi utilisons-nous si mal le réel ? Il y a là un niveau de réalité, un niveau d'amour qui contient et offre de telles ressources d'interactions, de connaissance et de plaisir à vivre. Il y a là, à portée d'âme, une autre façon d'être au monde, un autre espace à vivre, un espace d'efficacité, où « ça sait », où ça répond et choisit juste. Et j'en connais bien la saveur.

Suffirait-il que je retrouve la qualité de ressenti de ces instants-là pour que l'acuité de conscience qui les accompagne resurgisse ?

Et si maintenant, comme ça, je m'ouvrais à ce qui parle, à ce qui me parle, à ce qui parle en moi ?

Oui, c'est ainsi que se produisit la première rencontre, comme un « si j'essayais ».

La première question que je formulai fut bien simple:

— Est-ce que ça parle ?

La réponse, immédiate, fut tout aussi simple:

— OUI ÇA PARLE !!!

Mais ce « Oui, ça parle » me foudroya sur place, je n'avais pas fabriqué cette réponse.

Elle venait de surgir d'un espace de « moi-même » que je ne reconnaissais pas.

D'un espace de certitude, de confiance... D'absolue confiance...

Tout mon corps se mit à vibrer et, au coeur de cette perturbation, il y avait une présence, un lieu de Paix, un lieu de silence... qui parlait.

Tout cela se produisant dans un Etre dont la « formation-déformation » lui faisait savoir que les phénomènes de dédoublement étaient le chemin du « FOU »;

Et dont un éblouissant éclair d'intuition lui hurlait:

En cet instant, ceci est le chemin du « SAGE ».

Et c'est dans la résorption de cet « espace », entre follesagesse et sage-folie, que les rencontres se produisirent... Enclenchant et réalisant leur processus d'éveil.

Afin de vous présenter ce processus dans toute sa force d'éveil, tout son relief de Vie, j'ai choisi de l'éclairer sous tous ses angles, en conservant ici essentiellement les rencontres qui se sont produites dans des instants, des états « d'âme » très divers et extrêmes.

Pour qu'à travers doute, passion, peur, colère, fusion, extase... mouvement, arrêt, paradoxe... transparaisse, au centre, cette immuable présence,

La conscience du MAITRE.

Cette présence, j'aurais pu l'appeler: l'Ange, le Guide, ou je ne sais.

Les circonstances de la vie me la firent baptiser:

MAITRE INTERIEUR.

Ami lecteur inconnu, Puisse le Maître intérieur qui pulse dans ces pages rencontrer le Maître intérieur qui vit en Toi,

Puissions-nous ainsi, à travers les « blancs » de ce livre, nous rejoindre en ce lieu où nous n'avons jamais été séparés.

LA VIE EST UN ECLAT DE RIRE

Durant les trois jours qui suivirent l'impact de cette première réponse, la totalité de ma vie fut absorbée par ce phénomène stupéfiant: j'engageai à tout propos le dialogue avec cette présence en moi, couvrant des pages et des pages de questions-réponses.

Mon trouble était tel que j'avais beaucoup de mal à « laisser passer », à « contenir » de trop longues réponses.

Et c'est seulement l'après-midi du troisième jour que j'ai vraiment pris conscience qu'en fait, je ne faisais que formuler encore et encore, sous des formes et des prétextes divers, ma toute première question: EST-CE QUE ÇA PARLE ?

Cela à seule fin de « ressentir » les réponses, et de retrouver cette qualité de présence qui les accompagnait, cette authenticité de l'instant, ce goût de vérité.

Le fait même que cela réponde comblait probablement toutes mes attentes, puisque je n'éprouvais nul besoin de demander autre chose.

Je n'ai pas conservé ici ces toutes premières rencontres, leur intérêt ne résidant pas dans ce qui était dit, mais dans la façon dont je le percevais; cela ne transparissait pas à la relecture pour tout autre que moi-même.

La rencontre qui suit se produisit juste après cette prise

de conscience.

Elle s'enclenche lors d'une baignade; il y avait très peu de vagues... flottant sur le dos, je me laissais dériver...

m. ⁽¹⁾ — Ta présence est vraiment euphorique...

Oui, je te ressens comme un éclat de rire en moi...

M. ⁽¹⁾ — Je suis un éclat de rire, la Vie est un éclat de rire.

m — Mais alors pourquoi est-ce que je n'éclate pas de rire avec toi en permanence ?

M. — Parce que tu te prends trop au sérieux.

m. — Tu n'es donc pas sérieux ?

M. — (*Rires*). C'est être sérieux qui n'est pas sérieux.

m. — Oui, j'entends bien cela, mais ici c'est facile, je suis si heureux, si libre d'être en vacances.

M. — Je suis toujours libre, toujours heureux car je suis toujours vacant.

m. — Ainsi si j'étais toujours vacant je serais toujours heureux ?

M. — Bien sûr et tu le sais.

m. — Mais alors, qu'est-ce exactement qu'être vacant ?

M. — Etre vide !

m. — Oui, mais encore ?

M. — Ce n'est pas parce que tu es en vacances que tu es heureux et libre, mais parce que tu es vacant: tu pourrais très bien être en vacances et non vacant, non heureux.

m. — ... Comment ai-je fait pour devenir vacant ?

M. — Tu ne fais pas justement, il n'y a rien à faire. Observe, tu ne te crispes pas, tu ne crées pas de friction, tu ne forces pas, tu laisses faire.

(1) Le « m. » minuscule devant les répliques signifie: « moi », le « M. » majuscule signifiant le « MAITRE INTERIEUR ».

m. — Oui d'accord, mais d'ordinaire dans la vie de tous les jours, ce n'est pas la même chose: comment retrouver une telle liberté: il y a tant d'impératifs, je suis bien forcé, de nombreuses choses doivent être faites.

M. — Ah oui !?

m. — Il me semble oui...

... Parle-moi mieux de la vacuité.

M. — Il n'y a rien à en dire, juste la vivre.

Sois conscient,
laisse-faire,
Observe.

Alors j'observe... Mon attention se tourne vers le ressenti de l'instant...

Je me sens toujours euphorique... avec l'impression d'être en train de me dissoudre dans cette eau ensoleillée qui me baigne...

.....

Je suis nu, bras en croix, allongé sur l'eau...

Le corps ondulé par les vagues... je vole...

Je vole de bonheur...

.....

Tête rejetée en arrière, oreilles immergées, les sons de la mer me pétillent dans la nuque...

.....

Yeux clos, gorgés de lumière, contractant et relâchant mes paupières, les couleurs se mélangent dans mes yeux. Elles s'étirent transparentes, en un jaune pâle puissant, se relâchent plus épaisses dans un orange-violet qui se resserre rouge-vie, pour se contracter en pourpre-profond...

Le dos dans la fraîcheur de l'eau, la face dans le feu du soleil, c'est l'Eau et le Feu qui à présent se mêlent en moi...

Mais en fait, où que se porte mon attention, tout semble n'être que mélanges et transformations. Et je me sens baigner au coeur même de ces transformations. C'est comme si le monde entier réalisait ses mélanges en... dans mon creux...

Mais sans que j'en prenne conscience ces perceptions ont dû cesser d'un coup, car je n'ai plus qu'une seule pensée, revenir sur la plage pour noter à chaud ce qui vient de se dire, de se vivre.

(Reprise 10 minutes plus tard, assis sur le sable).

m. — Mais comment conserver une telle impression de liberté ?

M. — Conserver ? Mettre en conserve ? (*rires*)

La liberté apparaît lorsque les limites qui enferment disparaissent.

Cette liberté provenait justement de l'ouverture de ta boîte de conserve, de ta « dissolution », de ta participation au TOUT, de ton ouverture à un niveau de conscience où plus rien n'est et n'a jamais été séparé. Où tout est accepté.

m. — Mais moi je /

M. — Mais une distorsion se produit lorsque la conscience se limite et s'enferme dans la boîte du « moi-je », car « moi-je », reprenant à son compte cette nostalgie de liberté, l'exprime selon sa nature, sa dynamique.

Ainsi, à l'inverse, la liberté pour lui, c'est être de plus en plus indépendant, de plus en plus séparé, de plus en plus cristallisé en un « moi-je ».

m. — Oui, mais /

M. — OUI, la liberté se trouve dans le « OUI » sans restriction.

« moi-je » la cherche dans le NON et la restriction.

« moi-je » s'affirme en revendiquant son autonomie, sa séparation du « reste », il se sent de plus en plus « lui-même », en rejetant ou en luttant contre tout ce qu'il ne peut résorber en lui, alors que la liberté apparaît lorsque « lui » se résorbe dans le tout.

« moi-je » se veut libre de « l'autre » ;

la liberté se trouve en étant libre de « soi ».

Cherchant SA liberté, « moi-je » se sépare et emprisonne l'ETRE en lui.

ETRE est une autre façon de nommer LIBERTE.

Libérer l'ETRE est le seul moyen de trouver la LIBERTE.

La clef, c'est la vacuité.

m. — Oui mais alors s'il n'y a rien à dire de la vacuité ?.....

Dis-moi comment l'on redevient vacant, lorsque l'on a perdu cette vacuité..... Et que l'on a même perdu, parfois, jusqu'au souvenir que cela existe; comment la retrouver, comment retrouver ce flux de vie ?

M. — Il ne faut pas le perdre, cela évite d'avoir à le retrouver; comment peux-tu perdre ce qui est partout, partout à l'intérieur, partout à l'extérieur de toi ?

Comment le perds-tu ? Au lieu de t'y trouver.

Ceci est la vraie question.

L'on cherche ce qui n'est pas là.

Chercher t'amène à aller voir là-bas si j'y suis.

Aller voir là-bas si tu y es, mais là-bas tu n'ES pas.

Tout est là, il n'y a rien à chercher, la vacuité est toujours là, c'est ta conscience qui s'en absente.

m. — Oui d'accord, mais alors comment ne pas la perdre ?

Pourquoi cela cesse-t-il ?

M. — Parce que tu te coupes de moi.

m. — Mais en cet instant je te parle, je ne suis donc pas coupé de toi et pourtant ce n'est déjà plus pareil que tout à l'heure...

Quelque chose s'est comme brisé...

M. — Bien sûr que Tu te coupes de moi-me coupe de toi, puisque tu me parles, nous sommes donc deux.

ETRE avec moi c'est ETRE un seul et même ETRE.

m. — Mais alors tout cela est absurde, complètement paradoxal; pourquoi ce processus de questions-répon-

ses se produit-il si fort en moi, s'il est la négation de ce pour quoi il semble se produire ?

M. — D'où tu es en ce moment, c'est en effet complètement paradoxal.

Mais c'est un paradoxe expérimental à travers lequel tu dois passer.

C'est une porte.

Cette porte n'a qu'une face; franchie, si tu te retournes, elle n'existe plus.

Franchir cette porte, c'est la faire disparaître.

Cette porte ne s'ouvre pas sur un ailleurs, elle s'ouvre sur l'ici.

Te chercher te mène dans l'ailleurs.

Cette porte se manifeste et existe, parce que tu es dans l'ailleurs.

Cette porte a le nombre de la multitude et toutes s'ouvrent sur la totalité,

Toutes s'ouvrent sur toi-même.

m. —?.....?

Je ne sais plus que dire... je me sens drôle; je lis et relis ces derniers dialogues et chaque relecture accentue mon malaise. J'ai l'impression de ressentir dans tout mon corps le paradoxe dont il y est question.

M. — « Dont il y est réponse ».

m. — Ouais... mais c'est désagréable: je suis tiraillé entre l'émerveillement de ce qui est en train de se produire, ces réponses qui surgissent si étonnantes... et leurs contenus qui vont comme à contresens et me mettent mal à l'aise. Et en plus me font remonter dans mon mental.

Je ne sais plus trop où j'en suis, si je dois me réjouir ou m'inquiéter.

(Je suis interrompu ici par des amis qui viennent de s'asseoir à côté de moi sur le sable).

Reprise le lendemain matin:

m. — J'ai beaucoup repensé à tout cela hier soir en m'endormant. J'ai pensé que justement tes dernières réponses m'avaient fait remonter dans mes pensées et que penser me faisait perdre ma vacuité.

M. — Alors cesse d'y penser.

Penser déplaît

Panser tes plaies.

m. — Oui... mais hier tu m'as dit que la vraie question n'était pas « comment faire pour retrouver la vacuité, mais comment je faisais pour la perdre »; il est assez clair que c'est mon processus de pensées qui me l'a fait perdre, mais c'est aussi ce même processus de pensées qui m'a amené à cette constatation, alors...? Oui alors ?

M. —

m. — Réponds-moi !?

M. — Tu as peur de me perdre.

m. — ... Oui, c'est vrai, j'ai peur de ne plus pouvoir, de ne plus savoir te percevoir...

A tel point que cette nuit, lorsque je me suis réveillé, j'ai « vérifié » si tu étais toujours là.

M. — Lorsque tu te réveilles la nuit, ouvres-tu tes paupières pour vérifier que tu n'es pas devenu aveugle ? Même les paupières closes, tu ne te poses pas la question de savoir si tu y vois toujours. Lorsque tu es assis, tu ne te relèves pas de temps à autre pour vérifier si tu sais bien toujours marcher.

Fonction naturelle, je suis.

Aie confiance.

m. — Oui mais depuis ce matin, j'essaye de retrouver une acuité, une vacuité aussi intense qu'hier durant la baignade et rien ne se produit.

Et comme je ressens, je pressens que ta présence est étroitement liée à la vacuité, j'ai peur en effet de ne plus te

retrouver.

M. — Je suis largement délié dans la vacuité.

Une partie de toi est à présent suffisamment vacante pour me donner la parole.

C'est la totalité qui doit être contaminée.

m. — ... Mais hier c'était tellement... intense, tellement paroxysmique...

M. — Oublie ces instants « paroxysmiques » ; les rechercher te fait passer à côté de l'ouverture de chaque instant. L'ouverture est partout et s'ouvre sur partout, mais tu te fermes en pensant : « Comment de « l'intense » pourrait-il se trouver dans un moment si ordinaire, si banal ? »

Et l'ouverture se ferme parce que tu te fermes à elle.

S'ouvrir à l'instant quel qu'il soit, le rend « intense », « paroxysmique ».

Dès que l'habitude disparaît, le miracle apparaît.

A l'instant, ouvre-toi à l'instant !

Bascule !

Ouvre-toi à l'ouverture de tes yeux,

Ils voient sans voir.

Tu regardes le ciel et ne le vois pas.

m. — ... Bah oui, en effet, j'ai les yeux dans le vague... mais c'est parce que mon attention est tournée vers le dedans, tournée vers toi.

M. — Alors changeons le lieu de notre rencontre.

Maintenant je suis le ciel.

Regarde-moi ! Regarde en moi.

Viens fondre ton regard dans mon immensité,

Viens te baigner dans le ciel, te baigner en moi,

Y laver tes yeux de toutes définitions.

La réalité extérieure s'ouvre sur toi-même.

Viens, plonge au-dehors pour te rencontrer au-dedans.

(Alors ouvrant grand mes yeux, c'est comme si j'avais soulevé une immense paupière qui me recouvrait tout le corps,

me fermant toutes les perceptions; car d'un seul coup je ressentis à nouveau le souffle du vent, la chaleur du soleil, le bruit des vagues, avec une étonnante acuité...)

OUI ! Ressens le vent
Re-sens mon souffle
Inspire mon expiration

Laisse faire, je souffle à travers toi,
j'emporte la poussière de tes pensées.
Laisse faire,
le flux et le reflux des vagues, respirent pour toi.

REGARDE TA MORT !

Suite à une conversation avec des amis, assez peu motivé et par pure curiosité, j'entreprenais ici le questionnement de mon «ETRE FUTUR». Mais bien vite c'est «M.» qui va se révéler occuper ma totalité de Vie, dans tous les sens du terme.

m. — Est-ce que tout va bien pour toi ?

E.F. — Tout va bien.

m. — Tu as trouvé le parfait équilibre ?

E.F. — Je l'ai.

m. — Par quel chemin ?

E.F. — Par ton chemin.

m. — Il n'y a rien à changer alors ?

E.F. — Tout changera.

m. — Comment tout ?

E.F. — Comme-en-tout.

m. — ... Hum... Oui... Comment puis-je savoir ?

E.F. — En t / m'écoutant.

m. — «tm'» ?

E.F. —

m. — ... En ce moment tu as exactement la même qualité de présence que «M.»

E.F. — Je suis la même chose.

m. — Tu es le Maître intérieur et tu connais mon futur ?

E.F. — M. — Je suis partout dans ta vie.

m. — J'étais convaincu que tu logeais dans le présent.

M. — L'on communique avec moi dans le présent, mais je suis partout, le présent est partout.

m. — ... Hum, tout cela tourne en rond...

Est-ce que je pose les bonnes questions ?

M. — Non, sauf celle-ci.

m. — Me voilà bien avancé...

Bon, si tu es partout dans ma vie, tu dois tout savoir, avoir les réponses aux grandes questions ?

M. — L E S G R A N D E S Q U E S T I O N S ?

m. — Oui... D'où l'on vient, où l'on va... etc.

M. — Ces questions se résorbent dans le :

«JE SUIS»

La réponse, c'est la question qui ne se pose plus.

m. — Bien sûr, mais n'en est-il pas de même de toutes mes questions, de toutes les questions ?

M. — Il en est de même.

m. — Alors pourquoi t'échappes-tu à ces questions-là, elles en valent bien d'autres.

M. — Ces questions ne valent rien du tout.

m. — Tiens donc et quelles sont les questions de «valeur» ?

M. — Celles qui te rendent présent au présent
Celles qui te mènent à «t'moi»
(«à t'moi»: je perçois: âtman⁽¹⁾)

(1) *Atman: (terme sanscrit): la dimension transcendante du moi.*

m. — ... L'idée que je dois te poser les bonnes questions me bloque.

Curieusement, présentement, je suis plein d'interrogations sur la mort, mais ce serait parler de «où l'on va».

M. — Absolument pas, ta mort est présente ici et maintenant, parlons-en.

Je sursaute, le téléphone vient de sonner. Interruption de la rencontre.

Reprise 2 heures plus tard, il est 17 h, je suis assis dans le jardin, la lumière est très douce.

m. — J'aimerais reprendre notre conversation de tout à l'heure, oui j'ai hâte d'entendre tes réponses sur la mort...

M. — Vas-y !

m. —

Curieusement, ça ne vient pas...

J'ai hâte d'entendre tes réponses, mais les questions ne viennent pas.

M. — J'ai hâte d'entendre tes questions (*rires*).

m. — ... Je ne sais pas, je me sens fatigué tout à coup... Oui, peut-être pas prêt à aborder ce problème.

M. — Je te croyais plein d'interrogations !

m. — Oui, oui... Tout cela a une grande importance pour moi, mais en cet instant, je n'arrive pas à fixer mon attention... Je me sens un peu étourdi, comme ivre...

M. — Ivre de quoi ?

m. — ... Ivre de couleurs, je crois... Ivre de lumière... trop de lumière, d'espace... (*Du jardin, mon regard porte sur une trentaine de kilomètres.*)

M. — Ivre de Vie ?

m. — Je me sens me... difficultés à fixer mon attention sur... les questions que j'avais envie de te poser.

M. — S'il s'agissait de questions préfabriquées ? Alors ne t'étonne pas.

m. — Non, pas vraiment, mais il me semble que ce sont toujours les mêmes.

M. — Alors on y va !

m. — Je viens de te le dire... Je suis désolé mais ce n'est pas le bon moment pour ces questions.

M. — C'est toi qui l'a choisi,
Plonge !

m. — J'étais parfaitement éveillé au début de cette rencontre... Maintenant je tombe de sommeil.

M. — Tu t'échappes !

m. — ... Pourquoi ne pas rester là tranquille... Laisse-moi s'il te plaît..

M. — Eveille-toi ! Une fois pour toutes.

(Maintenant, je ne suis plus simplement engourdi, je suis irrité... Il me vient le souvenir d'un enfant que l'on réveille... Il s'était endormi, là, sur la banquette des amis chez lesquels ses parents passaient la soirée.

«Maintenant il faut rentrer ! Rentrer se coucher à la maison !»

On l'arrache du sommeil, lui tortille tendrement le corps en tous sens pour l'enfiler dans son manteau, son cache-nez, sa cagoule... Sortir dans le froid, la nuit, l'enfant pleure, il veut dormir).

J'ai sommeil.

.....

Reprise le lendemain matin, très tôt.

m. — Cette fois je suis prêt pour parler de la mort.

M. — Pour parler,
Pour pourparlers,
Allons-y !

m. — Que devient-on lorsqu'on est mort ?

M. — Qu'es-tu lorsque tu es vivant ?

m. — Et c'est parti, tu me retournes ma question comme une crêpe, n'est-ce pas toi qui t'échappes cette fois-ci ?

M. — Mes questions sont des réponses,
questions-réponses sont un même outil pour moi
Qu'es-tu lorsque tu es vivant ?

m. —

M. — Tu es vivant et tu ne sais ce qu'est la vie, comment pourrais-tu saisir ce qu'est la mort ?

m. — Si ! Mais tu ne me laisses même pas le temps de réfléchir !

M. — Réfléchir à ce qu'est la vie ! (*rires*)
Montre-moi plutôt,
sois totalement vivant en cet instant !

m. — La vie, c'est la conscience.....
Oui la vie invente la conscience et se regarde.....
Vivre, c'est prendre conscience que l'on est vivant.....

M. — Es-tu pleinement vivant en cet instant ?!

m. — J'essaie de l'être.

M. — Tu essaies de l'ETRE, tout comme l'ETRE s'essaie à travers toi.

m. — La vie a parfois un goût si fort... Mais...
d'accord ! Viens, je suis prêt à la recevoir dans sa totalité de Vie

Prêt à mourir si la Vie est trop forte
Oui, prêt à mourir pour être pleinement vivant !

M. — Alors REGARDE TA MORT !

.....

M. — Vois-tu !?

Vois-tu, le contraire de la mort n'est pas la vie
Le contraire de la mort, c'est la naissance
La Vie n'a pas de contraire
Le contraire du passé, c'est le futur
Le présent n'a pas de contraire

La Vie, le Présent, sont deux termes pour parler d'une même chose :

L'ÉTERNITE

La conscience-confiance qui ne s'échappe plus et se pose en ce lieu, devient Immortelle

Le reste sera recyclé, «RENAISSANCÉ».

m. — En cet instant, JE ME SENS BIEN VIVANT !

(Je suis bien vivant, et à nouveau je me souviens, dans ces moments-là, si je tourne mon esprit vers ma mort, je ne la crains plus, je suis prêt...)

Comment puis-je oublier cela ?

Lorsque je suis bien vivant, j'ai l'impression que tout est à sa place. Où que se porte mon attention, à l'extérieur, comme à l'intérieur de moi-même, tout est à sa place. Ainsi, si ma mort devait survenir, elle aussi serait à sa place.

Etonnants ces instants, où pleinement vivant, je n'ai certes pas envie que ça s'arrête, et pourtant si je regarde vers ma mort, je suis prêt à l'accueillir.

C'est dans un moment comme celui-là que j'aimerais mourir.

OUI, J'AIMERAIS MOURIR UN JOUR OU JE SUIS BIEN VIVANT.

.....
Je décide de profiter de cette qualité d'instant pour réaliser une sculpture. Au passage, je branche la platine laser et je réveille les chants de Nustrat Fateh Ali Khan...

Splendide.

J'emplis mes deux mains d'une masse d'argile et je me laisse saisir par la musique, elle m'emporte tourbillonnant d'un bout à l'autre de la pièce et me dépose en son centre.

Assis en tailleur, doucement, je glisse ma respiration dans le pétrissage, mon souffle descend dans mes bras, dans mes mains, l'air semble jaillir par le bout de mes doigts pour

s'insuffler dans l'argile et lui donner vie.

Expir-inspir, flux-reflux, le mouvement amène la forme, la forme donne le mouvement, je ne sculpte plus, quelque chose se sculpte. Je n'ai plus à décider de la construction de la forme, c'est plutôt comme si elle croissait et s'épanouissait selon sa propre nature, comme si elle se servait de mes mains pour exister.

Est-ce de l'esprit qui se matérialise ou de la matière qui se spiritualise ?

A présent les mêmes formes reviennent sans cesse, des formes qui comme des tremplins me lancent les mains dans l'espace, mes mains en viennent à modeler tout autant le vide environnant que l'argile au centre...

L'air se densifie, l'argile devient de l'air léger...

Ce toucher est si doux... Tout mon corps est en mouvement; en fait j'ai l'impression que des mains géantes, les mains de M. (?) reproduisent sur mon corps les mêmes gestes que ceux que je réalise avec l'argile.

Modelant la forme, je sens que je me modèle en profondeur... J'aime ce toucher, la terre aime ce toucher...

«Douce Princesse, entre dans la caresse, comme dans une vie qui n'aurait pas de fin.»

Ce sutra tantrique vient de me traverser l'esprit, suivi par un commentaire de M.:

M. — Sois concient comme si tu devais mourir dans l'instant !

Le vide appelle mes mains, elles se posent sur l'air et se laissent glisser... Mes mains s'envolent et mon corps suit.

J'évolue maintenant, debout dans la substance du vide, je m'appuie sur l'air et c'est comme si chacun de mes gestes y laissait ses empreintes... L'air entre et sort de mon corps, rythmant chacun de mes souffles-gestes.

Un air si doux, si lisse, ... je m'y glisse comme il se glisse en moi... Il semble me porter tout autant que le sol; je me sens maintenu tout autour... Je suis un poisson, je n'ai plus

besoin de mains, ai-je besoin de pieds ? Pourquoi les poissons auraient-ils développé des mains ? Leur corps entier est une main qui caresse le monde. Leur corps entier est saisi par la main du monde.

Je suis poisson, je suis oiseau...

Je me constate à plat dos (sur le sol ?), mon corps respire dans un mouvement symétrique de brasse, j'écarte l'espace et j'entre dans l'ouverture, encore et encore.

Maintenant, je suis vertical...

Alors je sais ! Lorsque l'oiseau meurt, il tombe vers le bas. Lorsque le poisson meurt, il tombe vers le haut. Morts, ils rejoignent la surface des choses. La surface des choses, c'est la mort.

La mort est un effet de surface, mais je ne suis plus à la surface des choses, je ne suis plus posé sur, je suis au sein du monde, je ne suis plus séparé, plus seul,

Je suis Vivant, éternellement vivant.

LA MESURE D'UN MAITRE SUR MESURE

Alors que je relisais nos anciens dialogues, comme ça, pour le plaisir de m'imprégner de leur atmosphère générale par-delà les différents états d'âme qui les avaient motivés, une chose à laquelle je n'avais jamais vraiment prêté attention, vint me frapper.

m. — Tu ne ressembles pas, me semble-t-il, à l'idée que l'on se fait, d'ordinaire, de la présence du Maître, de la manifestation de «La Voix qui guide».

En effet, tes interventions ne me tombent pas dessus comme des sentences, tu ne t'exprimes pas pompeusement, de façon grandiloquente, ta voix ne s'accompagne pas «d'échos caverneux» ni de «trompettes d'or», elle est là, tu es là, si simple, si proche; l'instant est toujours profondément troublant et sacré, mais si naturel.

M. — Comment pourrait-il en être autrement ?

Je te parle de ce qu'il y a de plus simple,

Je te parle du plus proche de toi.

Etre présent au sacré est l'état naturel.

m. — Mais même dans la façon dont moi je t'aborde, tu me sembles différent; les Maîtres semblent très attachés à ce que l'on s'adresse à eux avec grand respect; moi je ne

suis pas très discipliné, je te parle d'une façon totalement débridée, enfin comme avec un ami et tu n'en parais pas offusqué pour autant !

M. — Mais je suis ton ami.

m. — Et le respect ?

M. — Je suis bien placé pour savoir que tu me respectes de toute ton âme.

m. — Oui, mais je n'y mets pas les formes, je te coupe la parole, je te bouscule.


M. — Le respect dans les formes, qui a pour fonction de marquer une hiérarchie, ne nous concerne pas: un tel respect crée des distances, il est là pour séparer les êtres, nous sommes là pour nous réunir.

Toutes les formes de séparation doivent disparaître entre nous.

Je sais parfaitement que ce parler copain-copain est pour toi une façon de rechercher l'intimité, la complicité avec moi, à défaut de fusion.

Tu n'es pas discipliné,
pas plus qu'«un-disciple-inné».

m. — C'est vrai, c'est plus facile comme ça, pour moi, mais il y a autre chose encore: je t'assomme de questions et ce sont bien souvent les mêmes qui reviennent encore et encore, il semblerait pourtant que les Maîtres n'apprécient guère qu'on les harcèle avec les mêmes questions...

Dans le Yi-King⁽¹⁾ par exemple, il est spécifié à l'hexagramme  «La folie juvénile» que le Maître répond une première fois et toute question supplémentaire née d'un manque de réflexion, d'une méfiance ou d'un doute, ne peut qu'importuner le Maître, qui devient alors désagréable, vous remet à votre place ou refuse de vous répondre.

M. — Le maître «extérieur» est là pour éveiller le maître intérieur en vous, sa tâche consiste à vous ramener à vous-même, à vous remettre à «votre place», pour que le travail de maturation interne puisse se réaliser. Résoudre

le doute, la méfiance, le manque de réflexion, fait partie de ce travail intérieur. Ainsi, toute nouvelle question qui va chercher au-dehors, chez le maître extérieur, des réponses-solutions préfabriquées va à l'encontre de ce que ce maître attend de vous.

Je suis le maître intérieur, je suis toujours présent en toi,
Je suis le présent en toi,

Comment pourrais-tu m'importuner ?

Tu peux me poser autant de questions que bon te semble,
ces questions te rapprochent de toi.

*Ce dialogue résonne en moi comme une approbation,
j'en ressens un grand réconfort, je m'abandonne à cette sensation.*

Un peu plus tard, une autre question se forme:

m. — En fait tu n'es jamais vraiment sévère avec moi, presque toujours imprévisible, mais jamais «dur» et «sec»... Sans doute l'es-tu si je te reconnais dans certaines claques et coups de pied au cul que me donne la vie, mais pas lors de nos rencontres... écrites.

M. — Je suis fait sur mesure pour toi, à ta mesure, selon tes mesures. Nos rencontres sous cette forme de mots dialogués ne peuvent se réaliser que si tu me donnes la parole et tu ne me la donnerais tout simplement pas si j'étais «dur» et «sec» avec toi.

Comme tu sais parfois me reconnaître dans d'autres aspects de ta vie, la panoplie est complète.

Sur mesure je suis,

je prends des apparences différentes suivant les formes et déformations des individus à travers lesquels je me manifeste.

m. — Oui et sans doute ne suis-je pas tout à fait le même individu lorsque j'interroge le Yi-King⁽¹⁾, car si je reconnais ta qualité de présence dans la lecture et l'interprétation que je fais des mutations au coeur des hexagram-

mes, les images qui se forment alors sont bien souvent plus... impératives; elles s'imposent, puissantes, bousculant, ébranlant mes petits confort, m'amenant avec fermeté à réviser mes comportements, mes choix, mes /

M. — Ferme-la, dur-dur, ferme-la
 Bouh ! cul lent, hé ! branle lent
 Petit con, fort tu te crois ?
 Je parle Tais-toi !
 Tais-toi et moi je suis moi
 That's the question, la seule
 Seul tu es, séparé
 Maintenant demande !

(Me préfères-tu ainsi ?)

Coucou ! Tu m'existes toujours ?
 Allo allo, j'ai toujours la parole ?
 J'ai TA parole ? Oui !
 Il est vrai que j'ai donné à cette «dure» et «sèche» intervention un goût d'ironie coquine que tu digères en général assez bien.

m. — Ok ! ok ! Pigé.

M. — Enfin avec quelques «hoquets» pour faire passer ce qui passe mal, ce qui est «piégé».

m. — Bien vu... comme toujours.

M. — Oh ! je vous en prie, merci, merci beaucoup, juste bien vécu (*rires*).

m. — ... Bon, et à propos du Yi-King ?

M. — Tu perçois le Yi-King essentiellement en images, tu es beaucoup plus fluide avec les images qu'avec les mots.

(1) Le «Yi-King» ou «Livre des Transformations» est le plus ancien traité divinatoire connu. Apparue en Chine, il y a environ 3.000 ans, il est constitué d'un «Langage-image» fait d'un réseau de lignes dont les perpétuelles transformations manifestent et déchiffrent la danse du YIN et du YANG, la danse de la Vie dans la multitude de ses aspects; cette multitude, une sagesse immémoriale l'a condensée en 64 situations types, les 64 Hexagrammes, dont la lecture offre la possibilité de prévoir l'événement selon la loi des correspondances.

Sa fonction suprême est d'amener leur consultant à la connaissance et à la réalisation de soi par la mise en résonance et l'harmonisation à l'ordre cosmique du Monde.

DU VERBE VIVIFIANT

m. — Je constatais ce midi que mes questions étaient souvent bien mesquines... Je réalise en effet qu'il n'y a jamais de dialogue entre nous dans ces grands moments de vie où tout est à sa place, il me semble que tu pourrais me dire des merveilles dans ces instants-là...

M. — Voyons, ces instants sont le résultat d'une parfaite union à toi-même, c'est justement parce que tu ne fais plus qu'un que ces instants-là se vivent.

Il n'y a plus d'interlocuteur, plus d'espace entre question-réponse.

Le dialogue intérieur s'est arrêté.

m. — Nos rencontres ne seraient donc que l'expression de cet incessant dialogue intérieur ?

M. — Oui tu peux dire cela, avec pour nuance que dans nos rencontres, tu utilises le dialogue intérieur, tu le mets à ton service — alors qu'à l'ordinaire, c'est le dialogue intérieur qui t'utilise, et toi qui es à son service.

(Petite pause...)

m. — Tu me parlais tout à l'heure du «Dialogue intérieur» et cette expression, d'un seul coup, a eu le goût de

mon savoir.

Et à bien y repenser, tes interventions ont parfois des re-
lents de ce que j'ai déjà croisé par le passé sous des formes
diverses... Et je m'interroge: ne suis-je pas en train de me
resservir, par ton intermédiaire, le réchauffé d'une compila-
tion de mes lectures et constatations expérimentales diver-
ses ?

M. — J'utilise pour me faire entendre de toi les termes
et images qui ont du sens pour toi, ainsi ces expressions ne
sont nullement du réchauffé; bien au contraire, elles retrou-
vent leur souffle nourricier par le seul fait qu'elles te sont
«servies» au moment juste, cuites juste à point, à point
nommé.

En parfaite résonance avec l'instant, elles redeviennent du
Verbe vivifiant.

Comme pour tes rêves, je cuisine avec des produits de sai-
son, ceux que j'ai sous la main de l'esprit.

Mais au fur et à mesure de nos rencontres, je dispose d'in-
grédients nouveaux: nos précédentes rencontres; ainsi le pro-
cessus s'auto-alimente.

«TU M'AS CREE POUR QUE JE TE CREE»

Ce soir au bord du sommeil, alors que j'étais en train de penser que nos entretiens m'apportaient une immense confiance et un intense plaisir à vivre, le doute, sournoisement, s'est insinué en moi :

— Et si tout cela n'était qu'une étrange et belle rêverie que je fabrique de toutes pièces, un concept à qui j'ai donné la parole, lui permettant ainsi de s'auto-développer ?

m. — Serais-tu une simple idée que je mets en scène ?

M. — Je suis en effet une idée simple. Tu me conçois, tu me mets en scène, mais tu n'écris pas mes dialogues.

(J'ai une impression curieuse en écrivant ces derniers mots).

m. — Alors tu n'existes pas vraiment ?

M. — J'existe puisque tu m'as créé.

m. — Oui mais je pensais que tu étais là... par toi-même, que tu étais là bien avant... moi, que tu avais une toute autre origine.

M. — Je suis là par toi-même.
J'étais là bien avant... «moi».
J'ai une toute autre origine.

m. — Reste que je suis en train de converser avec une simple idée qui me vient de je ne sais où.

M. — Mais de moi bien sûr.

m. — Es-tu en train de me dire que je t'ai conçu, mais que c'est toi qui m'en as donné l'idée ?

M. — Oui !

m. — Tu m'as donné l'idée de te créer alors que tu n'existais pas encore ?!

M. — J'existais; mais pas sous cet aspect.

m. — Sous quelle forme existais-tu ?

M. — J'existais et j'existe par-delà la forme.

Je me manifeste sous toutes les formes et les formes me manifestent sous toutes les formes.

Pour toi, pour l'humain, je suis l'archétype de la totalité, l'archétype de l'être entier, le Tout partie du Tout.

m. — Tu ne concernes donc pas que les êtres humains ?

M. — Non bien sûr, je concerne la Totalité, mais c'est par l'humain...

que j'ai le plus de difficultés à être

être présent

être au présent.

m. — Une autre fois tu m'as dit que la notion «d'Âme» était l'une des façons de te définir (*ici M. m'interrompt*).

M. — C'est l'une des façons de me considérer.

m. — Oui, mais il y a donc bien une âme en toutes choses ?

M. — Comment pourrait-il en être autrement ?

m. — Alors qu'en est-il des religions qui prétendent que seul l'humain possède une âme ?

M. — Ce qu'il en est des religions, je ne peux te dire. Ce que je peux te dire, c'est que seul l'humain est capable d'étouffer l'âme en lui, et autour de lui.

L'humain est le seul à se crisper autour et dans le flux de

vie, le seul, parce qu'il sent la vie circuler en lui, à douter qu'elle y circule.

m. — Tu dis cela à cause de mes doutes de tout à l'heure.

M. — A cause de tes doutes de toujours.

N'est-il pas étonnant : constater que la vie circule en toi t'amène à douter qu'elle y circule. Tu préfères croire avec nostalgie à la Vie lorsque tu ne la perçois plus et douter d'elle lorsque tu la ressens, que tu la vis. (*Rires*).

Ta devise ne serait-elle pas:

«Il ne faut pas le voir pour y croire, il faut le voir pour en douter»? (*Rires*).

Dieu n'existe pas, il me l'a dit. (*Rires*).

m. — Je ne doutais pas de la Vie mais de toi, ou plutôt de ta réalité.

M. — Constate ! N'est-ce pas ton plaisir, ton plaisir à vivre que tes doutes étouffent en ce moment ? Je suis la Vie en toi et tu le sais.

m. — Tu dois me juger de bien peu de foi.

M. — Je n'ai que faire de ta foi.

Qu'as-tu à faire de la foi ?

Dieu existe, tu le vis,

Michel !? (*ton de reproche affectueux...*

puis silence).

m. — Michel... ? C'est la première fois que tu utilises mon prénom.

M. — Saint Michel pèse les âmes, il ne tient pas la balance, il est la balance.

Je suis la balance.

Je suis la justice, mais je ne juge pas.

Tu es Michel.

La balance est équilibre; si son équilibre est rompu, elle ne juge pas, elle rétablit l'équilibre.

Pour juger, il faudrait être au-dehors de cette balance. Hors de la balance, il n'y a plus de balance, plus de jugement, il

n'y a personne hors de la balance car la Personne disparaît hors de la balance.

m. — Mais que t'arrive-t-il ? Tes propos sont totalement inhabituels, tellement hermétiques d'un seul coup; ce n'est pas ton habitude d'utiliser une telle symbolique, ni même de parler de Dieu.

M. — Je n'ai pas d'habitude, je suis juste limité par les tiennes.

Lorsque l'aiguille de la balance est dans sa juste verticalité, les plateaux sont dans une parfaite horizontalité, ainsi lorsque les plateaux sont dans la juste horizontalité, pourquoi douter de la parfaite verticalité de l'aiguille ? (*J'entends «anguille».*)

Tes doutes proviennent de ton usage périphérique de ta balance de Vie.

Tant que tu lis ta pesée de Vie en mouvement d'aiguille et de plateaux, l'équilibre te semble fait de déséquilibres qui s'équilibrent.

Posant sans cesse ton attention de vie sur un seul plateau, ta recherche d'équilibre t'amène à rebondir d'un plateau à l'autre, ou à vouloir bloquer le mouvement de la balance en te crispant sur ton axe, là où circule l'essence de ton flux de Vie.

Tu es la totalité de la balance; rejoins-toi au centre, à l'axe, là où s'articulent les bascules, place ta conscience là où prend vie, se vit et s'équilibre la totalité des mouvements.

Alors le monde s'équilibrera en toi et autour de toi.

m. — Je ne te reconnais plus !

M. — Je suis Michel — Tu es Michel.

TU M'AS CREE POUR QUE JE TE CREE.

(Je me sens profondément ému, au bord des larmes, j'ai l'impression que mon coeur va éclater.

Je crois que cette émotion provient tout autant de l'utilisation de mon prénom Michel que du contenu de ce dialo-

gue. Il faut dire que depuis de nombreuses années l'on ne me donne plus ce prénom mais celui de Laurent et seul les êtres proches de moi depuis mon adolescence m'appellent encore Michel.)

m. — Mais pourquoi faisais-tu référence à Dieu ce soir ?

M. — «Ce soir», j'ai juste formulé l'informulée «référence à Dieu» qui te remplissait la tête.

Je l'ai transvasée, afin de t'en remplir le cœur,
afin que «référence à Dieu» redevienne Dieu Vivant.

m. — Mais ce doute... Cela revient-il à dire que Dieu était... absent de moi, absent de mon cœur ?

M. — Ne reviens pas au «dire»,
Dieu est toujours là, c'est ta conscience qui n'y est pas.

m. — Oui... Mais pourtant n'a-t-on pas inventé nombre de rituels, de méditations, de messes...
Pour faire venir «Dieu» dans l'homme ?

M. — Célébrer la messe n'est pas un rituel qui «fait venir Dieu dans l'homme», pas plus que dans l'église, ou dans l'hostie d'ailleurs,
si Dieu EST, comment pourrait-il être absent d'où, de qui, de quoi que ce soit ?

Dans l'homme, dans l'église, dans l'hostie, comme en toutes choses, il est totalement, et cela sans attendre une autorisation-bénédiction.

Alors comment pourrait-on l'y mettre davantage ? Fabriquer du concentré de Dieu ?

L'homme a juste inventé la restriction à Dieu; les rituels, les méditations, les messes sont conçus pour essayer de lever cette restriction.

Ne t'y trompe pas: les rituels sont tournés vers les hommes, les messes s'adressent à l'homme, pour «faire venir l'Homme dans Dieu», elles prient l'homme de ne plus fermer sa conscience à Dieu,

à la Vie.

C'est l'homme qui est absent

Absent à Dieu

Absent à lui-même

Ne t'absente plus de Toi

Ne t'absente plus de Dieu.

«RACONTE-MOI LE SURMOI !»

La rencontre qui suit se greffe sur un dialogue que j'avais eu la veille avec M., dialogue que je n'ai pu conserver ici car il contenait beaucoup trop de données personnelles, ce qui le rendait totalement inintelligible pour tout autre que moi-même.

Le sujet en était la colère. Nous écoutions ensemble ce que me «disait» la colère qui grondait en moi depuis le matin.

M. me faisait observer que la colère est toujours virtuellement présente en tout être non unifié, tout «être parcellaire»; qu'elle est l'expression de la friction entre les parcelles, et que les causes mises en lumière par cette colère ne sont que les prétextes qui lui ont permis de se manifester et aucunement les raisons profondes de la colère.

Il me disait qu'en ce qui me concernait, cette friction était le résultat de «grains de sable dans mes rouages parcellaires», ce sable étant constitué «de petits bouts d'ego brisé», car «l'ego est rigide, très rigide, alors parfois, blessé, il se fendille, et de petits bouts s'en détachent; si certains restent aimantés à la surface, d'autres descendent plus profondément dans l'être, dans les endroits les plus inattendus où l'on ne soupçonnerait jamais l'ego d'être présent».

Il me parla du comportement de ces parcelles d'ego brisé: «L'ego, l'enveloppe egotique, a très peur de la transparence et s'en DEFEND, les parcelles d'ego brisé, elles, sont en guerre contre la transparence et l'ATTAQUENT. Ce sont des egos guérilleros... Leurs relations à la totalité étant conflictuelles, toute technique d'éveil qui entre en guerre contre l'ego les multiplie et les renforce».

Alors que je soulignais que la colère me permettait au moins de libérer mes tensions, au-dehors l'orage éclata. Je lui fis remarquer qu'après tout la nature n'était-elle pas, elle aussi, en train de libérer ses tensions? Il me fit observer que: «Lorsque la colère du ciel éclate, elle libère les tensions de toutes choses, tous êtres qui se trouvent en son sein, alors que tes orages, s'ils libèrent bel et bien tes tensions, augmentent celles de ton environnement».

Puis en conclusion, en riant, il se «mit en colère» et me fit remarquer que je prenais trop au pied de la lettre les métaphores qu'il me proposait, qu'elles étaient là juste pour éclairer l'instant, qu'il valait mieux que j'oublie tout ça: «Oublie tout ça! L'ego est incassable; que pourrait-il bien y avoir à casser? L'ego n'est pas la forme, il est juste une façon de s'approprier, de s'identifier à la forme, une façon de la revendiquer».

Et aujourd'hui, alors que je visionnais un film vidéo où il était question de la maladie mentale d'une femme aux personnalités multiples, le schéma de la veille sur les parcelles d'ego brisé me revint...

m. — Cette maladie est-elle de l'ordre des parcelles d'ego brisé?

M. — Elle est du désordre de l'ego démultiplié, mais ce type de phénomènes paroxysmiques ne te concernent pas.

m. — Oui, mais en jouant aussi à te faire apparaître en te dissociant de moi, ne suis-je pas en train de devenir

multiple ?

M. — (*Sourire*) Ne te fais pas de soucis pour ça, tu ne peux devenir multiple, tu l'es déjà, tout être non unifié l'est. Mais tu as raison, ce à quoi nous jouons est similaire à cette «folie», à la différence que les «finalités» sont exactement inverses.

Dans la dissociation de personnalités, chacune d'entre elles revendique l'autonomie, l'indépendance. Chaque composant a pour but la séparation, notre processus est au contraire la fusion des composants. Nous ne nous séparons que pour mieux nous réunir. Tu chevauches ta folie.

Nos rencontres sont-elles source de déchirement ?

Nos périodes de dialogues sont les instants où tu prends conscience que tu es multiple, non les périodes où tu le deviens.

De plus, «je» ne suis pas une parcelle que tu dissocies de toi, c'est toi qui est une parcelle dissociée de «moi».

m. — Chevaucher la folie, dis-tu, c'est bien là ce qui m'inquiète justement, car je sais à quel point le dédoublement, les dissociations de la personnalité, enfin toutes les problématiques de perte de l'unité sont à l'origine des maladies mentales. Ne serais-je pas en train de jouer avec le feu ?

M. — Chevaucher la folie s'effectue comme un jeu, t'y es-tu brûlé ?

Il te faut jouer avec tout et te jouer de tout.

Préfèrerais-tu continuer à être chevauché par ta folie ?

m. — Non ! Je préférerais ne rien avoir à faire du tout avec la folie et ses délires.

M. — La folie est là, il te faut faire avec.

Je fais partie de ta folie, je fais avec.

Je suis ta folie qui délire et non celle qui délire.

m. — Bien, alors comme ça, je suis fou ?

M. — Comme ça ? Oui, comme tous les êtres qui n'ont pas réalisé la totalité d'Être.

Sans force d’Être,
on s’efforce d’être
on s’efforce d’être fou comme il faut.

m. — Fou comme il faut ?

M. — Pour pouvoir participer au mieux à la folie collective.

m. — Oui... en fait je sais tout cela, mais puisque folie collective il y a, après tout, elle n’est pas sans charmes, préférable en tout cas à une folie trop individuelle... trop solitaire... et c’est là que se trouvent mes craintes.

M. — C’est une bonne chose de savoir où se trouvent ses craintes.

m. — Oui enfin lorsque je dis ça, c’est une façon de parler.

M. — C’est aussi une façon de te répondre.

m. — Oh là là ! Lorsque tu commences à me répondre ainsi, cela bloque tout.

M. — Lorsque tu m’écoutes ainsi, cela te bloque. Tes craintes te bloquent.

.....

m. — Bon d’accord, revenons à mes craintes... En d’autres termes, je crains que tu sois une idéalisation du moi.

M. — Tiens donc ! Il s’agit en effet «d’autres termes»; depuis quand te positionnes-tu par rapport à des grilles psychanalytiques ?

m. — C’est toi que j’essaie de positionner.

M. — Nous ne sommes pas dans la théorie mais dans l’expérimental.

Ouvre-toi à l’expérience, tes craintes ne prennent pas source dans ton vécu mais dans ton savoir.

Tes repères de croissance n’ont jamais été analytiques. N’as-tu pas toujours vérifié les effets pratiques dans ton vécu, dans la qualité de ta créativité, la justesse et la profondeur

de tes rencontres, ton plaisir à vivre, à aimer et à être aimé ?

m. — Oui d'accord... reste que la crainte est là maintenant et mon vécu en cet instant n'est-il pas de vivre cette crainte justement ?

M. — L'EGO répondit L'ECHO, qui préfère se cristalliser dans la peine que se dissoudre dans la joie.

Bien, alors je te laisse le soin de vivre dans la crainte, moi je vis dans la confiance, viens quand tu veux.

m. — «Quand je veux»... quand je peux !

Tu es là à jongler avec les mots et les idées, mais ta confiance en cet instant ne fait que renforcer mes craintes.

Tu sais parfaitement que j'ai bien peu de goût pour ces grilles freudiennes, mais l'idéalisation du moi m'apparaît comme un aspect très subtil et bien réel et qui pourrait tout à fait tenir le langage qui est le tien en ce moment.

M. —

Il n'y a pas de réponse, j'ai la sensation que M. me tourne le dos, mais comme au théâtre, comme s'il jouait à être une caricature d'enfant vexé.

m. — Je t'en prie, réponds-moi, es-tu l'expression du surmoi ?

M. — L'ex-pression ?! (avec une voix de perroquet), l'ancienne pression ? sur-toi ?

Je ne le suis pas

pas plus que l'actuelle pression.

m. — Cela veut-il dire que tu définis le surmoi comme une pression qui s'exerce sur le moi ?

M. — «CELA» ne veut pas le «DIRE».

m. — Mais enfin pourquoi refuses-tu de me rencontrer au moyen de ces termes psychanalytiques, ils en valent bien d'autres et, après tout, ne sommes-nous pas d'une certaine manière en auto-analyse ?

M. — Nous sommes en «auto-globalise».
Si tu veux du PSY, il est préférable de parler de «PSYGLOBALISE».

m. — Oui, cela me convient bien...
En fait, tu prends au pied de la lettre mes maladroites à formuler mes questions, mais puisque tu as accès à tout mon savoir, tu sais donc parfaitement ce que représente pour moi le surmoi.

M. — J'ai accès à tout ton savoir, mais les matériaux qui le constituent peuvent être assemblés d'une multitude de façons.

Par l'assemblage que tu en fais et la position que ta conscience y occupe, tu entres dans l'expérimental; là nous pouvons nous rencontrer.

(M. marque un silence et enchaîne d'une voix enfantine).

Alors «Raconte-moi le Surmoi».

(Cela résonne en moi comme le «dessine-moi un mouton» du petit prince de Saint-Exupéry).

m. — Cela me va... Bon, pour autant que je sache, nous avons, paraît-il, développé une instance intérieure qui observe, critique, mesure nos comportements pour les amener à coller au surmoi, une image idéale préfabriquée que nous sommes forgée inconsciemment en glanant ici et là, à travers encouragements et critiques des parents, des éducateurs, des maîtres à penser et autres modèles humains du plus proche au plus lointain.

C'est une sorte de gardien du seuil restrictif, répressif et moralisateur qui a pour tâche de maintenir, de protéger et d'alimenter son image idéale, le surmoi.

Le tout est imprégné de pulsions de mort qui s'imbriquent dans ce schéma je ne sais trop comment.

M. — Cela va mieux ?

Ça décongestionne les boyaux de la tête d'évacuer son savoir (*rires*).

Mais vingt⁽¹⁾ dieux, quel portrait ! Et cela me ressemble ?

S'il y a un gardien du seuil, je suis le passeur.

Je suis vigilance, mais non vigile.

Moralisateur ? Je te donne le moral, pas la morale.

Restrictif ? Je t'invite à t'ouvrir tous azimuts, je t'invite à pulser la Vie / (*ici je lui coupe la parole*)

m. — Lorsque j'ai dit «restrictif» et «moralisateur», cela faisait partie de la définition; il est bien évident, pour moi, que tu n'es ni l'un ni l'autre. C'est surtout la notion d'image idéale à atteindre qui m'inquiète et m'interroge, car tu représentes bel et bien une sorte d'idéal pour moi.

M. — Pour moi, tu représentes un hall-d'idées, plein d'idéaux, d'idées hautes et d'idées basses, d'idées de toutes sortes que tu mets en forme pour les stocker, te stocker (*«stocke», j'entends «socle»*).

Je ne peux être mis en forme fixe, ni en boîte. Je ne me conserve pas, je suis à consommer de suite. Je m'alimente de l'instant et me digère instantanément.

Je t'invite à te dégager du carcan des modèles préfabriqués pour te modeler des formes toujours changeantes et nouvelles de l'instant.

Si je semble induire ta vie comme un «Surtoi», je ne procède pas de modèles humains.

Je procède, je suis, je participe à la résonance de la totalité de toutes choses.

Feux, eaux, terre, ciel, oiseaux, nuages, étoiles... Je suis-participe de la source.

A cette source, l'humain est un aspect-composant parmi d'autres, rien de plus.

A cette source, la Terre est ta Mère, le Ciel ton Père.

A cette source, ce qui semblait lointain est ce qui est le plus

(1) Le mot «vain» est devenu ici le chiffre «vingt», le tout prononcé avec un fort accent du terroir.

proche, ta substance même, la substance de ton Papa et de ta Maman.

A cette source, tu baignes dans ce qui baigne en toi.

Oh là là ! un bouleversement vient de se produire en moi, mon corps est traversé de frissons.

Une intense volupté... nostalgique, une réelle jouissance se glisse sous ma peau.

.....

m. — Ta réponse m'a probablement touché là où il fallait car tout au long de son énoncé, j'ai senti que je me décripiais, que mes craintes se résorbaient...

Non, plutôt que mes craintes pouvaient se résorber, car il reste quelque chose en moi qui s'y refuse.

Qui refuse à entrer dans cet état... de confiance.

(Je suis conscient d'être en ce moment à l'exact point du choix, juste à l'articulation...)

En cet instant, je sais qu'il m'est possible de m'abandonner à la confiance ou de rester avec mes craintes.)

Je choisis résolument mes craintes, car il m'apparaît assez clairement que ces craintes appartiennent à un certain niveau de conscience, disons logique, et que pour me détacher d'elles, je vais devoir me détacher du niveau de conscience auquel elles sont liées, et cela ne me convient pas. Je ne veux pas me couper de ma logique, ni de ma raison.

M. — «Lié», «détaché» ou «couper» ?

Il ne s'agit pas de t'en couper, ni de te couper avec; logique, raison sont des outils-utiles, dont il faut apprendre à te servir sans te blesser.

Un outil est à ton service pour une fonction donnée, il doit être reposé lorsqu'il est devenu inutile.

m. — Si je mets de côté ma logique avec les craintes qu'elle contient, je retrouverai ces mêmes craintes dès que je réutiliserai cette logique.

M. — Les craintes créées par ta maladresse dans l'usage d'un outil ne doivent pas se reporter sur l'outil lui-même.

m. — J'ai bien peur que cela ne soit déjà fait...

(Je sens bien qu'en cet instant, il m'est encore possible de m'abandonner à la confiance).

Oui, c'est vraiment consciemment que je reste avec mes craintes, car c'est là qu'il y a quelque chose à résoudre, c'est là que je désire te rencontrer.

Et je sais qu'il ne s'agit pas cette fois ni d'un besoin de cultiver mon mal-être, ni d'un entêtement borné.

M. — L'en-tête-ment et crée les bornes, mais faisons avec.

Et puis n'y suis-je pas forcé ? *(Rires)*.

Sinon ne vas-tu pas me reprocher d'avoir le comportement typiquement «répressif et restrictif» du Surmoi-sournois ?

m. — Ecoute, j'ai vraiment besoin de positionner notre aventure une fois pour toutes par rapport au territoire de la psychanalyse.

M. — Ce territoire n'appartient pas à la psychanalyse; personne ne peut revendiquer ce territoire, c'est le territoire de notre infinité.

m. — Mais les religions en place le revendiquent bel et bien depuis toujours et en interdisent même l'accès par d'autres portes que les leurs.

M. — Justement, tu sais à quel point tu vis en une époque et un lieu privilégié où tu n'es plus obligé d'accéder à l'infinité en passant par les passages obligatoires.

Tu n'es plus obligé de faire tiennes les «vraies vérités» des églises instituées, pourquoi le serais-tu par les chapelles psychanalytiques ?

m. — Il n'est pas question de faire miennes leurs vérités, juste de m'y référer... un temps.

Et d'une certaine manière, n'est-ce pas ce que j'ai toujours

fait: j'ai utilisé les rituels, les lumières, les aides offertes par les diverses religions (régions: *lapsus*)⁽¹⁾ que j'ai traversées... même les plus archaïques, alors pourquoi pas les plus modernes ?

M. — Tout au long de ton voyage, les églises ont été, en effet, auberges, lieux d'accueil, de réconfort et d'élan pour toi.

Les chapelles psychanalytiques sont des cliniques, leurs asiles des asiles de fous.

Les grilles de lecture freudienne sont bien peu utilisables pour toi; tu vis et as vécu des expériences qu'elles ne peuvent que broyer, comprimer, pour les contenir entre leurs barreaux de compréhension.

Ne t'y laisse pas prendre; elles ne peuvent comprendre.

Heureusement, elles plongent si peu profond derrière ce mur qu'elles ont dressé entre ce qu'elles considèrent être la conscience et l'inconscience, que l'être qui a été en ces lieux qu'elles nomment inconscient et s'y est trouvé plus conscient que jamais, cet être est libre d'elles et peut s'envoler.

Alors pourquoi reviens-tu patauger dans ce borbier juste derrière le mur, là où l'on rejette, refoule, occulte tout ce

(1) *J'ai conservé ici quelques-uns des lapsus dont le manuscrit original est truffé.*

En fait, au cours de ces rencontres, les mots semblaient être devenus très «malléables», très «mouvants», comme toujours prêts à s'ouvrir sur d'autres sens. Et si de nombreux lapsus apparaissent dans la formulation de mes questions, M., lui, bien souvent, se joue des mots qui semblent alors n'être pour lui que prétexte pour énoncer ce qu'il a à dire... comme si n'importe quel mot, de par les distorsions et la résonance qu'il lui donne, pouvait faire l'affaire.

Mes questions contiennent des lapsus (linguae) dans la «musique» du mot, des lapsus qui s'entendent (de ceux que j'ai conservés ici); mais aussi et surtout des lapsus «graphiques» (calami), déformations qui se glissaient dans la silhouette de mon écriture manuscrite (très cursive). Par exemple, les barres des «T» se redoublaient pour devenir des «F», les «o» et les «a» s'ouvrant pour devenir des «u», des «i»; les jambages se multipliaient. Et ceci à l'infini du jeu des formes.

Ce type de «lapsus visuels» ne pouvait être reproduit ici en typographie.

qui dérange, cette sorte de dépotoir, de décharge publique.
De décharge publique dans une forêt splendide.

Mais la décharge n'est pas la forêt, ça l'ont-ils oublié ?

Lorsqu'on se promène en forêt, c'est même l'endroit que l'on évite.

TU TE PROMENES EN FORET.

m. — Reste que lorsqu'on est enlisé dans cette décharge et même parfois submergé, lorsque le mur s'écroule, le sauvetage est alors bienvenu.

M. — Te considères-tu actuellement dans cette situation ?

m. — Non bien sûr, mais cela pourrait être; il te faudrait bien alors m'y retrouver, m'y rencontrer.

M. — En effet, l'on ne peut rencontrer l'autre que là où il se trouve.

Rencontrer l'enfant capricieux qui s'amuse à pleurnicher en traînant les pieds de sa tête dans des flaques de vase, que là où il se trouve.

Rencontrer la partie de toi qui adore adhérer à cette merde, que là où elle se trouve.

Mais je ne fourraille pas là où ça colle, je ne reste pas à patauger avec lui, j'attrape ce qui dépasse à l'air LIBRE, là où ça respire,

J'éclaire ce qui va fleurir

Je ne te rencontre pas au moyen de tes résistances, mais à travers les ouvertures que tu offres.

m. — Si tu admets l'existence de ce dépotoir, alors lorsqu'on s'y trouve, n'est-ce pas l'occasion d'y faire un peu d'ordre ?

M. — Ne dis-tu pas toujours que « nous sommes des Créateurs de Réalités » ?

Ainsi, si l'on considère ces fondations comme constituées, limitées et ancrées par et dans ce dépotoir, alors sans doute a-t-on tout intérêt à y faire un peu d'ordre.

Mais si tu considères que cette vase est juste engrais pour

tes radicales, que ta racine MAITRESSE, elle, plonge bien plus profondément et se nourrit tout autrement, alors laisse l'ordre se faire.

Expire profondément !
 profond-dément (*rires*).

Respire !

Laisse l'ordre TE faire.

J'observe ma respiration, elle s'approfondit; je sens mes préoccupations commencer à se dissoudre dans mon souffle.

Mais je ne suis pas prêt à laisser faire; quelque chose en moi se refuse à l'abandon.

m. — Mais alors pourquoi n'ont-ils retenu de cette forêt splendide que ces zones si peu accueillantes ?

Je marque ici une pause pour faire le point, car depuis une ou deux pages, j'ai l'impression que M. a une autre «consistance»; je le ressens toujours parfaitement présent, mais pourtant, curieusement, j'ai la conviction que ce n'est plus lui qui répond...

M. — Tu te débats, cela te mène au débat, tu mènes le débat.

m. — Je mène le débat ?... Oui et j'ai même l'impression de me donner la réplique.

M. — Tu te donnes la réplique.
Tu te donnes une réplique, un double.

m. — Oui, c'est exactement ça, j'étais comme face à face avec moi-même...

Mais alors si je (me) faisais les questions et les réponses, comment se fait-il que je te ressentais toujours présent... actif ?

M. — Nous étions ensemble unis à l'articulation.

m. — ... ? ...

M. — Au centre, entre vous deux.

Entre toi et ton double.

Dans l'intervalle entre deux répliques.

m. — ... Si je te comprends bien, je me trouvais donc successivement dans chacun des deux personnages et aussi au centre entre les deux, avec toi ?!

M. — La Personne est au centre.

Les personnages sont à la périphérie.

La Personne a un centre.

Les personnages sont des points de vue.

Se centrer sur un point de vue, c'est s'y enfermer.

m. — Mais pourquoi te positionner ainsi entre moi et mon double pour cette rencontre ?

M. — C'est le lieu où tu peux me trouver, ce n'est pas le lieu que j'occupe.

D'où tu es, j'apparais placé entre vous.

D'où je suis, vous disparaîsez placés en moi.

LE CENTRE EST UN POINT PARMI D'AUTRES VU DU DEHORS; IL LES CONTIENT TOUS VÉCU DU DEDANS.

Ce qui est pour moi lieu d'émergence est pour toi lieu d'enracinement.

m. — Quelles acrobaties !

M. — Gymnastique — dialectique.

Galipettes d'un personnage à l'autre.

ASSOUPPLISSEMENT DU MENTAL POUR APPRENDRE À VIVRE PLUSIEURS «VÉRITÉS» ANTAGONISTES AU MÊME INSTANT.

Tu jongles avec tes points⁽¹⁾... de vue.

(1) Ayant compris «tu jongles avec tes poings», cela me fit penser à cette histoire qui, pour illustrer l'illusion de la «maya», nous présente un être qui prend sa main droite pour se battre contre sa main gauche, oubliant que ces deux mains sont siennes et qu'il est en train de se battre contre lui-même.

Celui qui veut que la raison ait raison.
Et celui qui veut avoir raison de la raison.

Tu es le jongleur.
Où est le jongleur ?

m. — Au centre ?

M. — Oui au centre, là où se trouve la conscience qui ne s'enferme dans aucun point de vue et dispose ainsi de tous.

Dispose, prends et pose logique et raison sans te blesser, sans t'amputer.

m. — Oui, je crois que je te saisis.

M. — Tu peux enfin m'attraper ? (*rires*).

m. — Ok, puisque jeu il y a, alors en jouant ainsi à rebondir d'un point de vue à l'autre, cela ne réalise-t-il pas un équilibre de toute façon ?

M. — Equilibre qui se vit comme une succession d'états de déséquilibres, et tu le sais.

m. — Tout de même, c'est assez réconfortant que le point de vue du double (appelons-le «m²») puisse résoudre les craintes développées par «m.»

M. — Jusqu'à ce que «m.» ou «m³» aient à résorber les craintes développées par «m²».

Ces glissades de l'un à l'autre affûtent l'outil, l'outil affûté offre d'autres usages.

m. —

M. — Reprends ces dialogues, mais cette fois, viens te glisser et ancrer ton attention dans l'intervalle entre chaque réplique, viens assister à ce spectacle dont tu joues tous les rôles.

Réalise la grande conjonction !

(*Etonné de cette proposition, je fais une pause relecture*).

.....

m. — Bien, allons-y... Je viens de (me) relire, alors je me propose, je te propose de reprendre avec cette dernière question laissée en suspens:

«Mais alors pourquoi n'ont-ils retenu de cette forêt splendide que ces zones si peu accueillantes ?»

m² — Tu le sais parfaitement: ils ont retenu ce que leur point de vue professionnel mettait en évidence.

Leur terrain d'investigation n'est-il pas le pathologique ? L'étude, la compréhension de la souffrance, du mal-être ?

Faut-il s'étonner qu'en dressant leurs cartes à partir d'informations mises en relief par ces états de mal-être, ils obtiennent la description d'un territoire peu engageant ne contenant pas d'indications sur les «lieux» de bien-être, les états, les étapes où l'on se régénère et s'épanouit ?!

Le bien-être n'étant pour eux qu'absence de mal-être.

Mais la carte, leurs cartes ne sont pas le territoire.

m. — Bien sûr ! La carte n'est jamais le territoire, mais cela ne veut pas dire pour autant que leurs cartes soient fausses.

m² — Voyons il n'est pas question de faux ou de vrai, mais d'efficacité, d'efficacité vitale pour toi...

Imagine... c'est comme si pour explorer un territoire inconnu, on ne tenait compte que des expériences vécues par des explorateurs... disons malchanceux. Celui-ci est tombé en se prenant les pieds dans des racines, alors on inscrit:

ATTENTION RACINES;

cet autre s'est perdu dans un labyrinthe,

ATTENTION LABYRINTHE;

Attention ! attention ! ATTENTION TERREUR ! !

On obtient ainsi la carte d'un territoire bien effrayant.

Mais lorsqu'on engage des éclaireurs, ne les choisit-on pas au contraire agiles, rusés, parfaitement entraînés et adaptés au territoire; de ceux qui se faufilent et sautent en riant par-dessus les racines, qui trouvent la liberté au coeur même du labyrinthe, qui se jouent des précipices et des maréca-

ges, pour découvrir la source fraîche, la vallée d'herbe tendre où l'on aura bonheur à vivre ?

La nature de chacun l'amène à découvrir et à vivre les aspects du territoire qui lui ressemblent.

La psychanalyse rend compte de ce qu'il y a de douloureux en nous; elle rencontre l'homme à travers ses résistances, ses blocages, ses souffrances.

Le Maître intérieur ne titille pas tes vieilles blessures, il stimule tout ce qui veut fleurir en toi.

Le Maître intérieur éclaire ton chemin,
le chemin de l'Éclaireur.

m. — Oh là là ! Mais pour qui te prends-tu, m², le bras droit, le représentant de M... Eh bien bravo ! Me voilà face à face avec l'aspect de moi-même qui ne doute pas, car tu es sans doute cette partie de moi qui était toute prête à entrer dans la confiance tout à l'heure. Enchanté, ravi de faire ta connaissance; moi, je suis le vilain morceau qui doute, celui qui veut connaître ses craintes.

«EVEILLE-TOI ! TU VIS UN ENCHANTEMENT
TU ES RAVI PAR TA CONNAISSANCE
SOIS ATTENTIF AUX INTERVALLES».

Cette pensée, cette réflexion vient de me traverser, me secouant tout le corps; elle a surgi d'un coup comme émanant d'une sorte de témoin resté dans l'ombre... ou plutôt comme l'intervention d'un arbitre dans la rencontre entre «m.» et «m²»; en tout cas, si «éveil» il y a, c'est un réveil en sursaut car ça a stoppé tout net le tourbillon de ce dialogue.

La présence de M. est très forte.

M. — Sois attentif aux intervalles...
à tous les intervalles...
les intervalles entre chaque réplique...
les intervalles entre chaque respiration...

Place ta conscience dans l'intervalle...
rejoins-moi dans les silences au centre...
là où les pôles se transmutent...
là où «m.» devient «m²»...
Là où l'expiration devient inspiration...

Et poursuis le jeu du dialogue.

J'ai beaucoup de difficultés à reprendre le dialogue, cela ne fonctionne plus pareil.

De là où je me place, «m.» et «m²» ne sont plus en effet que des rôles que je dois tenir successivement. Leurs propos ne me concernent plus vraiment et je n'arrive plus à m'impliquer dans leurs prises de position...

m. — Bon... il était question de «psyglobalise» tout à l'heure; en tant que délégué de M., tu peux sans doute m'en donner la définition.

m² — Définir enferme dans des limites; la fonction même de la Psyglobalise étant de résorber les limites, elle ne peut donc être définie, juste faire sienne toute démonstration, toute action qui ouvre nos limites.

m. — Alors là tu ne te compliques pas la vie, tu viens de me resservir ma propre «définition» du Trans-art.

m² — On n'est jamais si bien servi que par soi-même... Ne dis-tu pas aussi que le Trans-art, en équilibre avec les sciences de l'homme malade, peut être considéré comme une science de l'homme sain ?

Avec le Maître intérieur, tu participes d'une science de l'homme sain.

m. — Ouais... Il n'en reste pas moins que les repérages des psy restent valables dans le maladif et aussi pour savoir si justement l'on ne se trouve pas dans du maladif.

m² — Le crois-tu vraiment ? N'as-tu pas toujours vérifié ta vie par la qualité du vécu de l'instant et la conscience

que tu peux en avoir ?

M. — Voilà ! Etes-vous tous deux satisfaits ? Vous êtes l'un et l'autre restés logiques avec vous-mêmes. Vous avez tous deux raison.

Chaque point de vue se doit d'avoir raison. C'est une question de survie pour l'entité qui s'y est identifiée.

m. — Oui, j'ai bien ressenti cela, parfaitement ressenti que défendre un point de vue c'est défendre la personnalité qui s'est fixée sur lui, mais je n'ai pas trouvé cela confortable, c'était étourdissant, bouleversant (double versant: *lapsus*).

M. — Tu t'agrippes, tu te crispes sur ton centre pour t'y maintenir, reproduisant en cela l'attitude que tu avais l'instant d'avant avec m. et m².

La relation au centre est tout autre, tu ne peux y accéder, y séjourner par et avec tes vieux mécanismes.

Tu ne peux saisir ton centre, juste te laisser saisir par lui.

LACHE PRISE

(là je lâche, oui, fatigué, je lâche)

Laisse la «boule-verser» et rouler au creux du centre(,) d'elle-même.

LACHE

Lâche la flèche

et deviens la cible

Vois ! Il ne s'agit plus d'avoir confiance, la confiance t'est donnée: elle est le résultat de ton centrage, elle est la nature même du Centre.

DE CE LIEU OU LA LIBERTE NE FAIT PLUS PEUR.

Active «m.» et «m²»,
contemple-les s'ébattre,
débattre sans se débattre.

Tu peux maintenant AVOIR un point de vue,
tu n'as plus à ETRE un point de vue.

Tout cela n'est qu'un jeu de rôle,
un jeu d'rôle,
un drôle de jeu.

Je... Tu cesses d'écrire.

Tu n'en peux plus d'écrire.

Tu ne peux plus décrire.

Quelque temps encore après que le dialogue avec M. se soit éteint, j'ai continué à observer les facéties de «m.» et de «m²» avec l'émerveillement d'un enfant qui vient de glisser ses mains dans des marionnettes et qui, agitant ses doigts, s'étonne de voir de petits êtres s'animer et vivre comme par devers lui.

Une attention dans la main droite, une attention dans la main gauche et juste entre les deux mains, au centre,

LA CONSCIENCE.

Puis j'ai relu le texte de cette rencontre dans une paix profonde et je viens juste d'en terminer la lecture.

J'y observe que mon désir de me positionner par rapport à la psychanalyse a été remplacé, déplacé par M. en un positionnement par rapport au dialogue lui-même et par rapport à... moi-même.

Je constate une fois de plus que M. m'a ramené habilement, efficacement dans l'expérimental. Il a retenu et utilisé mon besoin de positionnement, non pour le réaliser par rapport à un savoir, comme dans ma demande, mais pour le situer au coeur même d'un enseignement au sein d'une connaissance vivante.

(Suit une annotation prise en marge de mon carnet).

— «L'instant d'un flash, à la relecture, le graphisme de «m²» m'est apparu comme l'abréviation de «mètre carré», «m.» prenant ainsi le sens de mètre linéaire, M. devenant le «Maître» qui ne procède pas du «carré» ni du «linéaire».

«M.» la mesure à la mesure de l'incommensurable; merveilleuse démesure d'un «système maîtrise».

(Ce même jour, une heure plus tard).

Alors que je descendais l'allée du jardin pour prendre mon courrier à la grille, mes pensées se tournent vers C.G. JUNG; des pensées imprégnées de l'étonnement et du regret qu'il n'ait pas été question de lui et de ses recherches dans cette dernière rencontre avec M.

Ces regrets m'amènent à songer que Jung est un homme que j'aurais vraiment aimé rencontrer.

Arrivé à la grille, j'y rencontre André C., un voisin et ami que je n'avais pas vu depuis plusieurs mois; à cet instant, je prends conscience qu'André ressemble étonnamment à Jung. Je me souviens qu'une fois déjà, j'avais noté la ressemblance, mais cette fois bien sûr, elle me saute aux yeux.

Les yeux, le sourire, tout est là, tellement surprenant. Nous nous saluons; j'essaie sans trop y croire de lui faire partager mon émerveillement de l'instant; il rit. Nous nous quittons. Remontant vers la maison, je sais que la rencontre avec Jung vient d'avoir lieu et si elle n'était pas là tout à l'heure au niveau des mots, elle est là maintenant juste à sa place dans la «Sainte-chronicité».

LA PEUR DE LA VIE

Le dialogue qui suit a eu lieu de nuit, en forêt de Saint-Germain-en-Laye.

Il débute alors que je suis au volant de ma voiture, patientant dans une file d'attente qui s'agglutine à un feu tricolore au débit bouché. Nous roulons par à-coups; ça s'arrête, ça démarre, je m'arrête, je redémarre et ainsi de suite. Trompant mon attente, je m'amuse à observer mes gestes, ces gestes qui se «font tout seuls»: freiner, débrayer, point mort, embrayer, débrayer, première, accélérer... S'instaure alors un jeu consistant à être attentif à chacun de ces gestes et à ses conséquences tout en faisant bien attention de ne pas rompre leur processus automatique; oui, surtout que l'impulsion reste bien un réflexe conditionné, malgré l'attention que je lui porte.

Détaché, j'observais ainsi chaque geste se faire très impersonnel, s'échappant de moi comme s'il ne m'appartenait pas.

L'impression ce soir était très étonnante, car durant un bon moment, j'ai eu le sentiment que c'était la voiture qui se servait de mon corps, lui commandait, utilisait mes pieds, mes mains, les activait pour se faire avancer.

Une explication m'est venue quelques «à-coups» plus loin: «nous sommes deux, en interaction, moi et ma voiture. Ne reconnaissant plus ces gestes corporels comme ayant source

en «moi», une sorte de logique primitive place leur origine dans «l'autre», l'autre participant au geste, la voiture».

Cette explication m'est apparue dans le pendant de l'expérience, mais curieusement n'en a pas pour autant interrompu la magie du jeu.

En effet, tout cela se déroulait dans l'esprit du jeu; j'insiste sur ce point car c'est dans ce même esprit que j'ai cherché à ce moment-là à retrouver M. au sein de cette expérience... Mais rien. Je le sentais très présent mais n'arrivais pas à le manifester; je devais pourtant être très activement à sa recherche, car l'attention qui restait branchée sur chacun de mes gestes, m'a fait constater que mes yeux roulaient en tous sens dans leurs orbites, de haut en bas, de droite à gauche, comme si je cherchais physiquement M. dans tous les recoins de... moi-même. Et c'est à l'instant où je franchissais le feu vert qu'une image tout à la fois rigolote et inquiétante s'est imposée à moi, enclenchant immédiatement le contact et le dialogue avec M.

C'est garé un peu plus loin dans une allée transversale de la forêt que j'ai pris les notes qui suivent.

m. — Envoyant mes pensées vers toi, je me suis perçu comme ces héros de B.D., au-dessus de la tête desquels apparaissent tout-à-coup deux petites répliques d'eux-mêmes, l'une blanche avec des ailes d'ange, l'autre rouge avec cornes et ailes noires — chaque réplique lui suggérant, avec humour, mais assez fermement tout de même, d'adopter son point de vue: angélique ou démoniaque. Mais moi, mais Toi! Tu apparais seul; es-tu l'ange ou le démon?

M. — Je suis totalement par-delà le dédoublement. Je n'ai vraiment rien à voir avec la morale.

m. — Mais nous sommes bien deux pourtant en ce moment.

M. — Tu es deux, je suis totalement UN.

m. — Oui, mais j'ai tout de même tendance à te consi-

dérer comme l'ange.

Et si tu es l'ange, cela implique la présence du démon, qui doit se trouver là, dans un coin, alors comment savoir ?

M. — Anges et démons se fondent en moi.

m. — Oui ? Je m'attendais, je crois, à une réponse de ce genre. Mais dans la pratique... dans nos rencontres... Oui, par exemple, je suis sûr que si je m'adresse au démon maintenant, il va me répondre...

Démon es-tu là ?!

— !!! OUI !!!

Cette simple réponse, ce «!!! OUI !!!» m'a réellement flanqué la trouille... A y repenser, c'était une peur d'enfant, de ces peurs que j'avais petit lorsqu'on jouait au «loup», qu'on jouait à se faire peur, lorsque, poursuivi, emporté par le jeu, le camarade devenait un «vrai de vrai» loup à mes yeux (à mon corps).

Cette constatation me fait sourire, et de suite la présence du démon redevient très... familière... comme dans «l'ordre des choses».

m. — D'où viens-tu ? ⁽¹⁾

D. — Tu viens de me créer.

m. — Mais que représentes-tu, à quoi sers-tu pour moi en cet instant ?

D. — A te prouver que j'existe.

m. — Oui mais à quoi d'autre ?

D. — A rien d'autre en cet instant.

m. — Où résides-tu d'ordinaire ?

(1) *M'entendant prononcer ces paroles, voilà que le jeu du loup me revient... C'était une comptine où l'on chantait: «Loup ! où es-tu ! que fais-tu !» et le copain loup, sensé s'habiller, répondait en spécifiant quelle pièce de vêtement il était en train d'enfiler, et la peur montait au fur et à mesure, car dès qu'il serait totalement habillé, il sortirait de sa cachette et se jetterait à notre poursuite.*

D. — Là où tu me places.

m. — Qu'as-tu à voir avec le Maître intérieur ?

D. — Je n'en sais rien, je ne le connais pas.

m. — Disons que le Maître intérieur me guide dans les justes choix, le bon sens des choses, il est mon processus d'évolution.

D. — Allons bon ! Et moi qui suis-je ?

m. — Toi ?... Tu serais plutôt l'inverse, donc celui qui mène à contresens, m'aidant à trouver mille excuses pour ne pas faire ce qui est bon pour moi...

Oui, mon processus involutif.

D. — Oui ?

m. — Bah, oui... non ?

D. — Non !!! oui je suis le !!! NON !!!

Je suis la peur !!! Ta peur en ce moment, ta peur de toujours.

(Ce «!!! NON !!!» a résonné comme le «!!! OUI !!!» de tout à l'heure, mais ne m'a pas fait le même effet; il m'ébranle mais c'est beaucoup plus flou. En fait, le sentiment que j'éprouve en ce moment, je le ressens aussi très souvent en présence de M. et je ne l'avais encore jamais identifié comme de la peur).

m. — Oui peut-être est-ce de la peur que j'éprouve en cet instant, mais alors une peur très diluée... très ancienne... Oui, c'est ça, très ancienne, bien plus vieille encore que cette peur enfantine de tout à l'heure... Pourtant curieusement j'ai envie de dire que tu es ma peur de la mort.

D. — Je suis plus vieux que toi.

JE SUIS LA PEUR DE LA VIE DEGUISEE EN PEUR DE LA MORT.

Je suis à nouveau glacé de peur et ce n'est pas une peur d'enfant; c'est bel et bien une sacrée frousse de tout de suite.

Je suis là en forêt, dans le noir, avec le DEMON qui parle et le «JEU» est terrible...

Cette fois ma peur ne s'estompe pas, elle est là partout au coeur du noir et le noir partout autour de la voiture; je ne distingue plus les arbres.

m. — La peur de la vie ! Alors c'est ça le Démon, et non pas la peur de la mort.

D. ou M. (?) — LA MORT DE LA PEUR !
ALORS CESSA LE DEMON.

Cette dernière observation sonne réconfortante, elle a la «chaleur» de M. mais ce n'est pas suffisant, la peur est toujours là. J'ai peur de ce dialogue, peur de ce qui se dit, peur de ce à quoi je suis en train de jouer.

Je me retiens de faire démarrer la voiture en trombe pour aller vite rejoindre les «autres», vite me mettre en sécurité, blotti dans le troupeau des lumières de voitures.

Une pensée plus prosaïque me vient à l'esprit, je la formule pour m'y raccrocher:

m. — Bon ! en résumé, je constate que vous êtes bien deux, toi et le Maître intérieur, Démon et Ange.

D. — Nous sommes bien plus que ça !

m. — Le Maître intérieur disait être unique.

D. — Cela ne m'étonne pas, cela lui ressemble ce genre d'affirmation.

m. — Mais comment peux-tu dire cela ? Tu disais ne pas le connaître.

D. — Je ne le connais pas, mais cela me ressemble ce genre d'affirmation.

m. — (*Je m'adresse de nouveau à M.*)

... Je viens d'interroger le Démon en moi; il existe bel et bien et, de plus, affirme que tu n'es pas unique.

M. — Je ne t'ai jamais dit être «unique», j'ai dit être

totalement UN.

Bien sûr que tu es multiple et tu le sais parfaitement; cela ne fait-il pas des années que tu dépistes et observes tes différentes composantes ?

m. — Oui, en effet, et je sais par expérience que ma tête, mon coeur, mon sexe, etc., ont leurs... disons «états d'âme», leurs propres réactions et interactions ainsi que leur propre langage. Je crois avoir appris à les reconnaître, à les «positionner», mais toi, où te situes-tu ?

M. — «Mais toi, où te situes-tu ?»

m. — Moi ?... Eh bien, je te pose la question !

M. — «Moi ?... Eh bien», je suis le tout.

Par-tout, je suis partout !

Je ne suis pas une partie de toi,
je suis l'expression de la totalité.

m. — Pourtant nombre de traditions ésotériques te positionnent sur le corps, tantôt dans le ventre, le Hara, ou dans le coeur, ou dans le troisième oeil, ou bien encore au sommet du crâne...

Enfin, quelque part sur l'axe vertical du corps.

M. — Je suis L'AXE,
de l'axe s'échappent mes racines-branches, elles-mêmes AXE.

(En cet instant, je me sens bien assis dans mon ventre).

m. — Oui..... Eh bien ça y est, c'est clair: en ce moment, je me situe dans mon ventre.

M. — Ce point est un lieu où je prends racine.

m. — Mais alors, lorsque je te parle, dois-je t'imaginer, te sentir comme étant dans mon ventre ?

M. — Tu ne dois rien ! Tu peux te centrer dans ces lieux, tu n'as à m'imaginer nulle part.

Je n'appartiens à aucune partie de ton corps.

Disons que je suis la Vie qui coule en toi.

m. — Tu es l'énergie en moi.

M. — Je ne suis rien en particulier, pas plus que je ne suis à l'intérieur de toi.

m. — Tu n'es pas à l'intérieur de moi ?

M. — J'y suis et pourtant je n'y suis pas,
je vis là où la Vie prend vie.
Je suis dans mon «milieu» naturel.
Je suis au centre de partout.

m. — Mais être au centre de partout, c'est être au centre de nulle part.

M. — (*Rires*) Je ne te le fais pas dire (*rires*). Le centre est partout, partout est le centre.

m. — Alors pourquoi t'appeler «Maître intérieur» ?

M. — C'est toi qui m'appelles ainsi.

m. — Mais en ce moment, tu es bien quelque chose que je perçois au-dedans de moi-même.

M. — Tu me perçois de cette manière.
Tu me manifestes de cette façon, mais c'est toi («*c'est toi*», *j'entends «cette foi»*) qui fais le choix. Tu peux me rencontrer partout, donc à l'intérieur de toi aussi bien sûr.

m. — Mais tu disais prendre racine dans mon ventre.

M. — Ton ventre est un pont entre le dedans et le dehors.

Le monde entier s'enracine dans ton ventre, toi y compris.
Le toi entier s'enracine dans mes ventres, moi y compris.

Le calme est revenu en moi, la nuit au-dehors contient maintenant une telle paix... Et c'est sans réellement en prendre conscience que j'ai remis le moteur de la voiture en marche, un peu comme si je me remettais moi-même en marche et, tous feux éteints, j'ai remonté l'allée forestière, flottant dans le noir de la nuit.

.....

(Deux heures plus tard, assis à mon bureau.)

Après avoir recopié les notes prises en vrac dans la voiture, le dialogue avec le Maître intérieur reprend, mais, bien vite, il va interférer et se trouver mêlé avec la rédaction d'un article que j'étais alors en train de réaliser pour une revue⁽¹⁾,

m. — ... Mais dis-moi, ce démon de tout à l'heure, que venait-il faire dans tout cela ?

Ou plutôt, quelle est sa place par rapport à... l'axe ?

Qui est-il exactement ?

M. — Il se cherche unité

Il est:

Ersatz d'unité, comme son pendant.

Démon, Démon t'es de démon-ter le monde,
couper le monde par son milieu, et n'en garder qu'une moitié; la moitié que l'on conserve est le démon assurément.

m. — Quelle moitié ?

M. — Quelle que soit la moitié à laquelle on s'identifie, à coup sûr, elle devient le Démon.

Même si la moitié que l'on a choisie a le visage angélique et semble contenir toutes les vertus, par la guerre qu'elle est prête à mener à la moitié rejetée, par cette guerre qui entrave la totalité de vie, cette moitié devient à coup sûr démoniaque.

m. — Et la moitié restante, elle ?

Qu'est-elle ?

M. — Ceux qui l'ont rejetée la considèrent comme le Démon alors qu'elle est ce dont ils ont le plus besoin, le bout qui leur manque.

Pour ceux qui l'ont choisie, s'ils considèrent qu'elle est le seul bout dont ils ont besoin, elle devient le Démon.

(1) Article paru dans la revue:

«Le 3ème millénaire» n°18, janvier 1985, sous le titre: «Nous sommes des créateurs de réalité».

m. — Mais c'est terrible ! A t'entendre, le démon est des deux côtés.

M. — Le démon n'est d'aucun côté, mais chaque côté le devient, dès l'instant où il est considéré comme le seul pôle de référence, celui qui se doit de remporter la «victoire».

m. — Et l'Ange dans tout ça ?

M. — Questionnant sur l'Ange, en cet instant, es-tu bien conscient que c'est à moi que tu penses ?

m. — Hum... ?... Oui.

M. — L'ANGE n'est pas «dans tout ça», il contient «tout ça». Disons que L'ANGE, c'est le mariage de ces deux «démons». (*Présence du rire*). L'ANGE, c'est l'union de ce qui pour lui, n'a jamais été séparé.

m. — ... Alors, le Bien et le Mal... A quoi font-ils référence ?

M. — Ils font référence à l'humain. Ils font partie des mille et une inventions humaines pour justifier l'usage d'un monde coupé par le milieu. Le bien et le mal sont des repères complaisants utilisés pour étalonner SA Vérité; car chose ô combien merveilleuse et pratique, le pôle du Bien coïncide très exactement avec le pôle dans lequel on se trouve. Le Mal, c'est là-bas, en face, c'est donc bien la preuve, s'il en faut, que l'on a eu raison de laisser de côté ce pôle indésirable. Et ainsi conforté dans le bien-fondé de son point de vue étriqué, l'Homme peut en toute bonne conscience continuer à s'amputer d'une moitié de lui-même.

m. — Mais que devient la moitié hors-jeu ?

M. — Oh ! Elle n'est pas hors-jeu pour autant; à aucun moment elle ne se détache de l'Homme; c'est seulement la conscience de l'Homme qui se détache d'elle, et si l'Homme ne tient plus compte d'elle, elle continue à tenir compte de

lui.

Se manifestant avec d'autant plus de violence qu'il en mettra à la refouler, à la contenir, à la comprimer.

(Dans un premier temps, je suis surpris de voir que M. se met à utiliser le vocable «l'Homme», tout en appuyant bien dessus, pour me faire savoir qu'il s'adresse à moi.

Puis il me devient évident que cela est lié à cet article en cours de rédaction qui occupe un coin de mon esprit, et dans lequel je parle de l'humain, prenant ainsi du recul par rapport aux expériences rapportées.)

m. — Excuse-moi, je ne suis pas vraiment là.

Je viens de m'apercevoir que j'ai un pied dans notre rencontre et un pied dans cet article que je me dois de terminer pour demain.

Et il m'est difficile de faire autrement, car «ce qui se dit», depuis tout à l'heure, colle très exactement avec le propos de mon article.

M. — Sois vraiment LA ! Sois vraiment l'AXE !

Oui ! re-l'axe

Place ton attention dans l'axe, entre tes deux pieds et continue ton ouvre-âge.

(Pause)

C'est comme si mon corps avait pris la proposition de M. au pied de la lettre, car traversant la maison pour aller aux toilettes, je constate que je me déplace en plaçant toute mon attention dans le mouvement de mes pieds: appréciant leurs pressions sur le sol, j'articule chaque pas avec application, prenant plaisir au balancement de mon corps d'un pied sur l'autre.

Cette danse de l'ours me conduit au lavabo où mes mains, à leur tour, semblent prises de curiosité, car c'est avec le même régal que je me fais couler l'eau froide sur une main

et l'eau chaude sur l'autre, jouant à inverser et à percevoir ces deux sensations au même instant.

Ces simples exercices, nés spontanément, m'ont probablement bien recentré, car j'en éprouve une intense euphorie.

De retour à mon bureau, le dialogue avec M. ne reprend pas, ou plutôt il reprend sous une autre forme, un peu comme si questions-réponses n'étaient plus dissociées. Je vais rédiger la fin de mon article, mais je n'expose plus mes idées, ce sont les idées qui s'exposent au fur et à mesure de l'écriture. J'ai conservé ici en appendice la portion d'article qui se rédigea ce soir-là.

Appendice

«Lorsqu'il devient par trop évident que cette moitié existe et qu'il nous faut, bon gré mal gré, faire avec, nous nous tournons vers elle, nous interrogeant sur sa nature. Mais essayant de comprendre «d'ici» ce qui se passe «là-bas», nous fabriquons un «là-bas» avec les matériaux «d'ici», nous concevons cette autre moitié à partir de celle que nous connaissons, nous concevons l'infini à l'image du fini où nous trouvons.

(Le jeu de polaires que je mettais en relief dans cet article était le fini et l'infini).

Ainsi nous ne pouvons appréhender l'infini qu'en termes de fini, l'infini devenant de ce fait du FINI QUI N'A PAS DE FIN; quel vertige! quel envol sans espoir, quelle chute sans fin ! Cela ne donne vraiment pas envie de s'y aventurer; on est mieux là où l'on est, dans du FINI FINI.

Mais ce concept, et la crainte qui l'accompagne sont dus à une illusion qui réside dans ce point de vue fini où nous nous retranchons. Car dès que l'on entre, dès que notre esprit réintègre «notre» dimension infinie, les repères du fini disparaissent; disparaît aussi cette impression de sans fin liée à eux. En fait, lorsque l'on quitte le fini, on y laisse cet infini préfabriqué qui lui appartenait.

Le vécu de l'infinité est tout autre. Lorsque l'on tente de décrire cette expérience au retour dans le fini, l'on rapporte des impressions de libération et d'extase accompagnant la dissolution de la dimension finie de «notre» esprit et de l'égo qui s'y cramponnait... D'états d'union, de fusion-amour résultant de la disparition des limites du fini qui séparent.

BIEN SOUVENT L'ON CONSIDERE CES ETATS D'ETRE COMME L'EXPERIENCE SUPREME D'ACCES AU TRANSCENDANT; IL S'AGIT LA D'UNE CONFUSION, vécue et perpétuée par certaines pratiques mystiques.

Il est en effet important de «saisir», dès que l'on vit ces états de conscience transpersonnels, qu'ils ne sont pas produits par l'expérience de «l'ultime réel», qu'ils sont seulement l'expression de l'autre pôle de notre esprit, les effets produits par l'actualisation de «notre» aspect infini.

En nous synchronisant sur l'autre pôle du monde, nous avons basculé de l'autre côté et n'avons nullement effectué l'union des polaires, cet état d'équilibre, ce centrage en dehors des conditions, d'où peut naître l'illumination.

Nous n'avons pas réalisé la totalité d'être, et bien que ne ressentant plus les limites, notre expérience reste paradoxalement toujours fragmentaire. Ces états de conscience, toujours régis par le jeu des polaires, ne peuvent être que temporaires.

Ce malentendu, cette croyance sont renforcés par l'apparition de possibilités, de potentiels inhérents au pôle infini et que le pôle fini — pôle habituel de référence —, ne peut reproduire et reconnaître de ce fait comme des impossibilités, donc des miracles pour ceux qui les vivent, ces potentiels devenant ainsi des charismes.

Alors que la manifestation de ces «pouvoirs nouveaux» est seulement le résultat de la conquête de l'autre moitié de «nous-même», du réel et des possibilités d'interaction qui vont avec.

Le «transcendant», «la totalité d'être», c'est autre chose, quelque chose qui se trouve par-delà l'identification au fini

ou à l'infini, quelque chose qui peut difficilement être abordé tant que le charme nostalgique du pôle infini n'a pas été reconnu, vécu pour ce qu'il est et ainsi désamorcé.

IL NOUS FAUT TRANSCENDER LE FINI, MAIS AUSSI L'INFINI, L'UN ET L'AUTRE POLE DU MONDE, SINON LA SEDUCTION QU'EXERCE L'ACTUALISATION DE LA DIMENSION INFINIE EST TELLE, QU'ELLE RISQUE DE NOUS FASCINER ET DE NOUS ABSORBER COMPLETEMENT.

*On a enfin retrouvé ce bout, ce pôle manquant que l'on essayait en vain de combler en hypertrophiant celui dont on disposait; maintenant qu'on l'a retrouvé, on ne veut plus le perdre: on s'y cramponne pour ne pas retomber dans cet autre pôle dont on a eu tant de mal à s'extraire et qui, déjà, nous réclame. Et nous voilà inconsciemment installés dans la situation inverse, **HABITANT MAINTENANT LE POLE D'EN FACE ET CONVAINCUS QUE L'ON A ATTEINT L'ULTIME, NOUS SOMMES PRETS A PRESENT A REJETER AVEC LA MEME INTOLERANCE NOTRE ASPECT FINI ET TOUT CE QUI SEMBLE LE CARACTERISER: LA MATIERE, LE CORPS, LES PLAISIRS DU CORPS, LES «BIENS DE CE MONDE»... CONTINUANT, RELIGIEUSEMENT CETTE FOIS, A NOUS DECHIRER PAR LE MILIEU.***

Alors qu'il n'y a rien à rejeter, l'impression de clivage et de contradiction entre ces deux états d'être résulte seulement de notre vision courte.

*Il n'y a pas de dichotomie, il s'agit d'une dialectique, d'une respiration, **L'UNITE VIVANTE RESPIRE AU RYTHME DES POLAIRES.***

Ainsi choisir entre fini ou infini, corps ou esprit, rationnel ou irrationnel, action ou contemplation est tout aussi absurde que de choisir entre inspirer ou expirer.

*Comme si sous prétexte que l'inspiration **RAPPORTE PLUS** d'air, on décidait d'inspirer en permanence et de ne plus jamais expirer. En disant: «on n'a pas de **TEMPS A***

PERDRE à expirer, venons-en au fait, l'important pour vivre, c'est l'oxygène ? Bon, alors inspirons en permanence, c'est tout BENEFICE».

Oh ! nous n'éclaterions pas pour autant; l'équilibre des antagonistes se rétablirait en douce, nous faisant expirer à l'insu de nous-mêmes, en éclipsant notre conscience le temps de cette expiration. Mais nous resterions tout de même déséquilibrés; cette expiration refoulée ne pouvant se faire librement, resterait peu profonde et les poumons toujours engorgés d'air usé ne rempliraient même plus convenablement cette inspiration tant convoitée.

Ou bien encore, à l'inverse, d'autres pourraient dire: l'inspiration n'est que DESIR d'appropriation de l'air, DESIR qui finit d'ailleurs toujours par se retourner contre nous en se transformant en gaz carbonique toxique. L'IMPORTANT c'est donc l'expiration, car par cet acte nous rejetons les toxines, les SOUILLURES, par cet acte nous nous PURIFIONS, par le SACRIFICE permanent du contenu de nos poumons, nous arriverons à la PURETE ABSOLUE.

Ces deux comportements sont complètement aberrants bien sûr; il est évident qu'aucun des deux ne respire totalement.

Respirer, c'est expirer et inspirer, les deux sont indissociables, ils viennent en leur temps en s'engendrant mutuellement.

Mais ces comportements pourtant si aberrants ne nous sont-ils pas étrangement familiers ?

N'avons-nous pas bien souvent, d'un côté des gens qui privilégient la raison, la logique, le rationnel, les chercheurs bien-pensants — et de l'autre, ceux qui privilégient les sentiments, les sensations, l'irrationnel, les intuitifs, poètes, rêveurs, «savants fous» et autres fous de Dieu ? N'avons-nous pas, trop souvent, d'un côté les Sciences, de l'autre les Arts ?

D'une certaine manière, le groupe social respire tant qu'il est constitué d'êtres qui expirent et d'autres qui inspirent, mais chacun de ces individus pris individuellement est incomplet, car c'est au sein de l'être même que doit se réaliser

cette dialectique, ce flux et ce reflux vital.

Redevenir entier, c'est être tout à la fois rationnel et irrationnel, logique et intuitif, sceptique et croyant.

M. — Mais ceci n'est que début de Vie,
CAR C'EST SEULEMENT ALORS, ET ALORS SEULE-
MENT QUE PEUT COMMENCER A CROITRE LA CONS-
CIENCE DU CENTRE,
LE GRAND DEBUT.

COLORIER LE MONDE

Dialogue réalisé très tard dans la nuit, allongé dans mon lit.

m. — J'aimerais m'entretenir avec toi de ce que j'ai vécu tout à l'heure en rentrant de l'atelier de Paris. Je revenais à C. par le train, fatigué par un long week-end d'accompagnement d'un groupe Trans-Art⁽¹⁾. A la correspondance S.N.C.F., je ressentis le besoin de me secouer, de «m'ébrouer» un bon coup, pour me débarrasser de cette pesante fatigue.

J'étais à ce moment en train de descendre quatre à quatre les escaliers du passage souterrain qui mène à l'autre quai; lorsque je sentis monter en moi un immense éclat de rire, et les marches que je regardais défiler sous mes pieds, d'un coup, ont changé d'aspect, elles sont devenues très amusantes, oui réellement rigolotes. Cet escalier a de nombreuses marches et durant toute sa descente, ces lignes horizontales qui défilaient et disparaissaient sous mes pieds sont devenues quelque chose d'irrésistiblement drôle.

La remontée de l'escalier qui ramène à la surface de l'autre quai fut tout aussi joyeuse. L'attente du train se fit dans un profond et total bien être.

(1) *Trans-Art* : voir notes en fin d'ouvrage.

Je désire te rencontrer à ce propos, car j'observe que, de plus en plus souvent, lorsque je me secoue de mes préoccupations ou de mes fatigues, monte en moi un irrésistible éclat de rire... Ce rire a ta qualité de présence... C'est bien toi qui rigoles, n'est-ce pas ?

M. — Bien sûr, je suis tellement content de mettre le nez dehors, et puis ne suis-je pas le maître «inter-rieur» ?

m. — Ho ho ! Très jolie... Et alors la vision d'un escalier te ravit ?

M. — C'est la vision qui me ravit.

(J'entends «ras-vie», au ras de la vie).

m. — Mais pourquoi tout devient-il si gai, si joyeux ?

M. — Tu sais cela parfaitement; parce que tu es gai, tu donnes ta couleur au monde.

m. — Je donne ma couleur ?

M. — Oui, tu donnes, tu vois ta couleur.

Tout comme l'on dit: voir la vie en rose
ou tout voir en noir; tu teintes le monde.

Et tu en vois de toutes les couleurs.

m. — Oui, je vois ce que tu veux dire.

M. — Ah... tu vois ce que je veux dire ?!

m. — Enfin, je ne teinte pas réellement le monde, le monde lui, reste le même; il prend simplement la couleur de mes états d'âme en entrant en moi, comme s'il passait à travers un filtre de couleur.

M. — Oui, bien sûr et pourtant l'on peut dire que tu teintes «réellement» le monde. Il prend ta couleur en entrant en toi mais lorsqu'il ressort, il est teinté, il n'est plus le même.

m. — Le monde ressort de moi !?!

M. — Disons que tu respirez le monde sous toutes ses formes, ainsi le monde entre et sort de toi sans cesse.

m. — D'accord, je conçois parfaitement cela, mais lorsque tu dis que le monde n'est plus le même, tu veux sans

doute dire qu'il n'est plus le même pour moi ?

M. — Non, non, il n'est plus le même pour personne.

m. — Veux-tu dire que cet escalier était devenu rigolo pour tout le monde après mon passage ?

M. — Cet escalier ? Pas vraiment; beaucoup de gens, beaucoup de monde y circule et les couleurs de chacun s'y mélangent en une grisaille bien neutre.

m. — ... Mais imaginons que je sois le seul à descendre régulièrement cet escalier, animé à chaque fois de ce sentiment de gaieté, l'escalier deviendrait un escalier gai ?

M. — Absolument.

m. — Et si d'autres personnes l'utilisaient à leur tour, elles le trouveraient gai ?

M. — Absolument; à condition qu'elles ne soient pas elles-mêmes dans un état d'âme opaque.

m. — Mais alors, dans les villes, dans les lieux publics, nous évoluons en permanence dans un univers coloré, décoloré par les autres, on est immergé dans un flot d'états d'âme qui ne sont pas les nôtres.

M. — Tu n'as à faire tien aucun état d'âme. Les lieux publics sont neutres, neutres comme les escaliers de correspondance; toutes les couleurs s'y correspondent, tous les mélanges s'y neutralisent.

Ici, sur cette réponse de M., deux questions me sont venues à l'esprit. En fait, cela m'est arrivé bien souvent déjà; mais chaque fois, plus ou moins consciemment, j'élague, je refoule l'une des questions pour maintenir le déroulement linéaire de la rencontre. Et ainsi je laisse l'autre, les autres questions de côté, en me disant «j'y reviendrai plus tard», ce qui ne se produit pratiquement jamais, car ces questions n'étant plus à propos, elles ne se posent plus et se perdent.

Cette fois, j'ai choisi de formuler les deux questions de front, faisant naître ainsi deux dialogues parallèles. L'un va s'avérer très court, car il débouche bien vite sur une question

à laquelle M. va faire la sourde oreille, jusqu'à ce que cette même question apparaisse à nouveau plus tard dans l'autre dialogue; et là, il va y répondre, réunissant ainsi à nouveau les deux dialogues en un seul.

J'observe qu'il semble avoir choisi lui-même le lieu de la «bouture» entre ces deux ramifications, comme s'il maîtrisait l'ensemble de la rencontre, questions-réponses réunies.

(M. — Tu n'as à faire tien aucun état d'âme. Les lieux publics sont neutres, neutres comme les escaliers de correspondance; toutes les couleurs s'y correspondent, tous les mélanges s'y neutralisent).

m. — Comme si l'on était en pleine nature alors ?

M. — Non, en ville, les mélanges sont souvent opaques; la nature, elle, est transparente.

m. — Transparente ! On peut voir au travers ?

M. — Oui, mais il faut alors considérer la transparence de l'être qui contemple.

m. — Parle-moi de cette transparence de l'Être.

(C'est ici que M. fait la sourde oreille à la question).

.....

m. — Il y a pourtant des lieux où je me sens submergé par des états d'âme qui ne sont pas les miens.

M. — Oui, dans les lieux où l'on réalise toujours les mêmes couleurs: restaurants, cabarets, églises, cimetières, stades, hôpitaux... Certains lieux provoquent la faim, d'autres le trouble, ou bien encore le recueillement, la paix, la violence, l'exaltation, la lassitude. Des couleurs se cristallisent en certains lieux; des «Lieux» se cristallisent autour de chaque couleur de l'être.

La plupart de ces lieux ont même pour fonction de faire naître, de développer et d'entretenir une couleur précise en l'humain, et l'on va dans ces lieux-là à la recherche de cette couleur.

m. — Mais, est-ce une bonne chose ?

M. — Ce n'est ni une bonne, ni une mauvaise chose; il ne peut en être autrement tant que l'humain ne se ressent vivre qu'au moyen des couleurs, communique par sa couleur, recherche sa couleur chez les autres.

m. — Veux-tu dire que l'on ne peut rencontrer l'autre que s'il a la même couleur que soi ?

M. — Il y a dix-mille manières de rencontre, autant que les dix-mille couleurs le permettent.

En l'absence de transparence, l'opacité NEGOCIE sans cesse les dosages très subtils des couleurs médiatrices.

En l'absence de transparence, il n'y a que négociations.

m. — Comme dans l'autre dialogue mené en parallèle, voilà que tu me parles de la transparence. Mais il reste beaucoup à dire sur la couleur; par exemple, tu ne parles pas de cette belle, cette merveilleuse rencontre des complémentaires.

M. — La rencontre des complémentaires ne peut être «merveilleuse» que si elle se fait, se vit dans la transparence.

En l'absence de transparence, les complémentaires vont être perçus et surtout vécus comme opposés et antagonistes, se rencontrer dans les frictions, distorsions, conflits, négociations...

Merveilleuse rencontre des complémentaires il y a, lorsqu'elle s'ouvre sur davantage de transparence, davantage de luminosité.

m. — J'aimerais plutôt que tu me parles de la couleur.

M. — T'ai-je dit que là où il y a transparence, il y a absence de couleur ?

La transparence, c'est la Trans - couleur.

m. — Trans - couleur, en deux mots ? alors pourquoi pas Trans - parent ?

M. — Pourquoi pas ?

Les couleurs sont tes parents d'un temps.

Elles sont déjà tes parents d'antan.

Par ce sevrage d'identification à la couleur, tu deviens transparent, les couleurs deviennent transparentes.

Pourquoi te crispes-tu, ne m'invites-tu pas dans le dialogue parallèle à te parler de la transparence ?

m. — Oui, c'est vrai, je suis un peu crispé, mais il est si tard (*3 heures du matin*), je me sens à nouveau très fatigué et je tombe de sommeil.

M. — Alors laisse tomber.

m. — Mais nous n'en avons pas terminé: quelque chose d'important est en train de se dire... D'accord, dans le dialogue parallèle, je t'ai invité à me parler de la transparence, mais tu ne m'as pas répondu et maintenant que tu me proposes d'y répondre, il est vrai que cela m'intéresse moins car tu étais en train de me parler de la couleur et le peintre en moi se régale de cet enseignement.

M. — Le peintre va se «régaler» de la transparence, car la vacuité qu'offre la transparence est la condition pour que Créativité et Réceptivité redeviennent une seule et même chose.

Le peintre entend bien cela ?

m. — Oui bien sûr...

M. — Pourtant il ne s'agit pas d'un enseignement, je ne suis pas LA pour te donner un enseignement mais pour t'ouvrir, te résorber dans la conscience de la Totalité d'Être, de l'Unité d'Être — par-delà le jeu des complémentaires, le jeu des couleurs.

Ces «enseignements goûteux» sont LA à portée de toi-même, toujours disponibles,

disponible, c'est toi qui ne l'es pas.

Unifié, ils te sont dispensés à l'instant où tu as besoin d'eux: nul besoin de les stocker.

m. — Entendu; alors parle-moi donc de cette transparence de l'être.

(C'est ici que les deux dialogues se réunissent à nouveau).

M. — La Transparence, c'est l'unité d'Être.
La Transparence, c'est l'Amour.

m. — Tout cela pour en arriver là ? Tu sais que je ne sais que faire de définitions aussi grandiloquentes, «L'UNITE D'ÊTRE», «L'AMOUR», des mots-tiroirs où l'on a mis le meilleur et le pire.

M. — Est-il question ici du pire ?

m. — Non, bien sûr.

M. — Alors pourquoi te révolter ? Je te parle de ce qui est l'essence et le moteur de ta vie, d'une chose à laquelle tu attaches la plus grande importance, ne devrais-tu pas être «ravi» et te «régaler» ?

m. — Oui, bien sûr, mais j'utilise avec beaucoup de parcimonie le mot AMOUR, il est tellement galvaudé.

M. — Legalvaudje ?

(Ici je n'ai pas saisi de suite que M. venait de contracter «le galvaude-je» en un seul mot).

m. — Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, excuse-moi, mais ce mot est tellement usé, utilisé pour définir des comportements qui n'ont rien à voir avec lui, qui sont même parfois à l'opposé de ce que je considère être l'AMOUR.

M. — Considère ta susceptibilité face à ce mot.

m. — Oui !... Mais c'est tellement important...

Et puis, je me sens très fatigué...

S'il te plaît, je préfère que nous en parlions une autre fois, une fois où nous aurons plus de temps. Et d'ailleurs, j'aimerais qu'à l'occasion, nous puissions définir une autre façon de nommer l'AMOUR.

Maintenant, parlons plutôt de la transparence.

M. — Nous parlerons de la Transparence une autre fois, car la transparence est une autre façon de nommer l'Amour. Et puisque nous n'avons plus le temps de parler de l'Amour-Transparence, je vais te définir ce qu'est la non-transparence.

m. — Pourquoi, c'est plus simple ?

M. — Non, plus complexe; mais tu disposes ici d'un splendide exemple:

La non-transparence, c'est l'état dans lequel tu es en cet instant.

On ne colore pas seulement ses paysages extérieurs.

(Rupture totale d'avec M., comme une chute. Je ressens physiquement la séparation).

m. — Merci (*ce merci résonne «plat»*).

«AUTORISEZ-VOUS A VIVRE, LA VIE FERA LE RESTE»

(Suite du dialogue précédent, 2 jours plus tard).

m. — Je viens de relire notre rencontre d'avant-hier et j'ai remarqué qu'après tout cette «couleur de gaieté» dont il est question au début pouvait être tout aussi bien la tienne, puisqu'elle a surgi à l'instant où j'ai, où TU as éclaté de rire en mettant le «nez dehors».

Tu étais donc probablement bel et bien la source de cette couleur.

Ainsi tu peux donc être tout à la fois transparent et coloré?... Il serait bon que tu me parles de cette transparence-colorée.

M. — «Transparence-colorée»? C'est une excellente question, je vous remercie de vous l'Être posé(e) (*rires*).

Il serait «bon» que nous parlions de ça, mais ce n'est pas le «bon» moment; sois ATTENTIF ! Ce n'est pas la vraie question qui t'habite en cet instant.

Lorsqu tu as relu «notre rencontre d'avant-hier», tu t'es inquiété de cette fatigue dont il était question avant même que ne commence la rencontre.

Tu es plein actuellement de cette inquiétude.

m. — ... Hum, oui, c'est vrai mais je pensais qu'il était

préférable de ne pas laisser cette question sur la transparence sans réponse.

M. — Ce qui est préférable, c'est de poser la bonne question, celle qui t'habite.

m. — D'autres fois tu acceptes n'importe quelle question.

M. — Oui, les fois où tu les contiens toutes, ou lorsque tu es totalement confus, ou bien encore les fois où au contraire tu es totalement disponible, vide de toute question; alors n'importe quelle question peut faire l'affaire, n'importe quelle question est la bonne.

En cet instant, tu contiens une question précise; seule cette question peut amener la bonne réponse.

m. — ... En fait ce n'est pas seulement sur la fatigue de ce jour-là que je m'interrogeais, mais plus généralement sur ces curieuses fatigues que je ressens parfois, de façon inexplicable, lorsque je sors de périodes où, justement, je me sens agir et être sans aucun effort et sans fatigue aucune. Ces moments où tout est si fluide, chaque geste, chaque acte, totalement à sa place; qu'il s'agisse de créativité, de rencontre, d'interaction, ou de quoi que ce soit d'autre, je n'éprouve plus nulle peur, nulle crispation, nulle angoisse et nulle fatigue vraiment. Alors ?...

Je m'explique déjà assez mal ce qui m'amène à me dégager de ces états privilégiés, mais l'épuisement que je ressens parfois après coup me semble encore plus inexplicable et tellement paradoxal.

Sont-ce des crispations que je refoule et libère après coup ? Est-ce que j'accumule inconsciemment cette fatigue ?

M. — Fatigué tu te sens
Ivre tu es.

Après une période d'enfermement,
Les premiers jours au grand air
Les premiers bains de mer
Les premiers bains de soleil,
De l'air, de l'eau, du feu

Plus purs, plus forts, t'imprègnent à nouveau; quelque chose de plus fort qu'à l'ordinaire circule en toi. Tout cela enivre et fatigue. Alors, lorsqu'il s'agit de la VIE, de la VIE PURE, de l'esprit PUR qui te traverse en presque totalité, pourquoi t'étonner ?

m. —

Une image vient de s'imposer à moi: un bras jaillissant de l'eau, le bras d'un nageur fendait l'eau, éclaboussant le ciel d'un million de gouttes de soleil, des muscles roulant puissamment sous une peau bronzée-mouillée. Une image très pub-club-vacances, mais pas clinquante pour autant, au contraire, intensément vraie, vivante... authentique. Le faisceau de veines très saillant, glissant sur ces muscles, m'a semblé d'une importance primordiale.

L'ensemble de l'image pétillait de joie, de bonheur de vivre, mais dès que l'image s'est éteinte, l'idée de «courbatures» l'a remplacée, m'amenant à un parallèle entre cette fatigue dont il est question ici et la fatigue musculaire.

m. — Je me dis que pareillement, lorsque l'on fait fonctionner des muscles inutilisés d'ordinaire, le corps y prend grand plaisir et pourtant les courbatures ne tarderont pas à suivre, ne s'agirait-il pas dans mon cas aussi d'une sorte de courbature ?

M. — Laisse «couler» les images.

Si elles «s'imposent», coule-toi en elles, pour t'atteindre, t'ouvrir là où elles prennent tous leurs sens. Alors «simples, elles te posent»...

J'ai soudain l'impression d'être passé à côté de quelque chose avec cette image du nageur. Voulant «rattraper le coup», j'essaie de la faire revenir:

J'ai du mal à distinguer le bras, mais je vois ses veines, tout un réseau sanguin qui apparaît; mais l'image ne tient pas, j'entends transparaître à sa place «RAISON SANS GAIN».

Tout cela le temps d'un flash durant lequel M. n'a pas cessé de se manifester.

... lorsque la vie circule pleinement en toi, elle s'insinue et sollicite des recoins oubliés de l'Être dont Phy. et Psy.⁽¹⁾ ne sont que des lectures de surface. Lorsque tu reprends à nouveau ton fonctionnement limité, que tu interdis à la Vie d'alimenter des parties entières du Tout, elles se sclérosent à nouveau. Dans cette rigidité, les courbatures apparaissent d'autant plus intenses que le petit filet de survie, d'Inconscience qui les parcourt maintenant n'a plus l'ampleur (*j'entends «en pleurs»*) suffisante pour irriguer les déchets soulevés par la catharsis du flux de Vie que tu viens de vivre.

Fatigues et courbatures sont inhérentes au retour dans un fonctionnement étriqué, à la remise en marche d'un fonctionnement étriqué.

m. — Pourtant lorsque je vis des états de méditation assise type Za-zen, j'en ressors toujours au contraire profondément reposé, physiquement, psychologiquement reposé.

M. — La méditation n'est pas relaxation, l'obtention d'un état reposé ne peut être le seul critère.

m. — Oui, j'entends bien, mais il ne s'agit pas d'un simple repos, je te parle de ces instants où le corps totalement à l'arrêt, tout reprend sa place, l'esprit reprend sa place.

M. — Les mouvements du corps s'arrêtent, l'esprit suit, l'eau devient calme, les déchets se déposent au fond; l'eau peut ainsi devenir très transparente; mais qu'une perturbation agite à nouveau cette eau, la vase se soulève, l'opacité revient.

Lorsque la Méditation se glisse dans le mouvement, le curage de la mare est beaucoup plus profond, il faut «faire»

(1) PHY.sologie, PSY.chologie

alors avec les boues en suspension et l'épuration est tout autre; il se réalise une véritable transmutation.

On obtient alors une eau riche en SELS D'HUMANITE, une eau qui ne craint plus la tourmente.

Et lorsque cette eau entre à nouveau dans l'arrêt, la Lumière irise cette dissolution de SELS des dix mille couleurs de la VIE, au même instant.

m. — Hum, ouais, c'est plutôt clair... Enfin dans ma tête.

M. — Claire dans ta tête ? Elle n'en est pas pour autant transparente (*rires*).

m. — Oui... bon... Il est aussi beaucoup question d'eau dans tes propos, et d'eau salée en plus. Tu me disais ivre, comment s'enivrer avec toute cette eau ? (*sourire*).

M. — Et il tente une diversion ! Hop ! Détente dans la plaisanterie (*rires*).

(M. vient d'adopter ici le ton «reportage sportif»)

Il est vrai que je me suis senti coincé avec cette remarque sur la non-transparence de ma tête et que j'ai cherché à me dégager en changeant de conversation.

M. poursuit de suite:

EAU-SEL du BAPTEME.

INITIATION

(«initiation» résonne ici dans une consonnance anglo-saxonne).

Ivresse de pureté

Eau de vie Forte, distillée par la pratique de la méditation en mouvement—ou méditation à l'arrêt dans les caves-monastères, maturation d'un très bon vin dont il faut éviter de secouer la bouteille.

Décantation par passage d'un état d'être dans l'autre, l'on

peut être tenté de jeter «l'état» qui contient les déchets mais/

m. — (*ici je viens de lui couper la parole*).

J'ai l'impression que tu es en train de me dire que la pratique d'une méditation en mouvement est de meilleure qualité que la pratique d'une méditation à l'arrêt.

M. — Arrêt-mouvement sont indissociables et forment le flux et le reflux de la Vie, la respiration de la Vie, la méditation de la Vie, la vie de la Méditation.

m. — Je suis bien conscient de cela, mais justement, n'es-tu pas en train de dissocier ces deux pratiques, en les comparant ?

M. — Je compare deux pratiques, mais les pratiques ne sont pas la Méditation.

La Méditation ne peut se pratiquer.

La Méditation est par-delà toute pratique.

On pratique la méditation lorsque la Méditation est absente; lorsque la Méditation EST, toute pratique perd son sens.

Les pratiques sont des moyens pratiques pour créer les conditions favorables, afin que CONSCIENCE et VIE fusionnent.

A l'instant où elles redeviennent UNE, la Méditation est là.

La Méditation, c'est l'expression même de la conscience, son ressenti à la Totalité de Vie qui coule à travers elle.

Cette totalité est là à l'instant où on l'autorise à l'être, où l'on autorise l'Être.

La Vie est là, dès que l'on s'autorise à Vivre.

Dès que l'on s'autorise à Vivre, la Méditation est là.

Les heures, les jours, les années, les vies consacrées à la pratique correspondent au temps qu'il aura fallu pour se donner cette autorisation.

Ainsi:

«AUTORISEZ-VOUS A VIVRE»

LA VIE FERA LE RESTE.

m. — Splendide slogan, il me plaît bien... C'est tellement parlant, enfin ça me parle beaucoup en tout cas...

M. — Tu m'as rendu «parlant».
Tu me fais «parler beaucoup dans ton cas».

m. —
Ah !? Bon... oui... Eh bien, je vais me faire parler tout seul
(*je me sens un peu penaud*).

... Spontanément, comme ça, j'avais de nouveau envie de te redire: «oui, c'est plutôt clair» mais comme je crains que tu me mettes encore le nez dans ma non-transparence, je m'abstiendrai donc de te le dire (*rires*).

Ici, j'essaie de rigoler un peu de mon attitude provocatrice, mais c'est un rire jaune, car j'appréhende la réaction de M. ne percevant que trop bien que ce besoin de le provoquer prend source dans cette irritabilité qui est la mienne en ce moment.

.....
Aucun écho... rien. M. reste totalement silencieux.

m. — Bon, alors formulé autrement, disons que les commentaires sur le fait que la pratique disparaisse et devienne inutile lorsque la Méditation est là, c'est une observation que j'ai faite bien souvent et de façon expérimentale, car il y a de nombreuses années que la Méditation me saisit comme ça, sans que j'aie recours à aucune pratique pour la faire apparaître.

Toutefois, il n'en reste pas moins que dans les périodes où les tourbillons de... du jeu social, se referment sur moi et m'entraînent à me faire perdre pied d'avec la Vie, je me raccroche instinctivement aux pratiques méditatives qui me sont familières. Et la pratique du Za-zen est tout particulièrement efficace pour moi dans ces moments-là.

Oui... bien qu'en fait, tout ce qui me permet de m'extraire de cet enfermement semble faire l'affaire; qu'un rythme-résonance vienne à passer à portée de mon attention, mon souffle bien sûr, mais aussi une musique, un geste, un visage, une coïncidence... Oui tout est bon; un simple rayon

de soleil qui me coule le long du front pour m'entrer par le haut de l'oeil, si je l'absorbe, si je m'absorbe en lui, m'ajuste à lui comme il faut; alors tout redevient léger et clair, tout s'ouvre à nouveau. Mais bien sûr, il faut ce petit sursaut de conscience, ce soubresaut d'attention-autre, qui permet d'entrer dans la résonance salvatrice.

Si l'attention est par trop enlisée, aveuglée, alors pour m'en sortir, la pratique d'une méditation me devient indispensable et Za-zen, par l'impeccabilité même que réclame sa posture, réveille d'emblée mon attention engourdie et... et puis comme tu l'as dit:

«La Vie fait le Reste».

M. — «Pratiquer la méditation».

Si les termes «pratiquer» et «méditation» collés l'un à l'autre en sont venus à se confondre, entendus de cette manière

MEDITATION est MEDICATION,

ne t'y trompe pas.

m. —

M. — Si pour toi la méditation assise, type Za-zen a eu une splendide valeur éducative, elle a maintenant valeur rééducative.

Comme la gymnastique correctrice est là pour remettre un corps, une fonction en place, Za-Zen est pour toi gymnastique correctrice de l'être, il te remet les pensées en place, en te démettant d'elles.

Dès que le corps et l'esprit ont repris leur juste alignement, leur juste posture, il n'est plus besoin de pratique correctrice, car alors chaque geste du corps, chaque acte de la vie devient «La Pratique», la pratique unique et toujours renouvelée, la merveilleuse pratique de l'instant; pour laquelle il ne peut y avoir de meilleur lieu que celui où tu te trouves, de meilleur rituel que ton acte présent.

Cette pratique se nomme:

LA CELEBRATION DE L'INSTANT.

En ce moment tu écris,

Ton stylo frétille,

Comment la Vie, comment la Méditation pourrait-elle être ailleurs que dans cette calligraphie de l'instant ?

Pose tes yeux sur ce stylo, sur sa pointe qui glisse, saute et rebondit.

Observe cet insecte noir à plume d'or qui court et danse, laissant derrière lui sa trace de sens.

Il déroule sa ligne noire comme l'arachnide secrète du fil de soie.

SECRET DU FILS DE SOI.

Regarde-toi tordre ce fil, le nouer, le dénouer, tisser ta toile, piège à pensées. Regarde l'espace blanc du papier.

Merveilleuse méditation des noeuds.

Mais les mots ne sont pas préenroulés dans mon abdomen-réserve à encre, je les secrète dans l'instant, tel est le secret.

Mais vers quel but court cet insecte ?*

() Après avoir inscrit ce point d'interrogation, mon stylo ne s'est pas décollé du papier, il a continué à glisser sur la feuille et j'ai laissé faire.*

Alors, comme un patineur ivre de liberté, il s'est mis à décrire des cercles spiralés en tous sens, se faufilant souplement entre les mots du texte qu'il venait de dévider, il a remonté la page en volutes de fumée, entourant de son trait certains mots, se lovant contre certaines lettres, évitant avec habileté, semble-t-il, de les heurter en s'y superposant.

Le plaisir était tel que si je ne m'étais pas forcé à interrompre ce processus en déposant mon stylo, le texte en serait venu à disparaître totalement dans un écheveau de graphismes.

Mais ce faisant, coupant le fil, j'ai aussi brisé la magie de l'instant.

m. — C'était magnifique !

Je te sens si clair, si présent ce soir... alors j'aimerais «te faire parler» encore un peu.

M. — Tu es «si clair» mais pas pour autant transparent.

Tu es «si présent», mais pas pour autant dans le présent.

Je suis le présent, ton Présent.

Accepte ce présent, accepte ce cadeau magnifique, le cadeau de la Vie.

Ouvre ton cadeau,

ouvre le présent.

L'emballage, c'est toi.

Alors ouvre-toi ! Ouvre-toi à la Vie

Ne t'emballe pas !

Reçois ton Présent.

RECOIS LE BAPTEME.

(J'entrai ici dans une profonde félicité).

LES LIVRES S'OUVRENT A LA BONNE PAGE

Alors que je feuilletais les carnets où je note nos rencontres, j'ai été pris une fois de plus par le désir de partager, de communiquer leur contenu.

Bien souvent déjà, j'ai eu envie de les donner à lire à mes amis, mais des séquences par trop personnelles ou trop ésotériques m'ont retenu.

m. — Mais peut-être cela vaudrait-il la peine que je regroupe certaines de nos rencontres en un recueil, afin de faire connaître la fabuleuse aventure de ta présence ?

M. — Cela vaudrait la joie !
«Recueille»toi, TOI !
Te «regrouper»,
te recueillir, te re-cueillir
Te cueillir une nouvelle Foi(s (?))

m. — Une fois de plus, tu me réponds à travers des jeux de mots, n'est-ce pas un peu facile ?

M. — Les mots sont là pour jouer avec. En jouant tout est plus facile en effet.
Faudrait-il que moi aussi je prenne la PEINE de faire du difficile pour que cela «en vaille la peine» ?

m. — ... Tu me laisses sans voix.

M. — Je suis ta VOIE.

m. — Là, je t'ai bien eu; en fait je t'ai tendu la perche; je savais que tu allais faire une galipette avec le mot «voix».

M. — J'ai saisi la perche; la perche a deux bouts, nous la tenons chacun à un bout.

Qui peut revendiquer la perche ?

Qui pêche l'autre ?

Qui mord à l'hameçon, au son de l'âme ?

Ce dialogue a duré une minute peut-être, pas plus. C'était si présent, si vif; j'en suis traversé de frissons, bras et jambes couverts de chair de poule.

A ce moment le téléphone sonne...

.....

Reprise une heure plus tard.

m. — Je viens de recevoir une succession de coups de fil, qui furent une incroyable cascade de coïncidences avec ce que nous venions de dire.

M. — Une cascade de «caresses de fil».

Chacun à un bout du fil, qui pêche l'autre ?

m. — J'ai été surpris tout à l'heure; en fait je ne m'attendais pas à ce que tu acceptes cette idée de bouquet. («bouquet»: *lapsus*).

M. — Oui «BOUQUET».

J'accepte l'idée d'un bouquet, d'un bouquet final.

Mais devenir un bouquet n'est pas la fonction première d'une floraison, surtout ne l'oublie pas.

m. — Oui, j'entends bien, mais comme tu m'avais dit une fois que, sortis de l'instant, nos dialogues n'avaient pas plus de valeur qu'un album de photos jaunies...

M. — Ce sont des instantanés.

L'instant à né.

Le Maître tout comme la Vie ne se rencontrent que dans l'instant,

L'instant à naître (à maître (?)) est l'instant juste.

La lecture, elle aussi, se fera dans l'instant juste.

m. — L'instant juste... de la lecture ??

M. — Oui, celui où les livres s'ouvrent à la bonne page.

POUR TOI MAITRE INTERIEUR JE SUIS,
RE-CUEILLI EN BOUQUIN, MAITRE EXTERIEUR
POUR D'AUTRES, JE DEVIENS.

Les fleurs sont organes de fécondation,

Elles sèment à tous vents,

s'aiment à tous vents

Tu deviens Vie-vents.

Un bouquet d'Être vivant est un cadeau pour ceux qui entrent en communion avec lui: tout comme un bâillement, un éclat de rire,

UN ECLAT DE VIE EST CONTAGIEUX.

L'INSTANT JUSTE, un lieu du temps, où fécondation et naissance ne sont plus séparés.

RECEPTIF-CREATIF AU MEME INSTANT.

PENSER SANS PENSÉE

Ce chapitre est constitué de notes recueillies durant trois jours consécutifs, ou plus exactement deux fins de soirée et deux débuts de matinée au réveil, le tout dans mon lit.

Il débute et s'enclenche sur une simple remarque que j'ai faite comme ça, en l'air, en un moment que je croyais être la fin d'une rencontre avec M.

Je ne rapporte pas cette rencontre ici, elle portait essentiellement sur mes préoccupations professionnelles de l'époque et perd toute signification hors contexte et, qui plus est, n'est d'aucune utilité pour la compréhension de ce qui va suivre.

«.....»

m. — Une fois de plus je suis vraiment étonné par la rapidité de tes réponses.

Hop ! la réponse est là, comme ça...

Tes réponses jaillissent, alors que l'instant d'avant je n'en percevais aucune trace dans mes pensées.

Oui, c'est comme s'il n'y avait jamais de pensées préalables à ce que tu exprimes.

M. — Je pense sans pensée.

Les pensées sont la manifestation d'un langage pour communiquer avec soi-même.

On ne fait communiquer que des choses séparées.

Je suis la non-séparation au soi-même, ce langage m'est inutile.

(A cet instant, ma compagne qui dort à côté de moi, se réveille et me dit: «tu m'as parlé chéri !» et avant que j'aie pu lui dire n'avoir émis aucun son, elle se rendort).

Nul besoin de pensées.

Sois attentif; ce qui répond est sans pensée et ne fabrique pas de réponse.

«La réponse est là» simplement.

La réponse est là à l'instant où il n'y a plus de question.

Observe la réponse là !... là !... là !

la la la...

(devient une musique fredonnée)

Cela répond parce que tu es vide de toute question. Observe, à l'instant où cela répond: tu es sans question. Tu te crois plein de ta question, et pourtant, pour que la réponse puisse apparaître, tu ouvres un espace vide de toute question, vide de toute pensée.

NE T'ABSENTE PAS DE CET ESPACE.

Accepte d'être l'inconnu.

Ce qui importe, ce n'est pas le contenu des réponses mais le vide, la vacuité qui permet ce type de réponses, ce processus de pensée sans pensées.

Sois conscient: ton trop-plein de questions s'ouvre sur le vide.

NE T'ABSENTE PAS !

Sois pleinement présent au vide.

(A cet instant, je crois bien avoir déjà un pied dans le sommeil).

Maintenant pose tes questions et écoute le silence de mes réponses.

m. — Tu sais, je tombe de sommeil...

Bon alors... Oui à propos, pourquoi devons-nous dormir chaque nuit ?

(Mes notes s'arrêtent ici, j'ai dû m'endormir ? Je n'en conserve aucun souvenir).

Ecoute-moi t'écouter

Au petit matin, dès le réveil, je relis cette rencontre d'hier soir avec M.

En fin de relecture, M. se manifeste et enchaîne comme s'il n'y avait pas eu d'interruption.

M. — Lorsque tu poses tes questions
Ecoute-moi t'écouter
Ecoute-moi t'écouter.

(Cette curieuse proposition me séduit de suite; dans l'instant le paradoxe ne m'est pas apparu, cette invite m'a semblé aussi évidente que «regarde-moi faire», par exemple).

*Je ferme les yeux, je choisis une question...
Je la formule une première fois,
une seconde fois;
la seconde fois, je la sens sortir de moi et me revenir
dessus comme un boomerang.*

A la troisième, j'entends la question, je m'entends, la question est face à mon visage, la question me pénètre, vient se perdre en moi... Au milieu... L'écoute est au milieu !

(Rupture. Cette perception a cessé).

Tout cela a été pratiquement instantané, comme un flash; il me reste l'éblouissement et l'étonnement.

A vrai dire, je ne me rends pas bien compte si cette expérience a été agréable ou désagréable, mais je me sens plein de curiosité et d'envie de la renouveler.

Alors «j'y retourne»; assis bien droit, bien prêt; je pose ma question, je répète la question...

*Distorsion, j'écoute la question,
l'écoute une nouvelle fois,
l'écoute encore; elle vient vers moi, me rebondit dessus
et revient à la charge; elle s'impatiente, se répète encore et*

encore, me tourne autour cherchant une entrée (une faille ?).

Maintenant, elle m'enveloppe tout le corps.

Je suis là, témoin silencieux, creux de silence, immobile dans une enveloppe de questions qui pulsent comme les battements de mon coeur («corps»: lapsus).

Palpitations de mots désarticulés ayant perdu leurs sens, musique de mots que je n'ai plus envie de saisir, de maintenir...

Besoin de me détacher de cette présence qui s'agite (je me sens respirer profondément). Par vagues, les «mots» s'éteignent, confondus dans mes pulsations de coeur, puis reviennent me percuter, percussions, persécutions étourdissantes...

Je m'en détourne, me tourne vers le dedans du silence; immédiatement le silence est là, partout.

Je suis entré dans un silence qui semble être ma substance même; je m'y sens glisser, aspiré profondément vers le dedans, vers le bas, je tombe littéralement en moi-même⁽¹⁾, comme si je me résorbais en un point, mais un point qui n'en finit pas, un point de plus en plus vaste; plus «ça» se rétracte, plus c'est immense... C'est un point infini.

A présent, je me fonds, me confonds totalement dans un bain de silence, tellement léger, tellement douillet... Ne plus bouger; rester là, bercé; flux-reflux, balancements sans mouvement, d'arrière en avant... d'avant en arrière

Rythmé éternellement...

(1) Je prends conscience en recopiant ces lignes de ce que les termes «glisser», «aspiré», «tomber» peuvent avoir d'angoissant d'ordinaire, et pourtant je les ai vécus exactement à l'inverse; je ressentais, tout au contraire, une merveilleuse impression de libération, d'abandon... en fait une impression tout-à-fait semblable à celle que je vis dans la dynamique inverse, lorsque la méditation me dilate et «m'envole» vers le haut. C'est un peu comme si je venais de vivre une «implosion» plutôt que l'explosion de conscience familière. Mais le résultat est le même: la disparition des limites qui enferment.

Merveilleuse danse immobile.

... Petit à petit, la musique qui anime cette danse tansparaît, le son émerge, je suis un pouls qui pulse, je suis toujours posé sur les battements de mon coeur qui de nouveau résonnent, mais cette fois ils ont la beauté, la qualité du silence et ne me gênent en rien. Heureux de cette constatation, je les «regarde faire»...

Alors les pulsations grossissent, se décomposent en successions de petits sons qui, petit à petit se distinguent les uns des autres, des mots se forment, des paroles se posent sur la musique:

«Tu ne m'écoutes pas, tu ne réponds pas, tu ne m'écoutes pas...»

Alors, je me souviens, j'ai quitté le questionneur, mais il est toujours là.

«Tu ne m'écoutes pas, tu ne réponds pas...»

La question est toujours là qui se pose, suppliante cette fois. Mais c'est vrai ! Je n'écoute pas et c'est pour cela bien sûr que cette question reste là à m'agacer. Il me faut donc répondre...

Mais quelle est la question ?... Je n'en saisis pas le sens...

Je m'en rapproche (comme un déplacement dans l'espace), alors je sens mon corps devenir très chaud, la chaleur me remonte dans la gorge... Mais ce n'est pas une question ! c'est une affirmation ! ça y est je comprends ! le sens devient clair, mais j'ai basculé, je suis à nouveau dans la peau du poseur de questions.

J'ai l'impression d'être remonté à la surface des choses, je suis désorienté, mais j'ai vraiment «aimé ça».

Je m'examine: ma respiration est calme, l'impression suffocante a disparu, je me sens bien, mais tout de même un peu fébrile.

*Je me remémore ces deux «explorations» et les compare...
Il m'en reste une sensation d'incomplétude et une envie
d'y retourner qui m'appelle déjà.*

*Je me surprends alors à faire des rotations de la tête
pour assouplir mes vertèbres, accompagnées de flexions de
mains pour assouplir mes poignets. Étonné, je m'interroge
sur le pourquoi de cette gymnastique instinctive; l'analogie
m'apparaît soudain: c'est vrai, ce que je viens de vivre res-
semble davantage à une acrobatie, à une galipette de l'esprit
qu'à une méditation... Bon, eh bien après tout, pourquoi pas ?*

*Tout excité, j'y replonge. Je me rends compte que je n'ai
même pas de question. J'en fabrique une dans l'élan, une
question sans plus de contenu que ces phrases qu'on lance
dans un micro pour en vérifier le bon fonctionnement. J'ai
juste besoin d'une question à écouter, d'une formule avec un
point d'interrogation appelant la réponse et n'importe laquelle
semble convenir pour faire apparaître cette «instance qui de-
mande» et me permettre ainsi de retrouver le silence de
l'écoute.*

*Dès la seconde formulation, la question résonne au-de-
hors de moi (à la périphérie).*

*C'est comme si j'avais mis toutes mes pensées à la porte
sous cette forme interrogative. Une interrogation impatiente
qui frappe, s'enroule, tourne et frappe à cette porte, pour en-
trer à nouveau.*

Elle me heurte le devant du corps à hauteur de poitrine.

Je me rends alors compte que mon attention est tournée vers le dehors à écouter, ou plutôt à observer, à ressentir la question. Maintenant, bien sûr, mon attention est tournée vers le fait que je suis tourné vers le dehors...

«La question est dehors»; pour entendre la réponse, faut-il que je me tourne vers le dedans ?

Sitôt pensé, sitôt fait: je me retourne - retrouve «dedans»... Mais pas de réponse, juste le silence... ce silence qui m'aspire, m'inspire déjà...

Tout à coup, il y a comme une «volonté» qui me rappelle à l'ordre:

«AUTRE CHOSE DOIT ETRE VECU CETTE FOIS !»

S'ensuit une succession de rebondissements difficiles à transcrire car totalement paradoxaux pour l'écriture.

Mon attention sens dessus dessous traverse puis s'accroche à un état qui ressemble à de l'équilibre... Alors, détaché, j'observe le poseur de questions.

Il m'apparaît alors comme un enfant, un enfant capricieux qui trépigne, tournant autour de sa mère en lui tirant les pans de sa jupe. La mère reste impassible, paisible... Je suis paisible, j'aime cet enfant, j'aime ce poseur de questions, je l'aime comme une mère; j'ai envie de le prendre dans mes bras, alors je m'ouvre et le prends dans mon silence, il s'y blottit profond jusqu'au coeur de mon coeur et s'apaise de suite.

quelle paix...

Un chien aboie, le frigo bourdonne, un moteur de camion peine à monter la côte...

Tous ces bruits ont maintenant le goût du silence.

J'aime ces bruits, j'aime tout ce qui traverse ma conscience, car ce sont des aspects de mon silence.

Je me sens profondément en paix.

Le creux du vase est fait de silence lumineux

(Le soir de ce même jour)

Lorsque je me couche, le silence est toujours là. Allongé sur le dos, les yeux clos, je me maintiens à l'entrée du sommeil, retenant sa venue pour apprécier, distiller ce passage dans le rêve, si paisible ce soir.

Je sens que l'expérience de cet après-midi est toujours là, présente, mais comme simplifiée, dépouillée d'émotion.

Je laisse venir.

.....
Mon attention était absente de mes yeux lorsque tout à coup une tache, une forme blanche s'impose... C'est une forme humaine, un vase, un vase de forme humaine. C'est d'un blanc coloré très intense, comme de l'albâtre éclairé de l'intérieur.

L'image se rapproche; de près, sa matière crépite et étincelle; alors je sais qu'elle est faite d'un brouhaha de questions qui tourbillonnent très très vite, comme une danse de particules lumineuses.

A l'intérieur, le creux du vase est fait de silence, de silence lumineux.

«Mais un vase réclame une ouverture pour remplir sa fonction.»⁽¹⁾

(1) Cette présence «logique» qui intervient ici, je la connais bien. Je la nomme le Réveilleur ou encore le Rêve-veilleur, elle semble être l'une des façons de se manifester de M. pour me maintenir éveillé sur les franges du sommeil. Il m'aiguillonne ainsi parfois par petites touches, me pique d'une «logique diurne» si irritante dans ces moments-là; il me maintient ainsi suffisamment lucide pour chevaucher les images en évitant qu'elles ne m'emportent dans le rêve. Car, dans ces niveaux de conscience, il devient évident que les images ne demandent qu'à nous envelopper, nous prendre en elles, nous chevaucher à leur tour. Les images sont des sirènes qui nous appellent dans leurs sommeils.

Cette remarque vient de me traverser; la réponse se visualise immédiatement sous forme de porosités dans la texture du vase, des pores de la peau faits de vide entre les questions.

En cet instant, ce vase, avec sa multitude de petites ouvertures réparties sur toute sa surface, me semble idéal, magnifique, me donne une impression de perfection et me fascine — m'émerveille littéralement.

«Avec ces ouvertures partout, ce vase est poreux, il va fuir».

(Il se répond en écho).

«Ce vase est peureux, il va fuir».

(Les mots jouent à grande vitesse).

«Ce vase est trop heureux, il va rester».

La réponse me vient sous forme d'une «certitude évidente»:

ce vase est tout autre; le fond du vase n'est pas en bas, là où il y a les pieds, bien sûr, pas plus que le haut là où il y a la tête. La totalité du vase est un couvercle ajouré, le fond du vase, c'est le centre de mon corps.

Aussitôt l'image s'accompagne de sensations. J'entre dans la lumière et je me sens filer à grande vitesse.

L'image n'est plus devant moi mais dans mon dos, comme si elle se visualisait dans ma nuque.

Je suis dans le vase et pourtant l'espace est sans limite, alors je sais que ce vol est sans fin.

Dès que je prends conscience de cela, le vol cesse, la sensation de vitesse disparaît, remplacée par l'impression de me dissoudre...

Je me fonds dans ce fond sans fond...

Plus de repère, juste comme une respiration...

Le creux du vase respire, il s'emplit et se vide; il respire le monde, il est la respiration du monde.

Je me sens revenir vers les parois du vase, j'en jaillis

pulvérisé par la multitude de petits trous de l'enveloppe; s'impose l'idée d'une salière qui saupoudre.

Mais je suis aspiré à nouveau (comme un film qu'on repasse à l'envers). Cette fois, je me sens comme tamisé par ce filtre de questions...

Seul mon silence passe au travers.

Le sommeil me gagne, je cherche à me raccrocher; pour me reprendre, je me balade dans mon corps...

Il est léger et vraiment confortable.

Je m'étire, je glisse dans le fond du lit, je ressens la caresse des draps, leur douce chaleur; ils m'enveloppent, ils ont la saveur du sommeil... Couché sur le dos, je sens le cocon se refermer...

La transparence des peaux-pierres.

Il est 9h du matin et je viens juste de terminer la rédaction du paragraphe précédent, regroupant à chaud mes notes prises hier soir et durant la nuit, lorsque recopiant la dernière phrase:

«couché sur le dos, je sens le cocon se refermer...»,

mon esprit lui s'est ouvert en grand à une remontée de souvenirs. Cette phrase a semble-t-il fonctionné comme un sésame, me donnant d'un coup l'accès à des souvenirs d'expériences parallèles qui de suite se sont superposées à celle de cette nuit.

Alors, je me rallonge sur mon lit pour laisser ces remémorations se mêler et s'unir autour de leurs points communs afin de me les mettre en évidence.

.....

Et je constate que si certains de ces souvenirs sont eux aussi des aventures au creux de «moi-même», d'autres se dé-

roulent à l'extérieur de «moi-même», hors des limites de mon corps. Mais dans les deux cas, ma position allongée semble avoir une réelle importance.

Couché sur le dos, par exemple, c'est comme si je m'abandonnais au sommeil, sur le ventre c'est plutôt comme si je cherchais à attraper le sommeil.

Je me place plus volontiers sur le dos lorsque je me sens totalement ouvert et confiant, et sur le ventre lorsque j'éprouve le besoin de me protéger, de me refermer, de m'enfermer.

Comme si l'ouverture était sur le devant du corps; à plat ventre le lit bouche alors le passage d'une façon assez comparable au corps qui se replie en position foetale pour protéger, fermer, ce ventre-porte, par où entre et sort la vie.

Et c'est, semble-t-il, seulement lorsque je me trouve confiant, à plat-dos, que des perceptions comparables à celles de cette nuit surviennent. Je note aussi qu'elles semblent apparaître bien souvent après un intense plaisir sexuel.

.....
Dans l'élan, je recherche dans mes carnets de rêves, des notes sur des expériences de ce type. Le premier carnet s'ouvre de suite, comme «il se doit», à la bonne page. L'expérience qui s'y trouve notée recoupant en de nombreux points celle de ces deux derniers jours, je la rapporte ici:

«Cela commence par l'observation attentive de la pièce dans laquelle je me trouve, avec, simultanément, la constatation de l'impossibilité de la chose, puisque mes yeux sont clos et que de plus la pièce est plongée dans le noir. Mais pourtant je vois parfaitement, comme en plein jour, dans une pièce dont l'ensoleillement serait filtré par un voile dense.

C'est comme si mes paupières étaient devenues transparentes, car j'ai vraiment l'impression que la réception des images se fait au niveau des yeux.

(Ces moments m'émerveillent toujours).

Je me perçois parfaitement lucide comme en état de veille,

mais dans le même temps j'ai conscience de n'être pas vraiment réveillé, car je me dis :

«Je dors, voyons; éveillé, je n'ai encore jamais vu au travers de mes paupières fermées».

Par contre, que le sommeil puisse me permettre de réaliser cette «impossibilité», cela ne semble pas m'étonner.

Cet état semble situé entre éveil et sommeil; et pour maintenir cette étonnante perception, je pressens qu'il me faut conserver ce délicat équilibre entre l'éveil «total» et la plongée complète dans le sommeil.

Mais cette nuit, à partir de là, je me suis souvenu que le processus pouvait être variable; que j'avais en cet instant, le choix entre laisser mon regard se balader, curieux, emportant avec lui mon attention, d'abord dans la pièce, puis ailleurs dans un voyage sans limites;

ou bien — et ce fut le cas cette fois —, ma conscience, au lieu d'accompagner les «yeux», pouvait se tourner vers le phénomène initial lui-même et s'interroger sur le «comment», sur le ressenti de ces paupières transparentes.

Alors, de suite, ce choix me dégagait, me désidentifia des images captées par les yeux; elles cessèrent d'être mon environnement pour devenir un film en deux dimensions où je n'étais plus présent, les scènes qui se déroulaient n'étant plus que prétextes pour observer et jouer avec la transparence des ... «peaux- pierres».

Je constatais que par le dégagement, le recul que je venais d'effectuer, c'étaient tous mes sens tournés vers le dehors qui étaient devenus comme une couche plate, une enveloppe de perception à laquelle je n'adhérais plus, ne collais plus. J'étais comme en-deçà, en-deçà vers le dedans.

Ma conscience ne s'échappait pas de mon corps pour s'éloigner dans un espace infini situé comme au-dessus de lui, elle s'immergeait dans un espace tout aussi infini, situé comme au-dessous de la surface de mon corps, au-dedans de l'enveloppe physique.

Je ne me percevais plus quittant mon corps; c'est en quelque sorte mon corps qui me quittait. Il s'agissait bien d'un voyage hors du corps, mais paradoxalement hors du corps vers le dedans. Et pourtant je n'avais pas l'impression de m'enfoncer vers le bas; c'était plutôt l'emballage qui s'envolait tel un cerf-volant, pour se perdre dans l'espace... intérieur⁽¹⁾, maintenant sans limites.

Je constatai alors que cette enveloppe devait être autre chose qu'une enveloppe de perceptions car, en son absence, mes perceptions devinrent plus vives que jamais. C'était plutôt une sorte d'enveloppe de conceptions, de conditionnements, l'aspect fini de mon corps, mais aussi et surtout l'aspect fini de mon esprit; la «Référence-au-fini» qui, en s'envolant, avait emporté avec elle la notion finie de toute chose.

Et je suis resté «là» dans un parfait détachement... attachement-détaché.

J'étais le «quelque chose» qui observe... Mais qui observe quoi ?...

Je n'en ai gardé aucun souvenir.

(J'ai envie de dire: «qui observait son observation»).

(1) Comme il n'y a plus de limites, l'enveloppe séparant dedans/dehors s'étant envolée, il n'y a donc, bien sûr, pas plus d'«intérieur» que d'«extérieur». Si je suis tenté ici de parler d'«espace intérieur», c'est probablement parce que je suis encore imprégné, au moment où j'écris, de cette dynamique... disons introvertie qui m'a fait accéder à l'infinité.

PARTOUT IL N'Y A QUE DU PRESENT

m. — Je suis rempli ce soir d'une intense émotion religieuse... oui religieuse.

Alors, tout à l'heure, lorsque j'ai pris mon stylo pour te donner la parole, j'étais convaincu que ce qui allait être dit serait clair et précieux. Mais en fait depuis dix minutes, je ne fais que «brouillonner» des observations sans queue ni tête...

Marquant une pause, il m'apparaît évident que je suis tout bonnement en train d'essayer de te mettre les mots en bouche, de te forcer la main.

M. — De te forcer la main.

m. — Oui, je besogne un compte-rendu lourd d'instantes de grâce tellement... légers.

... Et pourtant tout cela semblait si clair, si simple.

M. — Pourquoi cela ne l'est plus ?

m. — Cela cesse de l'être dès que je veux le mettre en forme.

M. — Ces instants sont par-delà la forme. La forme les rend rigides, alors qu'ils sont l'expression même de la fluidité.

Vouloir les figer les fait doublement mourir; par le vouloir et par la fixation.

m. — J'aurais pourtant aimé qu'il soit dit quelque chose de ces instants d'émotion si intense.

M. — Tu aurais aimé que JE dise quelque chose de ces instants.

m. — Oui, cette prise de conscience était tellement belle et forte, ne pourrait-il en rester des traces ?

M. — Il en resterait si tu ne t'évertuais pas à effacer celles qui sont en toi par ton attitude présente.

m. — Je pensais à des traces écrites.

M. — Tiens ! et pourquoi donc ?

m. —

(M. interrompt ici ma réflexion.)

M. — N'essaie pas de t'échapper en fabriquant une autre réponse, celle-ci est la bonne.

(Il est vrai que je n'étais pas satisfait de la première réponse qui m'était venue à l'esprit, alors j'en élaborais une autre.)

m. — D'accord, en effet je ne formulais pas cette demande pour moi-même, mais pour un éventuel lecteur... Depuis que tu as accepté l'idée que certaines de nos rencontres soient regroupées dans un bouquin, j'ai l'impression parfois de ne plus être seul en tête à tête avec... moi-même. Je ressens la présence d'un témoin, le futur lecteur.

M. — Tu ressens comme témoin présent le futur ? Où ça ?

Est-il là en ce moment ?

m. — Non je ne le perçois plus c'est vrai, mais il était présent et je voulais le prendre à témoin, partager avec lui.

M. — Peut-être va-t-il revenir ?

Attendons-le...

J'AI BEAU ATTENDRE, LE FUTUR NE VIENT PAS.
PARTOUT IL N'Y A QUE DU PRESENT.

m. — Je comprends parfaitement ce que tu veux dire, mais pourtant je le sentais comme s'il était là, vraiment.

M. — Tu l'imaginais comme s'il était là.

m. — Cela revient au même, cela le rendait réel.

M. — Bien sûr qu'il était réel puisque tu l'avais créé, c'est même peut-être le seul endroit où un lecteur de ces dialogues l'aura été, si le livre ne se concrétise pas.

m. — Veux-tu dire que ce livre risque de ne pas se faire ?

M. — S'il ne se fait pas, il n'existera pas; si le livre n'existe pas, il ne risque rien.

Le livre n'est pas la motivation de nos rencontres et ne peut le devenir, car il serait alors tout autre: «RENCONTRES AVEC LE FUTUR LECTEUR» par exemple.

Tu avais établi le dialogue avec le lecteur, tu n'étais plus avec moi.

Si tu veux «prendre à témoin», prends dans ton présent et non dans ton futur.

Je suis le témoin présent.

Tu es le témoin du présent.

m. — Mais le futur est là virtuellement, il m'est difficile de ne pas en tenir compte.

M. — Laisse le futur tenir ses comptes lui-même. Si tu as accès à des virtuels, c'est qu'ils sont présents; tu ne peux agir sur, et avec eux, que présentement.

Ton futur, c'est le présent.

m. — Ce que tu dis là est totalement paradoxal par rapport à ce que tu affirmais il y a quelques instans.

M. — C'est le niveau auquel tu vis notre rencontre qui fabrique le paradoxe.

Les points de vue d'un présent conceptuel sont sources de paradoxe avec le présent expérimental.

m. — Bon... Je voudrais revenir sur ce qui est à l'origine de ce dialogue: cette expérience, cette émotion religieuse que je venais de vivre si intensément.

M. — L'origine de ce dialogue se trouve dans la prise de conscience selon laquelle tu étais en train d'essayer de me mettre les mots en bouche, car tu aurais aimé que JE réponde à TON futur lecteur.

m. — Je désire revenir à l'expérience elle-même.

M. — Tu ne peux revenir à l'expérience; mais tu peux laisser l'expérience revenir à toi.

m. — Tout de même, prendre à ce point conscience que Dieu se manifeste et s'exprime de façon unique et tellement différente en chacun de nous, est essentielle; il me semble que cela éviterait bien des conflits si l'on saisissait à quel point la vérité du voisin peut être toute autre que la nôtre et pourtant tout aussi vraie, tout aussi authentique.

M. — Et voilà ! Tu es content ? Tu as réussi à placer ton truc par surprise, sans respirer.

Maintenant il faut faire avec.

Ainsi lorsque tu dis «prendre conscience» que la vérité c'est qu'il y a autant de vérités que d'individus, commence par appliquer cette vérité à toi-même, et peut-être verras-tu que cela aussi n'est qu'une vérité, la tienne; et en tant que telle, peut être considérée par d'autres comme une hérésie; et devenir ainsi, elle aussi, source de conflits.

m. — J'aurais pourtant aimé que /

(Ici interruption de M.)

M. — Observe: tu étais tout à l'heure dans l'exaltation d'un instant de Grâce, tu es maintenant en pleine frustration.

Tu n'es pas frustré d'avoir perdu la Grâce, mais frustré de n'avoir pu en parler, de n'avoir pu en faire une Vérité.

Ce désir d'énoncer des vérités universelles n'a pas source en moi, d'où cette impression que tu avais de me mettre les mots en bouche.

Je n'ai pas de vérités universelles à instituer, et pourtant je suis vérité et universel (*rires*).

CHEVAUCHER LES IMAGES

m. — Hier, alors que je me sentais plutôt mal dans ma peau, voulant chercher réconfort auprès de toi, j'ai obtenu de ta part des réponses, un dialogue, complètement aberrants; comme si tu étais devenu délirant.

M. — Tu étais délirant, dérivant sur ta surface agitée, miroir déformant dans lequel mes propos devenaient grimaçants.

m. — C'était hier qu'il fallait me dire cela, c'était hier le moment où jamais de me parler clairement.

M. — Hier c'était jamais,
Hier, tu ne pouvais m'écouter clairement
Ecouter clairement — parler clairement
Réception — émission
Deux bouts à la transmission
Transmission, mission de la Transe
Transfusion de l'un à l'autre, pour fusion dans la Transe
Etre clair, Translucide pour être lucide dans la Transe.
Hier, tu ne l'étais pas, d'où ce mal-être dans ta peau⁽¹⁾.

(1) Ici, sur le papier, j'ai enchaîné de suite après la réponse de M. Mais, en fait, il y a eu un léger débrayage, comme bien souvent d'ailleurs lorsque je «m'entends-écrire» une réponse de M. aussi élaborée, réponse qui réclame que je la relise plusieurs fois pour bien la saisir, alors qu'elle s'est inscrite comme un flash sans aucune forme de réflexion, aucune forme de conceptualisation.

m. — Mais c'est pourtant dans des moments comme celui-là que j'ai besoin de toi.

M. — C'est dans des moments comme celui-là que tu prends conscience du fait que tu as besoin de moi.

Tu connais ce mécanisme qui consiste à éprouver, à vérifier la présence, l'existence d'un être par le vide que l'on ressent lorsqu'il n'est plus là.

Peut-être s'agit-il d'une autre façon de confirmer ma présence par mon absence.

m. — Je n'ai tout de même pas fait exprès de me couper totalement de toi.

M. — Inconsciemment, tu l'as fait exprès.

m. — Faire quelque chose «exprès», n'est-ce pas le faire volontairement, donc de façon consciente ?

M. — Pourtant tu l'as fait exprès sans en prendre conscience, et de plus tu as fait exprès de ne pas en prendre conscience.

Une autre façon de me ressentir par le manque.

Une autre façon de te ressentir par le mal-être.

m. — Oui ? Mais alors que faire de ce mal-être dont les fondements m'échappent ?

... Mais j'y pense, ne m'as-tu pas dit parfois qu'il n'y avait rien à retrancher, que ma totalité, que LA totalité d'Etre contenait tout ?

Alors ce mal-être appartiendrait, lui aussi, à ma totalité.

M. — Ce mal-être appartient en effet à la totalité de ton vécu actuel, tu ne peux l'en retrancher et te considérer sans en tenir compte.

Ce mal-être est l'expression de ton mal Etre:

mal-être, comme le mot l'indique, ce n'est pas bien-Etre, ce n'est pas Etre totalement.

Etre totalement, telle est la totalité d'Etre; le mal-être y est sans fondement.

m. — Bah ! cela ne m'aide guère... et à t'entendre, le bien-être serait la totalité d'être.

M. — Bien-ETRE fait éprouver du bien-être; mais l'on peut éprouver du bien-être sans Bien-ETRE.

m. — Bon... en tout cas restent ces rencontres délirantes.

M. — «Ces» rencontres ?

m. — Eh bien oui ! Une ou deux fois dans le passé j'ai déjà vécu ça avec toi...

Oh oui ! et je me souviens même d'une fois où plié en deux par des douleurs dans le ventre, notre rencontre fut terrible, aussi douloureuse pour mon âme que les douleurs de mon ventre, pour mon corps.

M. — Qu'as-tu fait de cette rencontre ?

m. — Comment ça ?... Je ne sais pas; elle a dû rester sur une feuille volante.

M. — Pour qu'elle s'envole ?

m. — ... Hum, oui sans doute, car il est vrai que je n'ai aucune idée de ce qu'elle est devenue. De toute façon, ce n'est pas un bon souvenir.

M. — Et celle d'hier ?

m. — Ce n'est pas un bon souvenir non plus.

M. — Qu'est-elle devenue ?

m. — Je l'ai toujours, là, sur une feuille, dans un coin.

M. — Pourquoi ne l'amènes-tu pas au «centre», dans ce carnet où tu nous conserves ?

m. — ... ? Sans doute parce que ce type de rencontre me dérange; d'ailleurs je ne la reconnais pas comme étant vraiment une rencontre avec toi.

M. — Tu as pourtant capté dans tes carnets, des rencontres avec d'autres entités que «t'moi».

m. — «T'MOI» ?... Ces carnets sont l'expression d'une recherche d'équilibre et ces rencontres délirantes sont la manifestation même du déséquilibre.

M. — Relis-moi donc cette «délirante rencontre» d'hier.

m. — Cela t'intéresse ?

M. — Pas vraiment; disons que c'est une façon d'ame-
ner cette rencontre d'hier à participer à celle d'aujourd'hui,
et de pouvoir ainsi l'insérer dans tes carnets de «recherche
d'équilibre», avant qu'elle ne s'envole.

Ta recherche d'équilibre actuelle n'est-elle pas faite aussi
de déséquilibres qui s'équi-librent ?

Ce texte y a sa place.

m. — Mais vraiment ce dialogue est sans queue ni tête,
complètement tordu.

M. — Sans queue ni tête, vraiment ?

Sans ventre, sans centre sûrement.

m. — Ok, on y va...

(Suit le texte en question).

«M. — You are an ass.s.s.s⁽¹⁾...

m. — Pourquoi ?... et pourquoi en anglais ?

M.— Vous êtes un As

Un as de pique

Lance des piques — Pique de la lance, Michel !

Pic et pic et collet... monté !

m. — Mais tu es devenu complètement fou !

M. — Fou, fou, fou (*en musique*) fou de toi, fou du roi.

Mais c'est terrible

terre bible

biblot de terre

bibelot cassé

cassé la terre

la Terre est foutue, nous quittons la Terre.

m. — Vous quittez la Terre ?!

M. — Nous les maîtres intérieurs, interview

Nous, nous les nounous

(1) *You are an ass: vous êtes un âne.*

La coupe est pleine, ras le bol
 Tout est trop plein; plus de place.

m. — Mais qu'est-ce qui se passe ? Mon mal-être, ma folie est-elle si profonde qu'elle te contamine ? Pourquoi donc es-tu si irrité ?

M. — Con-ta-mine !
 prospecte et hiop ! là boum ! ailleurs.
 Tu ne m'irrites pas, tu ne me mérites pas.

(Je me sens vraiment très mal; ce dialogue fou me donne le vertige... J'ai engagé cette rencontre parce que je ne me sentais pas très bien, mais maintenant c'est bien pire...

Alors je me raccroche au magnifique soleil qu'il fait dehors).

m. — Mais il fait si beau dehors.

M. — Sur ta tête peut-être (peut-tête), dans ta tête c'est la tempête (temptête) tu t'entêtes, en tête dans ta tête^^^

Je vis chacun de ces accents circonflexes comme un couvercle posé sur ma propre tête; et je ne perçois dans la répétition de ces mots que l'accumulation de ces accents circonflexes qui me chapeautent encore et encore, à m'enfoncer la tête dans les épaules.

Ma tête devient étouffante; j'ai vraiment envie de soulever le couvercle.

(Fin des notes d'hier).

Recopiant le texte ci-dessus pour retrouver le ressenti d'hier, j'ai continué pareillement à inscrire ces accents circonflexes qui terminaient la rencontre, ces accents qui n'avaient même plus de mots pour les recevoir.

«... tu t'entêtes, en tête dans ta tête ^^»

Et presque de suite, j'ai réussi à faire revenir cette im-

pression d'étouffement sous «ces chapeaux chinois»; mais cette fois, M. est intervenu.

M — Attention, ne te laisse pas chevaucher par les images.
CHEVAUCHE LES IMAGES !

Alors les deux pans de l'accent se sont ouverts vers le haut, retournant le graphisme:

« *qui soudainement m'est apparu comme la silhouette d'un oiseau, le dessin des oiseaux tel que mon père m'avait appris à le faire tout enfant.*

Je répète le geste, l'apparition de chaque nouvel oiseau s'accompagne d'un profond soupir libérateur... Au bout de cinq à six oiseaux, quelque chose s'ouvre, ou plutôt quelque chose reprend sa place...

Oui, comme si l'on m'avait remis une vertèbre en place, mais une vertèbre de l'âme. J'y retrouve comme une «souplesse» qui m'emplit d'une sorte d'euphorie aérienne.

Redessinant un dernier ✓, je sais que c'est un V. de Victoire, ou un V. de Vie.

(Le sommeil va venir très vite, avec environ une heure plus tard un court instant de réveil, durant lequel se déroule le dialogue qui suit).

m. — Voilà !

M. — Voilà c'est noté sur le beau carnet.

m. — Le beau carnet ?... Oui, sans doute, c'est vrai je le considère probablement comme un «beau carnet», car j'ai, j'avais l'impression que ce texte délirant le salirait, y ferait comme une tache...

Oui, comme une tache d'encre en plein milieu d'un beau dessin.

M. — Je tâche de t'ancrer en plein milieu, tel est notre beau dessein.

LA RESPIRATION TRANS-PARADOXALE

Ce chapitre est consacré à une technique de respiration à laquelle m'a initié M., à l'issue de l'une de nos rencontres. (Nombre des techniques que j'utilise actuellement dans mes groupes sont nées d'instantants comparables à ceux que je rapporte ici.)

M. a appelé cette technique: la respiration «TRANS-PARADOXALE»⁽¹⁾. Je la considère actuellement comme une des plus étonnamment opérationnelles pour centrer la conscience (même d'un «débutant») et ce, en quelques instants.

Tout au long de cette rencontre, alors que j'étais tiraillé par quantité d'états d'âme multiples et contraires, M. n'avait cessé de me faire observer la qualité de ma respiration, qui ne cessait de changer selon les fluctuations de ces états d'âme. Le dialogue s'interrompant à chaque instant pour que je me tourne vers la qualité de mon souffle, et n'ayant pas traduit en mots ces observations, les notes qui me restent de cette rencontre sont comme désarticulées et ne peuvent être reproduites ici dans leur intégralité.

1. Le TRANS-PARADOXAL : voir notes en fin d'ouvrage.

Toutefois, *M.* y insistait une fois de plus sur le mystère des PARADOXES-EXPÉRIMENTAUX:

«Ces lieux-instants du corps-âme, ces portes, ces ponts qu'il faut apprendre à franchir dans les deux sens au même instant.»

Il ajouta que les paradoxes n'étaient pas seulement des portes qui marquaient les limites du territoire de la logique et de la raison, mais qu'ils marquaient pareillement les limites de tous nos territoires, quels qu'ils soient. Il me dit aussi que les PORTES-PARADOXES fonctionnaient comme des sphincters.

Et que nous n'avions donc pas seulement des sphincters «sur-dans» le corps, mais aussi des sphincters à l'esprit, à l'«âme»; en fait à tous les niveaux, tous les chakras du corps. Et aussi pareillement des sphincters entre chaque strate de réalité.

Puis il me fit remarquer:

«... Lorsque les sphincters s'ouvrent, se décontractant dans l'abandon, la confiance, ce qui les franchit est pour eux source de plaisir.

Mais s'ils se ferment, se crispant dans l'angoisse de la crainte, ce qui cherche à les franchir est pour eux source de douleurs et de viol...

... Par son ouverture au monde, chaque Chakra peut produire des orgasmes... qui ne sont d'ailleurs aucunement des finalités.»

Puis il me reprocha d'avoir une respiration périphérique dynamisée et rythmée par mes sentiments de surface, et ajouta que par la dynamique de la respiration, ces sentiments finissaient par m'imprégner en profondeur. Il me dit en plaisantant:

«Respire ! J'étouffe, respire ! Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi.»

M. — Ouf ! Laisse-moi respirer.
Laisse passer le souffle jusqu'au centre
Laisse passer le souffle du centre
Laisse passer mon souffle comme tu laisses passer mes mots.
Viens, partage mon souffle !

Je m'abandonnai... et pratiquement instantanément, je fus comme «débouché», mais curieusement, je ne le perçus pas au niveau des poumons, mais principalement au niveau de mes yeux.

Oui, mes yeux se sont débouchés, un peu comme le font les oreilles en montagne ou en avion; elles se bouchent sous la pression sans que l'on s'en rende bien compte, et c'est seulement à l'instant où elles se débouchent que l'on constate que l'instant d'avant elles étaient bouchées — le tout accompagné d'une impression de libération, de soulagement, de plaisir à se retrouver entier.

Toutefois, à ce moment-là, ce fut fabuleusement plus vaste et intense, car c'est comme si mes yeux s'étaient débouchés des «deux côtés», comme s'ils étaient devenus des sphères... des sphères de conscience, voyant, «entendant», «goûtant»... percevant dans toutes les directions à la fois.

En effet, alors que je promenais mon regard tout autour de moi, je ressentais, dans le même temps, mon attention se promener pareillement à l'intérieur de mon corps. Et mon corps était lui aussi comme un environnement. Dedans, dehors étaient des environnements, et il y avait au centre ce lieu de conscience qui regardait, ce lieu de conscience dont... dont il n'y a vraiment rien à dire...

Oui, il y avait là un «lieu de conscience» qui se rirait probablement de la description que je viens d'en faire. Il y avait là une conscience qui n'avait plus rien à faire des descriptions et des expériences. Il y avait là LA CONSCIENCE et c'est tout... (et c'est le tout).

M. — Ceci est le souffle du centre,
Le souffle de la conscience au centre.
ON RESPIRE AU NIVEAU D'INCONSCIENCE DE SON
NIVEAU DE CONSCIENCE.

m. — ?

M. — Prendre conscience de son niveau de conscience
fait changer de niveau de conscience.
Prendre conscience de son souffle fait changer de souffle.

m. — ... Oui
... Oui mais ce souffle émanait du centre, comment puis-je
le retrouver en partant de... d'ici ?

M. — Ce souffle aime-à-naître du centre,
Mais l'on peut le retrouver en partant de la périphérie, de
là où tu es en cet instant.

Au centre, la respiration est une et entière.

A la périphérie, elle se stratifie

en une division, reflet de la division intérieure.

Une respiration périphérique respirant la surface des
choses, respire le monde par morceaux, par moitiés:

respirant tantôt par «la matière», le corps physique,

tantôt par «l'esprit», le corps-énergie.

Le T'ai-ki du souffle se manifeste ainsi:

lors de l'expiration, lorsque le corps physique se rétracte, le
corps énergétique s'expande...

Et lors de l'inspiration, lorsque le corps physique s'expande,
le corps énergétique se rétracte.

Une conscience périphérique ne peut fixer son attention et
s'identifier qu'à une seule dynamique à la fois, celle du corps
physique, ou celle du corps énergétique⁽¹⁾.

(1) On peut constater que se sont développées des écoles autour de cha-
cune de ces dynamiques. En effet certaines écoles de gymnastique, tour-
nées vers le seul aspect du corps physique, nous font respirer comme un
soufflet, à grand renfort de mouvements de bras pour actionner le «corps-
ne-muse». D'autres écoles qui utilisent l'énergie, les arts martiaux par
exemple, posent essentiellement leur attention sur l'autre dynamique.
Au mieux, elles utilisent tantôt l'une, tantôt l'autre.

LE SOUFFLE DU CENTRE RESPIRE CES «DEUX» DYNAMIQUES AU MÊME INSTANT, ABSOLUMENT EN MÊME TEMPS.

Il n'y a alors plus de différences entre matière et énergie. De la périphérie, cela apparaît comme un paradoxe, mais c'est un Paradoxe-expérimental que je te propose de vivre dans l'instant, car réaliser l'unité de son souffle réalise l'unité d'Être.

Redresse-toi.

D é t e n d - t o i ; o u i , vivre un paradoxe crée des tensions, mais respirer pleinement dissout toutes tensions. Cette respiration, en dissolvant les tensions du paradoxe, va résorber ce paradoxe

Cette respiration est TRANS-PARADOXALE.

(Ce qui suit est une reconstitution décortiquée au ralenti d'un processus qui, en fait, se produit en moi extrêmement rapidement et durant lequel je ne pris aucune note).

(Pour M.) — Les yeux clos dans un premier temps, Place totalement ton attention dans la respiration de ton corps physique, et observe:

lorsque tu inspires, ton corps, ton enveloppe corporelle se remplit, se gonfle (accentue cette dynamique en écartant de plus en plus grand tes bras). Imagine que tu te gonfles comme un ballon. Tu inspires, inspires; ton corps est de plus en plus plein, de plus en plus gros... maintenant totalement rempli...

tu expires,

ton corps se vide, le ballon se dégonfle, se vide... se vide (tes bras se referment).

Ton corps semble se rétracter, diminuer comme s'il devenait plat.

Ceci est la respiration de l'aspect matériel de ton corps, la respiration «classique» de la BAUDRUCHE.

A présent, dans un second temps, allons visiter la respiration de l'aspect énergétique.

Place ta conscience dans l'énergie que produit ta respiration, et constate:

durant l'expiration, alors que ton corps physique se vide, se rétracte, au niveau de l'énergie, c'est exactement l'inverse qui se produit: l'énergie sort radiante, elle jaillit de tes extrémités, jaillit par tous tes pores, s'expande comme une bulle autour de toi. Et plus tu expires, plus ton corps se vide, plus cette bulle d'énergie gonfle et s'agrandit.

Lorsque tu inspires, que l'enveloppe physique gonfle et s'expande, au niveau énergétique, c'est encore l'inverse qui se produit: la bulle d'énergie se rétracte, se condense et vient se cristalliser en son centre, au centre de ton corps, dans ton ventre.

MAINTENANT TU VAS REBONDIR D'UNE RESPIRATION A L'AUTRE,

ELLES EN VIENDRONT A SE CONFONDRE,

DE CETTE CONFUSION NAÎTRA LA NON-CONFUSION».

Pour cela, commence par entrer totalement dans la respiration de l'aspect matériel de ton corps, la respiration de la baudruche (5 mn environ)

Puis sans t'interrompre, tout en conservant le rythme actuel de ton souffle, tourne ton attention vers l'énergie qui entre et sort de toi, et pose la totalité de cette attention sur la dynamique de ta respiration énergétique (5 mn environ)

Et toujours sans rupture, reporte à nouveau ton attention sur la dynamique de la baudruche; ... et ainsi de suite, rebondis d'une respiration à l'autre, en raccourcissant au fur et à mesure la durée de chacune... L'instant venu, d'un coup, plonge !

M.— OUVRE-TOI AUX «DEUX» DYNAMIQUES A LA FOIS

LE CENTRE EST LA.

Lorsque le Centre est là,
ne te laisse pas fasciner par son merveilleux pouvoir d'absorption;
cette Porte, elle aussi, se franchit dans les deux sens à la fois.

Alors, tout en t'enracinant de plus en plus profondément dans le souffle du centre, rouvre les yeux, ouvre les perceptions et tourne ta conscience vers ce que l'on appelle «l'extérieur»... ce qui se produit alors

EST LE GRAND DEBUT.

(La mise en pratique de cette respiration, en groupes, m'a amené à constater que, pour certaines personnes, l'osmose des souffles se réalise très vite, en quelques instants. Pour d'autres, il leur faut rebondir d'un souffle à l'autre, jusqu'à ce que chaque souffle devienne comme transparent l'un pour l'autre.

Dans tous les cas, il ne faut pas forcer, laisser faire et si l'attention décroche, revenir tranquillement dans la respiration de la baudruche, en accentuant les mouvements des bras jusqu'à la caricature, pour bien s'étirer le corps...

Reprendre ensuite le processus.

RACONTER UNE HISTOIRE QUE L'ON NE CONNAIT PAS

m. — J'ai l'impression qu'il y a longtemps que je n'ai eu un entretien simple avec toi.

Une rencontre, comme ça, sans thème particulier, un dialogue qui rebondit librement.

M. — Rebondir librement ?

Le rebond est fonction de quantité de paramètres: la substance, la forme, la vitesse, la façon dont est «lancé» ce qui est appelé à rebondir. L'aspect, la distance, la dynamique de ce sur quoi et par quoi s'effectue le rebond. L'impression de liberté n'est qu'apparente (*rires*).

m. — Là je sais que tu le fais exprès, mais blague à part, j'aimerais un truc cool...

L'infini, la mort, la religion, la folie... ces entretiens me... fatiguent; j'aimerais que nous nous rencontrions ce soir de façon moins... compliquée.

M. — C'est toi qui recherches du compliqué; tu peux me rencontrer pareillement dans le simple; en fait, tu peux me joindre, me rejoindre, te fondre à moi, à travers n'importe quoi.

Moi je te rencontre là où tu es, car je suis là où tu es.

Si ce soir tu es dans le «simple», je ne peux te rencontrer ailleurs.

m. — ... Je me sens bien ce soir... mais les questions ne viennent pas.

M. — C'est aussi une façon de me rencontrer.

m. — ... Ne peux-tu me parler sans que je te pose de questions ?... Par exemple, j'aimerais que tu me racontes une histoire.

M. — C'est l'histoire d'un gars qui rigole tout seul, alors son ami lui demande :

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Je viens de me raconter une histoire que je ne connaissais pas, répond-il.

m. — Hum... Moi par contre je la connaissais cette histoire et d'ailleurs je ne la trouve pas vraiment drôle.

M. — Cette histoire nous ressemble.

Comment faire pour te raconter une histoire que tu ne connais pas ?

m. — N'est-ce pas pourtant ce que tu fais sans cesse ? Tes réponses sont presque toujours imprévisibles pour moi.

M. — Elles le sont tout autant pour moi ; je ne prévois rien,

Tu me poses des questions, je réponds.

L'histoire se tisse dans l'espace de la rencontre.

m. — Cette histoire du gars qui rigole tout seul, elle remonte au moins à mon adolescence. Comment as-tu accès si rapidement à des souvenirs que je ne soupçonne même pas ?

M. — Je suis la totalité, j'ai accès à moi-même, donc à la totalité, bien sûr.

m. — Ainsi tu as accès à tous les souvenirs que tu désires.

M. — J'ai accès à tous les souvenirs dont j'ai besoin. Les souvenirs n'ont de sens pour moi que s'ils résonnent avec l'instant présent.

m. — Raconte-moi ce phénomène de la mémoire, j'en ai

bien besoin...

M. — Il n'y a rien à raconter.

Laisse-toi faire

Viens-y voir, entre dans l'instant.

m. — Là, je te retrouve bien !

M. — Pas suffisamment (*rires*).

(silence de fin...

Puis le rire de M. se manifeste à nouveau).

m. — Qu'est-ce qui te fait rire ?

M. — (*Rires*) Je viens de TE raconter une histoire que je ne connaissais pas.

(Je souris... soupire... mais je me sens toujours très bien, oui très bien... enfin comme ça, sans plus.

Sommeil).

PRENDS CONSCIENCE DE TES «PRISES DE CONSCIENCE»

Lorsque j'ai commencé à prendre les notes ci-dessous, il n'était pas question de rencontre avec M., juste d'observations que j'inscrivais comme ça, en vrac, sur un carnet de bord. Il n'y avait pas d'interrogation, juste une constatation.

Mais la façon surprenante dont M. va se glisser et apparaître partie prenante dans mon propos, me fait rapporter ce texte ici.

«Avant il me semblait que chaque nouvelle prise («crise»: lapsus) de conscience me faisait vieillir un peu plus, j'en ressortais plus lucide bien sûr mais aussi plus accablé. Cette lucidité me paraissait bien lourde à porter, parfois même à la limite du supportable; je me sentais alors bien vieux, terriblement vieux, l'impression d'avoir cent ans, mille ans...

J'en arrivais à regretter ces temps heureux de «juste avant», temps «d'innocence» où inconscient, je ne «savais» pas encore.

Mais maintenant il est évident que ce processus évolutif a changé, s'est inversé même; à présent, au contraire, chaque prise de conscience semble me retirer une oppression,

elle m'allège, me libère, m'ouvrant des horizons de plus en plus vastes où je respire de mieux en mieux.

Avant cela m'écrasait, maintenant cela me redresse.

Auparavant, j'accédais aussi à un univers évolutif, bien sûr, mais toujours plus complexe, dense, épais.

Maintenant... SANS PARAVENT, JACK⁽¹⁾, CEDE ET TOI AUSSI, UNIS VERS L'EVOLUTIF, BIEN SUR, TU JOUES +, DECOMPLEXE... DANSE EN PAIX !

D'un coup, ma réflexion vient d'être chamboulée par l'apparition de cette dernière phrase:

«Sans paravent, Jack cède et toi aussi, unis vers l'évolutif, bien sûr, tu joues +, décomplexé... danse en paix !»

Je m'apprêtais à écrire quelque chose comme:

«Maintenant, je suis toujours dans un univers évolutif mais c'est de plus en plus simple, de plus en plus... transparent»,

lorsque j'ai senti qu'autre chose pouvait, voulait s'inscrire. Alors, laissant faire, dans l'élan de l'écriture, j'ai vu les mots de la phrase précédente s'énoncer à nouveau comme animés d'une vie propre ! Se jouant totalement de ce que je venais de leur faire dire, ils se contortionnaient, se destructuraient, et bien que cela se déroulât à la vitesse du stylo qui glisse, je sentis monter en moi une grande ivresse.

Maintenant que j'y repense, c'était un peu comme si j'avais partagé le plaisir que ces mots, devenus libres, avaient à s'étirer, à s'assouplir, se désarticuler pour s'ouvrir sur d'autres sens.

C'est seulement à la relecture que j'ai saisi que ce qui venait de s'inscrire n'était pas n'importe quoi, que les mots, les phonèmes s'étaient assemblés de façon unique pour me

(1) Le «Jack» de «jack cède» a claqué, craqué, pareil au bruit de quelque chose qui cède et, dans le même temps, j'ai su en l'entendant que c'était le «Jacques» de «ne fais pas ton Jacques», mais aussi le «jack» de «jackpot».

tenir un discours unique, comme sur mesure, pour un instant unique.

La relisant encore et encore, je constate que cette phrase jaillie de manière si «sauvage», continue de pétiller, que les mots débridés et encore instables qui la composent me titillent l'esprit bien plus que la définition sans surprise que j'allais me donner à sa place.

J'observe aussi que dans cette qualité d'écriture automatique semble transparaitre la présence de M. Alors, s'il en est ainsi, manifestons-le pleinement:

m. — C'est bien l'une de tes espiègeries, n'est-ce pas ?

M. — Et oui, l'espiègle-rit de tout cela, il rit et riait de te voir chercher et choisir les termes «simple» et «transparent», alors que tes pensées étaient denses et épaisses.

m. — Hum ! attends... Ah ! oui, mais c'est parce que / (*ici M. m'interrompt*).

M. — Hume! (*de «humer»*). N'attends pas ! Prends conscience ! Ta réflexion de ce soir sur tes prises de conscience n'est-elle pas elle-même une prise de conscience ? (*Sourire*).

m. — ... Et oui ! en effet...

M. — Prends conscience de tes prises de conscience (*rires*).

m. — Et oui c'est vrai, j'étais conscient de l'effet général que les prises de conscience avaient sur moi, mais je n'avais pas réalisé que cela aussi était une prise de conscience.

M. — Contenu, contenant même conscience.

m. — Oui... C'est d'autant plus surprenant que cela fait probablement des années que je fonctionne de cette autre manière et que c'est seulement aujourd'hui que cela devient évident, tellement évident que j'ai failli, pour une bonne part, passer à côté.

*Un peu abasourdi, cette évidence me laisse l'esprit vide...
La méditation se glisse en moi.*

Reprise quelque temps plus tard:

m. — Peux-tu m'expliquer le pourquoi de cette modification, ce renversement dans ma capacité à intégrer, à vivre mes prises de conscience («confiance»: *lapsus*).

M. — Oui «PRISES DE CONFIANCE», aie confiance.
Reste en prise sur ta conscience.
Conserve l'emprise sur ta conscience.
Branche-toi et donne-toi la réponse, elle fait partie de la totalité de ta prise de conscience.

(pause réflexion)

m. — Disons que j'ai l'impression que c'est lié à ma relation au temps qui a changé...

Lorsque je sentais davantage ma vie s'écouler («s'écrouler»: *lapsus*) dans un temps linéaire mesuré en «années-anniversaire», dix, vingt, trente ans devenaient les graduations, les repères de maturation.

Et la lucidité étant l'un des effets de cette maturation, dans les moments où le poids de cette lucidité était écrasant, l'équivalence en temps ne pouvait représenter qu'une énorme quantité d'années («damnés»: *lapsus*).

Ces dernières années, ma perception du temps a profondément changé, mes phases de présence au présent sont de plus en plus nombreuses et durables.

Et dans le présent le repérage au temps est tout autre; en fait il perd même tout intérêt.

L'étalonnage de la montre et du calendrier n'ont plus de sens que dans certaines relations aux autres êtres, mais bien peu par rapport à moi-même et au reste de l'univers.

Mes prises de conscience ayant lieu maintenant le plus sou-

vent dans cet espace du présent et en étant même pour la plupart le résultat, elles sont comme imprégnées de l'esprit du présent. Et si le présent dissout les heures et les années dans sa substance... d'éternité, il semble résorber pareillement mes pesanteurs et mes crispations.

Lorsque l'esprit du passé se fait ressentir dans ce présent, il ne ressemble pas plus à une plongée dans mes souvenirs qu'à une remontée qui me ferait perdre pied avec l'instant présent. Le vécu en est tout autre...

Par exemple, cela est très net lorsque je contemple les mutations au sein du Yi-King; il survient toujours un temps, où lorsque les mutations se réalisent, je «sais déjà» ce qu'elles vont être; oui, j'ai l'impression de pressentir chaque transformation à l'avance. L'étonnement est toujours là, mais c'est pour ainsi dire de l'étonnement sans surprise, c'est comme évident; et c'est dans ces moments d'évidence, tourné vers les «futurs», que l'esprit du passé transparait pleinement.

En effet lorsque cela se produit, mes gestes, mes paroles, ma posture, les images semblent émettre des harmoniques qui entrent en résonance avec la multitude de fois où elles se sont déjà produites et cela bien au-delà de ma propre personne.

Alors totalement vivant, totalement présent, je me sens avec, semblable, confondu à tous les êtres qui à travers le temps ont vécu, vivent, vivront cette qualité d'instant.

Contemplant les flux-structures qui sous-tendent notre réel quotidien, nous nous émerveillons dans la coïncidence.

Nous sommes là, présents, éternellement présents dans cet éternel présent. En un instant qui ne peut vieillir.

Cela n'est peut-être après tout qu'une simple rêverie qui se répète; pourtant dans ces moments-là, la multitude des années ne s'accumule plus, elle devient fluide, légère; l'on s'y sent plonger jusqu'à la source. Il n'y a plus de vieillissement, mais un véritable bain de jouvence, présent en ce lieu où «l'on a tout son temps».

(Après un tour de jardin comme tour de mes pensées, je me fais un thé et je reprends:)

m. — Une autre explication m'est venue à l'esprit à propos de cette assimilation des prises de conscience.

En effet j'ai observé sur moi-même et, me semble-t-il, chez d'autres aussi, que lorsqu'on ouvre plus grand sa réceptivité, que l'on affine ses antennes, ce que l'on capte en premier ce sont les ondes de mort, celles qui hurlent le plus fort, surtout dans les médias. Et si elles ne nous font pas rétracter les antennes dans le «j'm'en fous», si elles ne nous emportent pas dans un tourbillon nihiliste, si elles ne nous brisent pas la tête et le coeur, alors la trame du jeu de Vie émerge, radiante, solaire, vivifiante, régénérante... essentielle... Qu'en penses-tu ?

M. — Ne pense plus, bois ton thé; avale.

Ravale tes pensées

Ne reste pas accroché à ta tête.

Pose cet instrument, ce n'est pas lui qui t'a permis de changer la qualité de tes prises de conscience.

Pose,
pause.

ENRACINE DANS LE TEMPS

Ce qui suit a eu lieu le lendemain de la rencontre qui précède.

Il ne s'agit pas ici non plus, à proprement parler, d'un dialogue avec M., mais d'une surprenante dilatation de mes systèmes de perception, due très probablement à mes prises de conscience de la veille.

J'ai éprouvé le besoin à l'époque d'agrafer le compte-rendu de cette expérience au précédent texte, je les rapporte pareillement ici.

— Je viens de vivre une étonnante perception de l'instant, un curieux phénomène que j'ai appris à reconnaître au fil des années comme un état d'être que j'expérimente toujours avec le plus vif plaisir.

C'est quelque chose qui ressemble à ce que l'on appelle les impressions de «déjà vu», ces moments qui vous font dire «curieux, j'ai la sensation d'avoir déjà vécu cela, déjà prononcé, déjà entendu ces paroles».

Toutefois, ce qui rend ici l'expérience bien différente, c'est que je n'ai pas l'impression d'avoir déjà vécu cela une autre fois seulement, mais une multitude de fois, une infinité de fois et cette infinité est là qui vibre en un instant.

Cela résonne en écho encore et encore, comme dans un jeu de miroir qui reflète l'image qui reflète l'image... Réverbération dans les profondeurs du temps, chaque geste, chaque pensée s'échappant comme des ronds dans l'eau...

Cela me parvient tout d'abord par vagues, comme un parfum... comme un mot sur le bout de la langue; c'est là, et ça s'échappe...

Et d'un coup, je suis immergé dans un espace-temps, ou plutôt un espace du temps qui s'ouvre sur... ICI.

Je suis toujours «là», bien là, bien présent en ce présent et pourtant je me sens, me ressens dans une fouletitude d'autres endroits, d'autres temps en même temps.

C'est comme si le temps devenu transparent laissait apparaître des sous-couches qui à leur tour deviennent instantanément transparentes.

Innombrables superpositions d'instant d'existences qui résonnent à l'unisson de ce que je suis en train de vivre, de pleinement vivre, car cette «multiplication» de l'événement, paradoxalement ne me disperse pas; bien au contraire, c'est comme si tout convergeait pour produire cet ici et maintenant unique.

Ondulations concentriques des «autres fois» qui s'équilibrent et se confondent en un point,

MON PRESENT.

Auréolant chaque geste, chaque acte, chaque chose d'une ombre de temps qui lui donne son vrai relief, son épaisseur intemporelle.

Il me semble toujours que chacune de ces superpositions, chacune de ces strates, de ces séquences pourrait être perceptible pour elle-même, qu'il me serait possible d'en ressentir toutes les nuances. Pourtant je sais par expérience que si je fixe mon attention, si je m'arrête sur l'une d'elles, si je la détache de l'ensemble, l'instant se ferme, la merveille se casse.

Comme pour les prises de conscience d'hier, je constate que ce qui ressemble à une accumulation ne me pèse pas et n'est nullement encombrant. Il s'agit bien d'un relief mais d'une sorte de relief en creux, une empreinte... mon empreinte qui, pénétrant si profondément, me donne un puissant sentiment d'enracinement, d'enracinement dans le temps.

J'ouvre ici une parenthèse car, en écrivant «enracinement dans le temps», je viens de me rendre compte que d'ordinaire, lorsque je me sens bien à ma place, bien présent au présent, je me perçois davantage comme «enraciné» dans mon corps, enraciné dans l'espace, plutôt que dans le temps.

.....

Ceci m'amène à constater qu'il semblerait que lorsque je suis «bien à ma place» dans l'espace, les limites de l'espace s'ouvrent (ma relation au temps devenant secondaire).

Et, par contre, lorsque je suis bien à ma place dans le temps, ce sont les limites du temps qui s'ouvrent (ma relation toute autre à l'espace passant à l'arrière-plan).

Mais tout en formulant cette remarque, je suis conscient de ce qu'elle a d'absurde, car dans les deux cas il s'agit de niveaux de conscience où temps et espace ne sont plus suffisamment différenciés pour devenir des repères de référence.

Cette classification que je viens d'établir n'est que le résultat d'une lecture «après coup» dans un tout autre niveau de conscience, celui qui est le mien au moment où je prends ces notes.

Alors je préfère m'en tenir à constater qu'il y a là au moins deux façons d'être au présent, deux utilisations de cette présence au présent où temps et espace semblent n'être que germinaux, virtuels. Et leur émergence, leur actualisation, leurs références, alimentées par l'attention qu'on leur porte.

Mais dans tous les cas, ce qui me reste de ces ouvertures, c'est la certitude, la merveilleuse certitude de me sentir bien à ma place, à ma juste place.

Et d'expérimenter que dans ces phases d'ouverture, là où se porte mon attention ça s'ouvre...

CE SUR QUOI JE M'OUVRE, S'OUVRE.

CE QUI S'OUVRE, M'OUVRE.

AIME.

A l'époque où se réalisent les dialogues qui suivent, M. a accepté, encouragé même, la mise en oeuvre d'un recueil de nos rencontres à des fins d'édition.

La relecture est en cours, le choix des textes s'effectue par le même feed-back «m. — M.».

Les carnets de notes s'ouvrent à «la bonne page», tout converge et se confirme de mille manières. La synchronicité est partout dans ma vie, en écho aux textes retenus.

Le recul que me procure cette compilation, mêlé à la force de présence de mes remémorations, semble dissoudre totalement l'interaction «m. — M.» dans ma vie.

L'ordonnance de ce livre donne lieu à de nouvelles rencontres, de nouveaux textes, et quatre d'entre eux se sont conservés ici.

m. — Je m'interroge sur les marquages à utiliser pour nous distinguer l'un de l'autre.

M. — Pourquoi veux-tu nous démarquer ?

m. — Pour différencier tes répliques des miennes.
D'ailleurs ce n'est pas nouveau: je l'ai toujours fait, mais je

ne m'étais jamais posé le problème, je laissais venir spontanément le repérage qui nous positionnait réciproquement, repères qui, il faut le dire, se sont modifiés bien souvent au cours du temps⁽¹⁾.

Jusqu'à ce que je constate hier qu'une étonnante «marquation» s'est glissée parfois dans nos dernières rencontres; en effet j'ai utilisé le «M.» pour me spécifier, probablement dans le sens de «Moi» ou de «Michel», et aussi un «M.» pour toi, pour signifier «Maître intérieur»; j'ai donc placé exactement le même marquage pour toi que pour moi, le «M.» majuscule, ce qui fait disparaître tout marquage, bien évidemment.

M. — Excellent, la fonction de ces rencontres n'est-elle pas de résorber tes démarcations ?

m. — Oui, sans doute, et je crois avoir saisi tout le sens, tout l'intérêt de cette confusion dans les repères.

M. — De cette fusion !

Alors pourquoi veux-tu nous démarquer ?

m. — Pour la compréhension des dialogues.

M. — Tu ne comprends donc pas nos dialogues tels quels ? (*Rire*).

m. — C'est toi qui joues à ne pas comprendre, car tu sais parfaitement que j'ai besoin de ce repérage pour les lectures futures, les lecteurs futurs.

M. — Nos rencontres ne sont-elles pas libérées de ces projections futures, libérées de ce lecteur inconnu ?

m. — (*Rires*) Oh ! je te voyais venir, je savais que tu voulais en arriver là...

Que te dire que tu ne saches; oui, nos rencontres sont bien totalement libérées de ces projections; par contre, les relectures que je fais actuellement ne le sont évidemment pas puisqu'elles concernent justement ce futur lecteur.

(1) Je n'ai pas conservé dans ce recueil cette variété de «marquages» afin de faciliter la lecture.

Le problème n'est plus du tout le même; il s'agit juste de lecture et non plus d'écriture, juste d'une question de choix, puisque tous les matériaux sont là...

Et si l'on y trouve aussi la présence d'un lecteur inconnu, ce lecteur c'est moi, j'ai besoin d'être ce lecteur inconnu afin de disposer de ses yeux neufs pour pouvoir lire ces dialogues comme si c'était la première fois.

Et curieusement d'ailleurs le recul que me donne cette lecture «détachée» semble m'intégrer, plus et mieux que jamais, l'Ame de ces rencontres...

Ce besoin de marquages n'est qu'une simple question pratique de normalisation.

M. — Si question il y a, laisse la réponse se faire; es-tu en train de lire ou d'écrire en ce moment ?

Nous ne sommes pas là pour nous normaliser, ni pour fixer des normes.

La non-prédétermination des marquages a permis leur évolution et ta constatation d'hier sur leurs changements significatifs.

Cela a permis leur osmose finale, alors que tu croyais encore les différencier.

Telle est la RE-MARQUE que tu dois te faire.

m. — Oui, je me la fais, j'entends bien tout ça, mais aujourd'hui le problème se pose différemment puisque mon amie Monique m'a proposé de commencer à taper les textes de nos rencontres.

M. — Le problème se pose aujourd'hui, mais la réponse t'a été donnée hier.

Tu es «M.», je suis «M.».

Nous sommes «AIME» !!!...

«AIME !!!» ce mot, ce son a littéralement «explosé» en moi.

Ce «AIME» a résonné AUM⁽¹⁾, comme la syllabe sanskrite OM⁽¹⁾, mais avec une telle puissance, une telle ampleur que j'ai eu l'impression qu'il me traversait, me pulvérisait pour aller se répercuter dans toute la pièce.

Interrogeant ma compagne Jacqueline qui lit à mes côtés, elle me dit que je n'ai émis aucun son. Pourtant il me semble ressentir encore son écho dans chaque particule de la pièce aussi nettement qu'un toucher sur ma peau...

Je l'entends qui se perd par vagues dans mon... vide.

J'étais dans l'état d'esprit bien prosaïque de ma demande de marquage, lorsque de façon totalement imprévisible, ce AIM, cette vibration d'Amour m'a «sursauté» à un tout autre niveau et après m'avoir fait vibrer comme un gong, éclaboussant mon mental dans toutes les directions, elle me laisse là, sonné, «sur le cul»... de l'âme, imprégné d'une intense sensation de bonheur dont je ne sais trop que faire par rapport à ma demande première.

m. — Aime ?... Oui j'aime ça...

Mais le problème de différenciation ?

M. — Deux aspects d'une même chose, telle est la solution.

Dans le même temps, la solution m'est apparue évidente: Le «M» majuscule et le «m» minuscule...

M. — Oui, tu es minuscule et M. est Majestueux (*rires*).

m. — Bon, on pourrait aussi, par exemple, choisir l'italique,
... ou bien encore un corps gras et un corps maigre...

M. — Oui «par exemple», car les aspects d'une même chose sont infinis.

(1) OM: Mantra-germe constitué de trois sons «A.U.M», vibration contenant en son sein la quintessence du Cosmos.

Sans doute «AIME» résonne-t-il toujours en moi car, à la relecture, «M» et «m» viennent de m'apparaître comme les courbes d'un oscilloscope mesurant l'amplitude de ma vie.

LE PRESENT N'A PAS D'ORDRE CHRONOLOGIQUE

m. — Puisqu'on conserve pour ce recueil seulement certaines de nos rencontres, le rythme dans le temps s'en trouve brisé, alors faut-il tout de même conserver un ordre chronologique ?

M. — Nos rencontres se déroulent toutes dans l'instant, elles flirtent avec le présent.
Le présent n'a pas d'ordre chronologique.

m. — Je ne peux tout de même pas les regrouper comme ça, en vrac; il me semble qu'il me faut respecter l'évolution de nos rencontres, les progrès dans les textes.

M. — Il y a une progression mais pas de progrès dans les textes.

Il y a une progression parce que certains dialogues découlent des précédents.

Mais comment pourrait-il y avoir progrès ?

Tu es unifié ou tu ne l'es pas.

Ces dialogues sont essentiellement l'expression de moments où tu ne l'es pas.

Y a-t-il progrès dans le «ne pas être unifié» ?

Tes «progrès» sont dans les blancs, les espaces, le papier vierge entre deux rencontres.

m. — Il y a pourtant de meilleurs dialogues que d'autres, plus riches en informations, plus...

M. — Ne te laisse pas fasciner par ces traces écrites. Rappelle-toi, certains de ces dialogues que tu trouves riches aujourd'hui, n'ont eu que peu d'incidence sur toi dans leur présent.

D'autres plus simples, plus banals, t'ont profondément transformé.

m. — Oui, mais /

M. — Tes «progrès» sont dans les blancs. Alors expire les derniers «gris-bouillis» que tu as dans la tête et laisse donc un peu de blanc sur ce papier, il figure nos rencontres bien mieux que les mots.

ENTRER DANS UN MONDE DE REPONSES

m. — Qu'en est-il de mes vies antérieures ?

M. — Enterrées, pour la plupart.

m. — Non ! Je veux parler de ce flux de Vie, de cette constante de Vie qui circule d'une vie à l'autre par-delà les morts... qu'en est-il ?

M. — Ce que tu es à présent.

m. — Hmm ! Oui, mais justement, «à présent», je ressens, je pressens («présent»: *lapsus*) parfaitement la continuité, mais j'ai peu de souvenirs précis de ces phases précédentes et pourtant j'en ai comme la saveur qui remonte si souvent.

M. — Les souvenirs te sont donnés dans le présent de tes besoins.

Je sens monter en moi une bouffée de nostalgie; je m'y abandonne pour voir de quoi elle est faite... mais je n'y discerne aucun souvenir de type «vie-antérieure».

.....

Lorsque mon attention se tourne à nouveau vers le dehors, je constate que mon regard est accaparé par un noeud

dans le bois de la planche qui me sert d'écrivoire.

Et ce noeud me fascine comme un oeil grand ouvert dans ses replis de bois;

il semble chercher à me dire quelque chose.

D'un coup l'ordonnance de ces fibres s'emplit de signification, comme si M. venait de me «faire un dessin».

m. — Mais oui ! bien sûr ça saute aux yeux, c'est tellement simple... Je comprends tout !
ou plutôt je me sens comprendre; ce schéma est tellement évident, c'est tellement ça; tout est là bien sûr.

m. — C'est...

Je cherche à définir; alors mon regard change, ça bascule, je bascule, c'est en train de m'échapper.

Cela ne supporte pas d'explications.

La force de cette image est par-delà toute définition. Je distingue mieux que jamais que dans cet état de perception, définir en mots est mortel pour «l'image», mortel pour ce niveau de conscience.

Je n'ose plus bouger, ni l'esprit, ni le corps car je sais combien cette connaissance est fragile, délicate à maintenir.

J'aimerais la conserver, je me sens la bloquer... je me crispe...

C'est fichu, tout s'éloigne, tout s'efface, redevient un simple noeud de bois.

Il ne me reste que cette bouffée de nostalgie.

C'était tellement «ça»...

.....

Tout de même, ce jeu de vagues figé patiemment dans le bois comme dans l'attente de l'instant où mon regard serait fin prêt à le VOIR. Turbulence végétale si juste, comme si elle n'avait d'autre fonction, depuis toujours que de délivrer son message.

M. — Tout est bon.

Tout répond lorsque l'on est prêt à recevoir les réponses.
TU N'ES PLUS DANS UN MONDE DE QUESTIONS,
TU ES ENTRE DANS UN MONDE DE REPONSES.

(Petite pause)

.....

m. — J'étais en train de songer que les instants que je viens de vivre, aussi merveilleux et probants furent-ils, n'ont déjà plus que la valeur du souvenir.

Une expérience de plus qui va aller en rejoindre d'autres du même type et grossir ainsi cette mémoire-réservoir à certitudes qui alimente ma croyance en l'éternité de Vie.

M. — Qui alimente ta croyance et nourrit tes doutes, car ce sont tes doutes qui consomment l'expérience pour en faire un souvenir.

m. — Ne pourrait-on se sentir en permanence baigner

dans cette vie éternelle, et que cette sensation-certitude ne me quitte plus... enfin, se confirme à chaque instant ?

M. — Pour cela, ne te tourne pas vers tes vies antérieures, pas plus que vers tes vies postérieures d'ailleurs,
LAISSE LE PRESENT TOURNER EN TOI,
C'EST LE SEUL LIEU, LE SEUL TEMPS OU LA VIE
ETERNELLE SE CONFIRME ETERNELLEMENT.

m. — ... Une fois de plus, mes questions me ramènent au présent.

M. — Une fois de plus, tes questions t'éloignent de ton présent,
 les réponses t'y ramènent.

Ici je marque une pause. Je me sens bien clair et je goûte cet état...

Lorsque je reprends l'entretien, je ne suis plus aussi motivé.

m. — Mais j'y songe, si questions-réponses sont une seule et même chose comme tu me l'as parfois fait remarquer, alors ce jeu des questions qui m'éloignent du présent et des réponses qui m'y ramènent ne serait-il pas un peu comme si je prenais du recul... une sorte de pas en arrière pour mieux considérer, mieux appréhender le présent ?

M. — Le présent, c'est le centre,
 centre vital, sommet de vie,
 sommet offrant une vision tous azimuts.
 Tes vieilles habitudes ne peuvent y servir.
 Si dans certains types de relation à l'instant, prendre du recul ouvre le champ de vision; prendre du recul par rapport au présent, ferme le champ de vision.

Mes yeux sont de nouveau attirés par le noeud de bois, mais maintenant c'est l'éclatement des fissures qui se rejoignent au centre, qui capte mon attention.

Dans le même temps, je ressens une pression au milieu de mon front, entre mes deux yeux... une pression exercée de l'extérieur... Sensation que je connais bien, qui est tout à la fois comme si un doigt appuyait sur mon front... et comme si l'on me soufflait un filet d'air frais en ce point précis de la pression.

M. — Ne t'identifie plus à la flèche, deviens la cible, le centre de la cible.

Dans le jeu de la Vie, si tu considères que ta Vie (ton présent), est une cible à atteindre, ta dynamique devient celle d'une flèche;

mais tu ne peux t'atteindre, car le secret de «l'Archet de Vie» est inverse:

TU ES LA CIBLE et la flèche de Vie t'atteint sans cesse en ton centre, une flèche qui ne rate jamais sa cible,

A l'instant où tu as un centre, la flèche le traverse.

Si tu es absent de ton centre, tu es absent de la vie qui te traverse.

m. — Mais pourtant, parfois je retrouve le présent en prenant du recul, un pas en arrière et hop ! je mets le pied dedans sans le vouloir.

M. — «Mettre le pied dedans sans le vouloir» porte bonheur paraît-il (*rires*).

m. — Arrête s'il te plaît, je suis sérieux.

M. — menteur, tu l'es juste à peine en surface pour mener à bien notre interview, mais la Vie hurle de rire en toi.

«M. de m.» tu es, et as toujours été.

La maîtrise de M., la maîtrise du Maître, tu as.

m. — Hum... oui, bon; ainsi à reculons, on peut mettre le pied dans le PRESENT sans le vouloir ?

M. — A reculons, on peut juste se casser la gueule. C'est «sans le vouloir» qui est important et tu le sais.

m. — D'accord, mais reste que lorsqu'on se sent décalé, à côté de sa vie, à côté de ses pompes...
En écrivant cela, je viens de constater que c'est en effet «à côté», sur le côté que je perçois le présent lorsque je suis décentré.

M. — Le présent n'est pas plus à tes côtés qu'il n'est derrière ou devant toi, bien sûr.

Derrière, il va rejoindre ta «mémoire-réservoir» à croyances, comme tu dis.

Devant, rejoignant les futurs et les buts, il en prend l'aspect et tu sais qu'il y a vraiment une chose que le présent ne supporte pas, c'est de devenir un but.

Alors, en effet, curieusement, lorsque ta nostalgie du présent devient trop lourde et que tu éprouves le besoin de poser cette imagination encombrante quelque part, c'est encore à tes côtés, là où tu places ceux qui t'accompagnent — ta compagne, tes parents, tes amis — que ton absence au présent est la moins déséquilibrante,
car elle te sert de balancier.

Je suis dans le jardin, des bribes de musique me parviennent de la maison...

M. se pose dessus.

M. — ET... Hop ! un pas en avant
ET... Hop ! un pas en arrière
Un pas à droite, un pas à gauche,
C'est la danse des apparences.
Un pas en bas, un pas en haut,
C'est la danse des apparitions.

Je me surprands à pousser un profond soupir et à nouveau tout redevient simple; je n'ai d'ailleurs pas l'impression que cela soit lié à ce qui vient d'être dit. Non, tout simplement, comme ça, la lumière de ce soleil de fin de journée s'est faite plus douce («plus d'doutes»: lapsus).

*Juste avant, questions-réponses s'étaient mises à résonner avec une telle évidence, oui, comme si je jouais une pièce de théâtre dont je connaissais tous les dialogues par coeur. Bien plus encore, comme si j'étais en playback, lorsque seules les lèvres bougent pour accompagner les sons; j'avais l'impression tout pareillement de suivre de la pointe du stylo des mots déjà tracés, de décalquer un texte déjà là, au-dessous.
... Réponses tellement limpides...*

En fait, en cet instant, où que se porte mon attention, tout est limpide.

m. — Curieusement dans ce temps où j'ai le sentiment que nous sommes totalement en résonance et que l'on pourrait ainsi couvrir sans fin des pages et des pages d'un flot de questions-réponses, je n'en éprouve plus nul besoin.

M. — Je n'en éprouve plus nul besoin.

m. — Tout de même, quantité de choses auraient pu être dites, nous aurions pu aller plus loin.

M. — Quantité de choses auraient pu être dites, nous aurions pu nous éloigner davantage.

m. — Je ressens ma curiosité plus vive que jamais, mais elle ne m'amène pas le désir de poursuivre.

M. — Plus de désirs à poursuivre.

m. — Mon étonnement de toi reste entier, et pourtant te rencontrer n'a plus guère de sens pour moi.

M. — Cela vient de trouver son sens.
Tu viens de trouver ton sens.

C'est vrai, où que se pose mon regard, tout semble contenir du sens.

Ce n'est pas aussi intense que tout à l'heure dans le noeud de bois, c'est plus diffus...

En fait ce n'est plus focalisé en un seul point, c'est partout, dedans-dehors, je suis dans une seule et immense pensée pleine de sens...

**PAR CONTRE LE BESOIN DE DEFINIR LE SENS
A PERDU, LUI, TOUT SON SENS.**

Le Maître inter-rieur

(3 heures plus tard)

Je suis maintenant dans ma voiture devant la gare d'Andrézy.

J'attends Jacqueline, son train a déjà trois quarts d'heure de retard.

Je me sens vraiment bien, bien vivant.

Et je goûte cet état de plénitude, je le distille... Je le titille même en me disant:

«Tout de même, ils exagèrent, ce train a déjà trois quarts d'heure de retard, et c'est de plus en plus souvent sur cette ligne; déjà hier...»

Je vérifie: est-ce que cela m'ennuie ? Non, je m'en fous, je m'en contrefous de ce contre-temps, il ne m'amène aucune contrariété et même, il est plutôt plaisant ce retard. Il me permet d'être là à apprécier l'attente de la femme que j'aime...

Je l'aime, j'aime l'aimer...

J'AIME AIMER.

Cette soirée est si belle, les ombres dansent...

Les ombres dansent ?

Le vent balance le réverbère juste au-dessus de la voiture. Sur la tôle les reflets s'étirent et se rétractent... dilatant, contractant les formes.

La voiture se gonfle et se dégonfle, elle respire.

J'observe que ma respiration s'est posée naturellement sur ce rythme.

ÇA RESPIRE, partout ça respire, c'est merveilleusement vivant.

Une pensée me traverse:

«Tu respires, hein ! Te voilà soulagé, tu cherchais une fin pour clore ce recueil et le dialogue de cet après-midi va convenir».

... Oui, en effet, ce que j'ai vécu tout à l'heure va faire une conclusion convenable.

Alors, une fois de plus, je sens un immense éclat de rire monter en moi, j'y glisse toute mon attention: de quoi est-il fait cette fois ?

... Je ne distingue aucun aspect particulier, où plutôt il semble les contenir tous...

Je me sens rire de soulagement mais aussi rire de dérision. Il est rire d'une joie profonde, rire fou, rire pour ne pas pleurer; une multitude d'impressions, d'images imprègnent ce rire, défilent si vite, se superposant les unes aux autres... C'est un rire d'absolu bonheur, d'une colossale plaisanterie, un rire jaune...

M'apparaît un instant le passage d'une B.D. de Reiser où une femme mimant l'orgasme s'écrie; «c'est rouge, c'est bleu, c'est vert, c'est Broadway»... Oui, c'est un rire de toutes les couleurs, ou plus exactement des couleurs que je lui accorde...

Il peut prendre toutes mes couleurs.

Les échantillons continuent de défiler, ma collection d'états d'âme m'est présentée au complet.

Qu'un seul me séduise et je sais qu'il m'ira comme un gant. Mais je n'ai nul besoin, je n'ai nulle envie de me teinter.

Alors toutes ces couleurs se fondent en un sourire, un sourire de tout mon être, un sourire si doux à vivre...

TOUT EST LA...

Et le RIRE rebondit...

*Le vent tombe
La lune immobile
rebondit sur la branche.*

Sur l'Auteur :

En 1962, dès l'âge de 14 ans, M.L. DIOPTAZ fasciné par la compréhension des processus de la vie, réalise des centaines de croquis pour saisir «**comment la Vie vit**». A 17 ans, parallèlement à des études d'architecture, il s'invente une écriture idéographique lui permettant de rapporter de l'information de «**ces strates de réalité où les mots ne peuvent plus nous suivre**». Cette recherche donnera lieu quelques années plus tard, à son premier livre : «Nœuds de vie». En 1969, lors de la réalisation d'un ouvrage qu'il appellera «Le livre des Rencontres», il est source durant plusieurs mois, d'un phénomène PSY appelé Télékinésie. «**Cela cassa définitivement ma perception du réel tel qu'on me l'avait appris**». Ainsi en transparence à ses multiples activités de Créateur (*Peintre, Sculpteur, Maître orfèvre, Architecture intérieure..., nombreuses expositions internationales, à l'âge de 21 ans, il entre dans l'encyclopédie QUID comme l'un des pères du style Design en Europe*), il devient guérisseur. Puis ne se reconnaissant plus dans les motivations de ses collègues, les artistes, il part à la recherche de ses semblables, les Chamans; cela le mène aux Philippines, en Indonésie, en Amazonie...

Depuis lors, il se consacre à l'exploration de l'infinité de conscience. Invente le TRANS-ART, les techniques Auto-enseignantes et TRANS-PARADOXALES, dans l'esprit desquels il anime des stages.

L'EVEIL TRANS-PARADOXAL

Aujourd'hui, en 1994, 10 ans se sont écoulés depuis les événements rapportés dans ce présent ouvrage, années durant lesquelles M.L.DIOPTAZ va être saisi par l'Eveil.

Et de cette ouverture non-mentale, observant les mécanismes du mental, il y découvre des «Lignes» de moindre résistance au «lâcher-prise». Actuellement il conçoit et développe des techniques d'Eveil permettant de «glisser» le long de ces Lignes, Processus qu'il nomme : «TRANS-PARADOXAL» (T.P.), car il passe littéralement à travers nos paradoxes-existentiels.

«Ce processus s'articule sur la constatation que nous nous sommes enfermés avec les clefs que nous avons forgées pour ouvrir le monde.

En effet le mental, notre outil de lecture du «réel», dédouble le monde pour le décoder. Et de ce fait, percevoir la totalité, percevoir les deux pôles au même instant, est pour lui une impossibilité. Cela lui provoque des courts-circuits : les paradoxes.

Et nous sommes à tel point identifiés à cet outil, que lorsqu'il rencontre ses limites, elles deviennent nôtres, ces paradoxes deviennent existentiels; leurs «décharges électriques» nous ramenant dans l'enclos du mental, bloquent l'ouverture de notre champ de conscience et notre maturation.

Pour le Trans-Paradoxal, ces paradoxes se révèlent être tout à la fois nos lieux d'enfermements mais aussi nos lieux d'ouvertures. Les «Starters» Trans-Paradoxaux utilisent cette perception dédoublée, comme tremplin. Faisant fonctionner notre cerveau sur d'autres registres, ils chevauchent notre dédoublement en posant notre attention sur des dynamiques du corps/esprit, où à chaque instant se résolvent spontanément ces distorsions de l'unité, les paradoxes. Accompagnant ce qui en fait, à ce niveau, n'a jamais été séparé, ils transforment les paradoxes en portes s'ouvrant sur la conscience du Centre, le non-mental. Ce lieu d'enracinement d'où l'Humain, retrouvant son unité, peut explorer les strates multidimensionnelles de la conscience et mettre en pratique ce qui se révèle être une intelligence, une réalité Trans-Paradoxale, avec les potentiels et les énergies qui lui sont inhérentes...

Le phénomène Trans-Paradoxal, dans son approche psychomorphologique, provoque un ressenti «tactile» de la subs-

tance du vide et fait naître une relation spatiale au temps, une réelle perception kinesthésique du temps, permettant de se poser sur «l'instant juste»... l'instant juste, cet espace du temps, cette source du présent où Conscience et Vie fusionnent. Alors chaque geste, chaque acte, en reprenant sa juste place, nous offre un enseignement unique, sur mesure, à la mesure de l'instant toujours unique.»

LE TRANS-ART

Participant des techniques «auto-enseignantes» conçues et développées par **M.L. Dioptaz**, le TRANS-ART utilise l'essence des Arts comme techniques d'éveil. Sa pratique nous place en un centre synesthésique, où tout à la fois Réceptif et Créatif: FORMES, DANSES, SONS, COULEURS, IMAGES... entrent en résonance et se confondent en une seule et même pratique, une seule et même Méditation.

L'Art est l'expression de «quelque chose» de plus important que lui; le TRANS-ART se tourne vers ce quelque chose, le pénètre, l'explore et l'actualise.

Les Arts deviennent alors des véhicules pour aller voir ce qui se passe au-delà et à travers eux, explorer les flux-structures qui sous-tendent nos réalités; et remonter à la source, dans cet espace de vacuité, là où à chaque instant, notre Vie prend vie.

L'ARGILE est choisie comme «alliée»; sa perfection passive en conservant l'empreinte de nos souffles-gestes, nous offre un phénomène FEED-BACK que nous pouvons chevaucher.

Pétrir la terre à pleine main, nous enracine dans la matière, nous «pose» au sol; dans le même temps l'exploration de notre touché spirituel, nous «envole»... alors apparaît le CENTRE.

Tous renseignements sur les stages de M.L. Dioptaz (dont ceux en résonance avec ce présent livre), peuvent être obtenus auprès de:

DIOPTAZ-ATELIER

(Paris) Tél. (1) 48.04.09.05

DIOPTAZ-CENTRE

33 rue de la forêt - 78570 Chanteloup les Vignes

Tél. (1) 39.70.74.92

(Pour + d'infos) :

Web: www.dioptaz.com

Michel-Laurent DIOPTAZ

LE SILENCE QUI PARLE

Rencontres avec le Maître intérieur

"Autorisons nous à vivre et la Vie fera le reste... Lorsque le flux de Vie nous traverse à nouveau librement, il nous régénère, nous dynamise au Monde de façon bien plus intelligente que toutes les stratégies que nous avons mises en place pour nous-même. Alors, les livres s'ouvrent à la bonne page, les êtres sont rencontrés au bon moment, le Monde se remplit de sens, nous vivons en présence du miracle ; nous vivons en présence du Maître intérieur... Il nous dispense alors un enseignement unique, sur mesure ; à la mesure de l'instant, toujours unique, que nous sommes en train de vivre.

Devenu "disciple de la Vie" M. L. Dioptaz va rencontrer son Maître intérieur et leurs rencontres se multipliant jusqu'à l'osmose, vivre ce que certains semblent présenter comme l'ultime et qui sera pour lui "Le Grand Début".

Nous disposons de bien peu de documents contemporains sur la description d'un processus d'éveil capté dans les instants même de son déroulement et ce recueil de dialogues est un véritable reportage au cœur même de ce processus, une succession d'instantanés pris dans le vif de la transformation et encore imprégnés du Rire du Maître.

La connaissance vivante qui s'en dégage garde entier le pouvoir d'induction, de "contamination" du Maître intérieur ; comme si, entrant en résonance avec le Maître intérieur qui vit en nous, il créait des échos, des harmoniques, qui sont invites et accompagnements dans l'expérimental.

"Tout comme un bâillement, un éclat de rire : un éclat de Vie est contagieux".

Biographie de l'auteur p. 173



CHIRON DIFFUSION
ISBN 2 904670 57 2
ISSN 0981 9894



PP 78 FF
Le Souffle d'Or